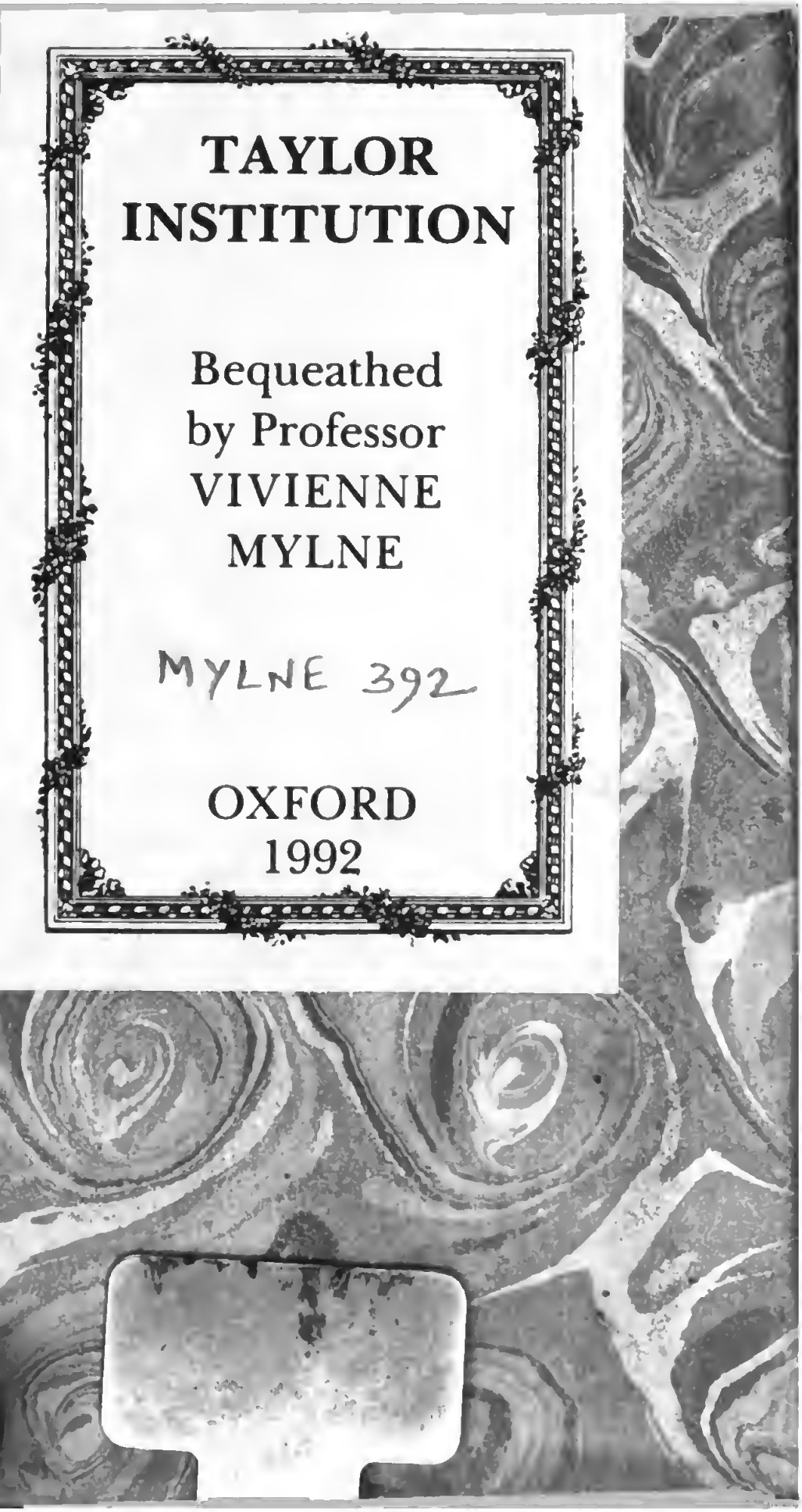
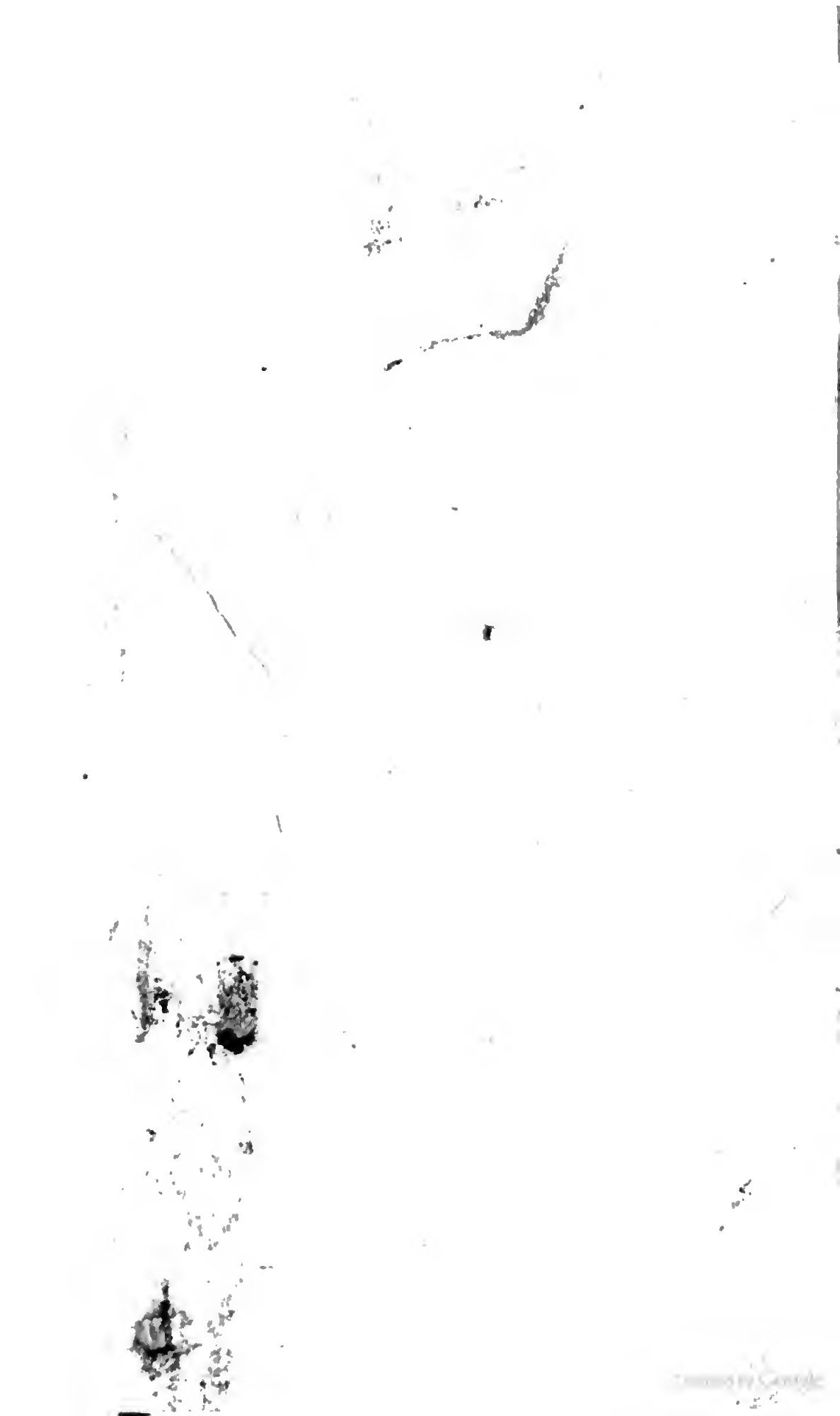

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 392

OXFORD
1992



Digitized by Google

RHÉTORIQUE
FRANÇOISE,
A L'USAGE
DES JEUNES DEMOISELLES;

RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

A L'USAGE

DES JEUNES DEMOISELLES;

AVEC

Des Exemples tirés, pour la plupart, de nos meilleurs Orateurs & Poëtes modernes.

CINQUIEME EDITION.

Corrigée & augmentée.

A PARIS,

Chez Veuve SAVOYE, rue Saint Jacques, à l'Eſpérance.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

LA Rhétorique a deux objets ; elle apprend à compoſer d'excellens Ouvrages, elle apprend à les goûter. Le goût, cette heureuſe faculté de l'ame qui n'eſt ſouvent chez les hommes que le fruit de l'étude & du travail, la Nature l'a libéralement accordé aux femmes.

Tous les jours leur ignorance aimable ;
A la honte du Grec & du Latin, fait voir
Combien au cabinet le monde eſt préférable ;
Et le ſentiment au ſavoir.

Pour peu que cet inſtinct délicat ſoit perfectionné par la lecture des bons Livres, il acquiert bientôt chez les femmes une eſpece d'infaillibilité à laquelle notre ſexe n'atteint que bien rarement. Mais ce goût eſt un apanage trop noble pour ſe borner à ſentir la fineſſe d'une Epigramme, l'agrément d'un

Conte, la délicateſſe d'un Madrigal, il faut l'étendre à tout, & l'appliquer aux objets les plus grands & les plus diſtingués ; il faut l'accoutumer à s'attendrir dans la Tragédie, à s'élever dans le Poëme Epique, à goûter des raiſons ſolides dans un Plaidoyer, des vérités conſolantes ou terribles dans un Sermon. Ainſi donc, ſans prétendre ouvrir aux femmes la carriere du Barreau ou de la Chaire, que nous leur avons prudemment fermée, on peut leur propoſer ſur tous ces genres des réflexions & des exemples, ſoit pour former le goût naiſſant des jeunes perſonnes, ſoit pour flatter le goût déja formé des autres.

Il eſt certain que l'uſage, toujours reſpectable par ſa tyrannie, a interdit aux femmes les ouvrages qui ſuppoſent une Profeſſion. Les hommes ſe ſont arrogé le droit excluſif de paroître dans les Ecoles, dans les Tribunaux, &c. comme celui de s'entretuer ſuivant de certains prin-

cipes. On voit peu d'exemples de Profeſſions ſavantes exercées par les femmes. Ceux qu'on pourroit citer, ſont au nombre de ces ſingularités hiſtoriques qui ne tirent pas à conſéquence.

Hypatie, Platonicienne illuſtre, donna des leçons publiques de Philoſophie dans Alexandrie.

Une Athénienne, nommée Agnodice, ſe déguiſa en homme pour exercer la Médecine. Ses ſuccès inſpirerent de la jalouſie aux Médecins ſes confreres, qui, ayant bien obſervé ſa conduite, l'accuſerent en Juſtice réglée de s'introduire chez les femmes pour les corrompre. Le coupable fut même convaincu ; ce qui arrive quelquefois à des Innocens : celui-ci en fut pourtant quitte pour avouer ſon ſexe. Les Médecins furent un peu ſurpris. Les femmes intervinrent au procès. L'Aréopage rendit un Arrêt, qui permit aux femmes d'exercer la Médecine.

Mais à l'égard des Ouvrages qui

ne ſuppoſent que des talens, les femmes doivent-elles ſe borner au plaiſir de les lire & de les goûter? La bienſéance leur defend-elle d'avoir publiquement de l'eſprit, de le cultiver, d'en faire éclore les fruits, d'enrichir le Théâtre & la République Littéraire? Eſt-ce un tort pour elles d'acquérir des Graces de plus, & de nouveaux moyens de charmer, de joindre l'art de penſer à l'art de plaire, d'embellir les talens, d'en être embellies, de remplir leurs têtes d'idées comme leurs cœurs de ſentimens, de ſe ménager du moins la reſſource conſolante des connoiſſances & des lumieres pour cet âge où la beauté perd ſon empire, où l'eſprit ſeul conſerve le ſien, où tout manque aux femmes frivoles, où ces vains amuſemens qu'on honore aſſez fauſſement du nom de plaiſirs, ne ſont plus même de ſaiſon? Il faut renvoyer quiconque trouvera cette queſtion douteuſe à l'Epitre Dédicatoire d'Alzire,

où elle eſt décidée en faveur des femmes avec autant de ſolidité que d'agrément.

On voit dans tous les tems des traces de ce préjugé gothique qui condamne les femmes à l'obſcurité, à l'ignorance, à la pareſſe ou à la circulation fatigante des plaiſirs frivoles, & on voit auſſi dans tous les tems des femmes courageuſes ſecouer noblement ce joug importun, voler à l'immortalité, & forcer les hommes à les admirer ou à les envier.

Bien des gens refuſent à Homere la gloire de l'Invention, pour la donner à une femme. Ils diſent qu'Hélene, fille de Muſée, écrivit la Guerre de Troye, & qu'Homere a emprunté d'elle le ſujet de l'Iliade. On a vu des Impératrices, des Reines, une Eudocie, une Anne Comnene, cultiver les arts avec ſuccès: la célebre Eliſabeth, Reine d'Angleterre, traduire les Tragédies de Sophocle; & ſa Rivale infortunée,

Marie Stuart, réciter au Louvre; en préſence de toute la Cour, une Oraiſon Latine qu'elle avoit faite.

D'un autre côté, une femme aimable & illuſtre, dont Epicure avoit été le Maître & l'Amant, écrit, pour défendre la Doctrine de ſon Maitre, contre ce fameux Théophraſte, dont M. de la Bruyere a traduit les Caracteres. Ce tribut de reconnoiſſance & d'amitié a déplu à Cicéron, qui, en convenant de l'élégance de ce petit écrit & de l'érudition de ſon Auteur, ne laiſſe pas de lui dire, avec ſon ſtyle éloquent, de très-groſſes injures.

Pline va plus loin. Il s'indigne de l'audace de cette Femmelette qui oſe attaquer le divin Théophraſte; il ſe plaint, avec toute l'amertume d'un Docteur Pancrace *, que tout eſt renverſé, que le monde eſt tombé dans une licence épouvantable, & qu'enfin il ne reſte plus aux Auteurs célébres qu'à s'aller pendre,

* Dans le Mariage forcé.

puiſqu'ils ſont expoſés à de pareils affronts.

C'eſt ainſi que dans les ſiecles les plus polis, la barbarie ne perd jamais tous ſes privileges & perce toujours par quelque endroit.

Mais, dit-on, Philaminte, Armande & Beliſe, dans la Comédie des Femmes Savantes, ſont parfaitement ridicules. Sans doute. Mais Triſſotin & Vadius le ſont encore bien davantage. Que conclure delà? Faut-il que la fuite d'un excès nous précipite dans un autre? Faut-il être ignorant, parce que les Pédants ſont ſots; ou prodigue, parce que les avares ſont odieux?

Fuyons tous les excès, évitons tous les ridicules, ſur-tout celui d'en voir où il n'y en a pas, & de blâmer ce qu'il faut louer. Aimons tous les Arts, reſpectons ceux qui les cultivent avec ſuccès, de quelque ſexe & de quelque condition qu'ils puiſſent être; ſachons les admirer, & tâchons de les imiter.

Il nous reſte une autre queſtion à examiner. La Philoſophie moderne, qui a peut-être trop étendu l'empire du doute, autrefois trop reſſerré, a répandu quelques nuages ſur l'utilité des préceptes, relativement à la Rhétorique & aux autres Arts de génie; elle a nié que l'Éloquence & la Poéſie puſſent être aſſujetties à une Théorie exacte, capable de diriger ſenſiblement vers la perfection.

Les talens de l'Orateur & du Poëte, la Rhétorique, a-t-elle dit, n'a que des préceptes d'une généralité vague, d'une application difficile, ou plutôt ces préceptes ne s'appliquent à rien, parce qu'ils s'appliquent à tout. Les ſeuls préceptes utiles, ſont ceux qui ſont propres à chaque choſe qu'on enſeigne. On ne peut rien tirer pour la pratique, d'une Théorie trop éloignée & trop peu ſenſible. Tout ſe réduit à des réflexions ſur les Ouvrages des grands Maîtres; d'où il

ne peut réſulter qu'une connoiſſance plus parfaite & plus délicate de ces Ouvrages; mais ſans aucune leçon inſtructive pour la compoſition d'un Diſcours Oratoire, ou d'un Poëme. Ainſi donc que le P. Bouhours faſſe des obſervations ſur la Langue & ſur le Goût; qu'il démêle avec ſagacité les beautés ſolides & les défauts brillans; qu'il livre la guerre aux *Concetti*, aux pointes, à l'enflure, au faux bel eſprit; ſon objet eſt borné: mais il eſt rempli, & l'Auteur a travaillé utilement. Qu'au contraire, M. Rollin, M. Gibert & tant d'autres Rhéteurs, ſoit anciens, ſoit modernes, prétendent conduire, comme par la main, dans la compoſition d'un Ouvrage; qu'ils croyent ouvrir à leurs Diſciples toutes les ſources de l'Eloquence, en expoſant ſur les différentes parties d'Oraiſon, des principes généraux, ſouvent arbitraires, toujours uniquement fondés ſur l'exemple: leur objet eſt vaſte,

il eſt immenſe, mais il n'eſt jamais rempli & ne peut jamais l'être. La Nature ſe varie à l'infini, les routes qui conduiſent juſqu'à elle ſont innombrables, il eſt impoſſible de les tracer toutes : ces genres auxquels on prétend réduire les Ouvrages d'éloquence, ſont eſſentiellement incomplets. En un mot, l'art d'être éloquent ne peut être enſeigné.

A toutes ces objections on peut répondre :

1°. Que quand tous les efforts de la Rhétorique ſe borneroient à mieux faire connoître les grands modeles, à rendre plus judicieuſe & plus éclairée l'admiration que ces modeles inſpirent ; ce ſeroit déjà un avantage conſidérable.

2°. Que ſi la Rhétorique n'apprend point à être éloquent, elle apprend du moins à éviter les défauts qui pourroient nuire à l'Eloquence, elle dirige dans l'Imitation.

3°. Que tout diſcours Oratoire eſt eſſentiellement compoſé de par-

ties principales, qui, indépendamment de toute circonſtance particuliere, ont un caractere diſtinct & marqué que la Rhétorique apprend à connoître.

4°. Si dans les Préceptes & les Exemples que fournit la Rhétorique, les divers genres d'Eloquence ſe trouvent quelquefois confondus; c'eſt qu'en effet ces genres rentrent aſſez ſouvent les uns dans les autres, & admettent naturellement les mêmes préceptes & les mêmes exemples.

En général, les principaux genres d'Eloquence ſe réduiſent à trois; le Judiciaire, le Délibératif & le Démonſtratif. Quoique ces trois genres ſoient eſſentiellement diſtingués dans les détails, & qu'ils exigent dans le ſtyle des caracteres différens; cependant, quant aux parties principales du diſcours & quant à la généralité des préceptes, ils peuvent ſe réduire à un ſeul gen-

re ; c'eſt-à-dire, au Judiciaire. En effet, l'Orateur, quelque ſujet qu'il traite, a dans ſes Auditeurs des Juges à prévenir & à perſuader ; il a, dans l'objet de ſon diſcours, un Client à défendre, une Cauſe à plaider, une Propoſition à établir nettement & à prouver ſolidement ; il a enfin une récapitulation courte, véhémente & rapide à faire de ſes plus fortes preuves, pour entraîner les ſuffrages & achever la perſuaſion.

Prenons pour exemple le Genre démonſtratif, qui paroît le plus éloigné du Judiciaire, parce qu'il ne préſente aucune idée ſenſible de contradiction : il y en a cependant toujours une au moins ſuppoſée, ſans quoi le diſcours ſeroit d'une inutilité trop évidente. On ſuppoſe donc, ſoit dans les diſpoſitions des Auditeurs, comme leur doute ou leur ignorance, ſoit dans d'autres circonſtances particulieres, un contradicteur ſecret & métaphyſique qu'il faut accabler ſous le poids des

raiſons. Ainſi les Auditeurs ſont les Juges; l'objet du Panégyrique eſt le Client à défendre ; ſes vertus ſont la Propoſition qu'on annonce, & les preuves conſiſtent dans la Partie hiſtorique.

L'Analogie du genre Délibératif avec le genre Judiciaire, eſt trop ſenſible pour que nous nous arrêtions à la faire remarquer ; ainſi les trois genres, comme nous l'avons dit, ſe réduiſent au Judiciaire On ne doit donc point s'étonner de voir dans les Livres de Rhétorique, la diſtribution des principales parties du diſcours, & les préceptes & les exemples ſe rapporter ſouvent à ce ſeul genre. On n'en doit pas conclure que tout cela ſoit ſans application aux deux autres genres; on ne doit point non plus, par la même raiſon, être choqué de voir les exemples puiſés indifféremment dans les trois genres, ſans que l'application reſpective ſoit indiquée.

5°. Si la Rhétorique n'apprend pas à faire tel ou tel Ouvrage éloquent, elle apprend en général à en faire d'éloquens, en faiſant voir comment on en a fait de tels, & quelle a été la marche du Génie dans la compoſition des bons Ouvrages. La Théorie ne peut rien de plus pour les Arts quels qu'ils ſoient. Le plus excellent Traité de Peinture, d'Architecture, de Sculpture, de Gravure, de Muſique, &c. ne contribue pas plus à la compoſition des Chefs-d'Œuvres particuliers dans tous ces Arts, que la Rhétorique, à la compoſition d'un Diſcours éloquent. La Théorie dans tous les Arts ſuppoſe le Génie, & ne le crée point; mais elle le dirige; elle lui montre les défauts qu'il doit éviter, les beautés qu'il peut imiter & qu'il doit s'efforcer ou d'égaler ou de ſurpaſſer; elle fait entrevoir comment l'Art, en écoutant la Nature, en ſe réglant ſur elle, en lui prêtant ſon ſecours de la maniere qu'elle le de-

mande & qu'elle en a beſoin, peut parvenir ſur ſes traces à la perfection.

Cette Théorie, conſidérée dans la Rhétorique, eſt le réſultat des réflexions profondes faites par des Philoſophes délicats & ſenſibles ſur les écrits des excellens Orateurs; ces réflexions nous découvrent, nous révelent, pour ainſi dire, le ſecret de ces Orateurs, nous indiquent les ſources du beau, nous tracent les routes du cœur, nous dévoilent les myſteres de cet Art puiſſant, qui ſoumet à l'empire de la perſuaſion les eſprits les plus rébelles.

A la tête de ces utiles Obſervateurs, eſt ce Philoſophe ſi célebre par le reſpect exceſſif qu'il sût inſpirer à toute l'Antiquité, & par les mépris non moins exceſſifs qu'affectent pour lui les frivoles Sectateurs du faux bel eſprit, cet Ariſtote, l'objet de tant d'éloges & de tant de critiques également outrés. C'eſt lui qui le premier oſa preſcrire des bor-

nes ſalutaires à l'impétuoſité du Génie, &, ſans détruire la liberté, l'aſſujettir à des regles qui tournent au profit de l'Eloquence.

Cicéron vint enſuite, & ſon exemple ſuffiroit ſeul pour fermer la bouche aux Détracteurs de la Rhétorique. Ce grand Orateur a ſi peu cru ſon Art incapable de Théorie, qu'il a donné preſque autant de préceptes que d'exemples, & qu'il a conſacré pluſieurs Ouvrages à l'inſtruction de ceux qui aſpiroient à l'Eloquence.

Quintilien a conſacré un Ouvrage immortel à l'Inſtitution de l'Orateur ; & nos Rheteurs modernes ont développé avec goût & avec méthode les grandes vues de Cicéron & de Quintilien ſur l'Eloquence. On s'eſt propoſé dans cet Ouvrage d'en donner une idée très-légere, mais peut-être ſuffiſante pour les jeunes perſonnes auxquelles il eſt deſtiné.

RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

A L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES,

Avec des exemples tirés, pour la plûpart, de nos meilleurs Orateurs & Poëtes modernes.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Rhétorique.

LA Rhétorique eſt la ſcience de la parole, ou l'art de parler de chaque choſe d'une maniere convenable. L'objet de la

Rhétorique eſt de nous tracer les routes qui menent à l'Eloquence. Ces routes ſont innombrables comme les allées d'un labyrinthe; il eſt aiſé & dangereux de les confondre : la Rhétorique apprend à les diſtinguer.

Le mot Eloquence, pris dans une ſignification générale, s'applique à tout; il n'y a point de ſujet qui n'en ſoit ſuſceptible. Un Conte, un Madrigal, une Epigramme, a ſon éloquence particuliere, auſſi bien qu'un Plaidoyer & qu'une Tragédie. Ainſi le caractere de l'éloquence ſe varie à l'infini, ſuivant les différens ſujets qu'elle traite.

Cette néceſſité de varier l'éloquence ſelon les différens ſujets, eſt ſi étendue, que tous les ſujets d'une même eſpece ne doivent pas être traités de la même maniere, & exigent différens genres d'éloquence. Ainſi le ſtyle de Brutus n'eſt pas celui de Zaïre, & celui de Zaïre n'eſt pas celui d'Œdipe; mais les nuances imperceptibles qui diſtinguent ces différens ſtyles, ne peuvent être apperçues que par le goût. La Rhétorique ne peut pas les indiquer, ou du moins elle ne peut les indiquer que d'une maniere bien vague; elle ſe repoſe de ce ſoin ſur le goût; c'eſt ſon emploi & ſon triomphe.

La Rhétorique ne fournit que des préceptes & des exemples généraux; mais cet inſtinct heureux, ce diſcernement fin, ce ſentiment exquis qu'on appelle goût, ſe forme par ces préceptes & par ces exemples; il s'accoutume au vrai & au beau, ſa pénétration dans la ſuite fait le reſte, & introduit naturellement toutes ces diſtinctions délicates que l'art ne peut indiquer.

Ainſi la Rhétorique rapporte la multitude infinie des ſtyles à trois genres principaux; le ſublime, le ſimple & le tempéré. Le goût ſubdiviſe ces trois ſtyles ſelon les circonſtances différentes des lieux, des tems & des perſonnes.

Il apprend au Magiſtrat à mettre dans ſes diſcours la gravité de ſon état; au Poëte à ſe défier des ſaillies de ſon imagination; au Prédicateur, à ne point mettre à la place des vérités ſaintes dont il doit être l'organe, les écarts peu judicieux d'un enthouſiaſme déréglé, ou les tranſports fougueux d'une déclamation exceſſive: il avertit l'Orateur du barreau de ne dire que ce qu'il faut, mais de dire tout ce qu'il faut, & de ne rien omettre de ce qui peut inſtruire ou perſuader ſes Juges: il enſeigne au Fabuliſte à peindre avec les couleurs les plus ſimples tout ce que la nature a de plus naïf; à l'Hiſtorien, au

Conteur, à mettre de l'expreſſion dans ſes Tableaux, de l'intérêt dans ſa narration, de l'agrément dans ſes épiſodes ; au Diſſertateur, a éviter le bavardage & le Pédantiſme : il dit au Philoſophe qui veut éclairer les hommes & rendre ſes découvertes utiles, dépouillez le faſte ſçavant, humaniſez votre ſtyle ; point de Grec, point de Latin, ſi vous parlez à des François ; il n'eſt point de ſciences obſcures, mais il en eſt d'abſtraites ; mettez-les à la portée de l'intelligence la plus foible ; que les difficultés s'applaniſſent ſous votre plume ; & qu'on puiſſe s'applaudir, après vous avoir lû, d'avoir acquis à ſi bon marché des connoiſſances utiles & agréables auxquelles on croyoit devoir renoncer.

C'eſt ce même goût qui inſpire à l'homme du monde les bonnes plaiſanteries, la vivacité maligne de l'Epigramme, la fineſſe du Madrigal, la molleſſe ingénieuſe de la chanſon ; le badinage élégant ; la noble aiſance, la légereté naïve & féconde du ſtyle épiſtolaire ; enfin les graces variées d'une converſation tantôt enjouée, tantôt ſérieuſe, toujours amuſante & intéreſſante.

On voit quelle eſt l'union intime & néceſſaire de l'art & du goût : la Rhétorique forme le goût ; le goût inſpire ce que la

Rhétorique ne peut enſeigner. Le goût marcheroit en aveugle & s'égareroit ſans les préceptes qui dirigent ſa courſe ; les préceptes ſans le goût ſeroient comme le grain ſemé ſur des pierres ; les ouvrages excellens ne ſont jamais produits que par un concert heureux de la nature & de l'art.

Il ne ſera pas étranger à mon ſujet d'examiner ici quel fondement peut avoir un reproche aſſez général qu'on fait à notre ſiecle : le goût, dit-on, ſe pervertit. On s'écarte de la nature, chacun veut avoir de l'eſprit, & en avoir ſans ceſſe ; tous nos ouvrages à la mode ſont de froids recueils de bons mots & d'Epigrammes ſans ſolidité, ſans conſiſtance, pareils à des éclairs qui brillent à chaque inſtant dans une nuit profonde, & diſparoiſſent auſſi-tôt ſans qu'il en reſte aucune trace ; de tout cela on conclut que le ſiecle de Louis XIV ayant été pour nous le ſiecle d'Auguſte, & le tems marqué pour le triomphe des beaux Arts, nous touchons au moment de cette révolution fatale que le goût éprouva à Rome, lorſque Seneque & Pline, par une délicateſſe recherchée dans les penſées & dans l'expreſſion, corrompirent l'éloquence que Cicéron & Céſar avoient perfectionnée.

Des Cenſeurs plus Miſantropes vont même juſqu'à prétendre que c'en eſt déjà fait, que tout eſt perdu, & que le mal eſt preſque ſans remede : mille Auteurs périodiques proteſtent que leur noble intention eſt d'arrêter, s'il ſe peut, le cours de ce torrent, qui va peut-être à force de politeſſe nous ramener la barbarie. Le célebre Abbé Desfontaines a combattu toute ſa vie par des Epigrammes ce goût exceſſif pour l'Epigramme. La ſçavante Madame Dacier a fait un bon livre des cauſes de la corruption du goût ; mais ne ſeroit-il pas arrivé à Madame Dacier de trouver la cauſe d'un effet qui n'exiſtoit point ?

Bien des gens fort ſenſés diſent que toutes ces menaces & toutes ces prédictions fondées ſur l'exemple des Romains, ne les effrayent point du tout. 1°. Parce qu'en ſuppoſant toutes choſes égales, on ne peut jamais conclure bien sûrement d'un événement à un autre ; l'expérience nous montrant tous les jours des effets contraires produits par les mêmes cauſes, & les mêmes effets produits par des cauſes toutes différentes.

2°. Ils oſent douter que Seneque & Pline ayent en effet corrompu l'Eloquence Romaine. Ils diſent que des Auteurs pleins de ſens & d'agrément, dont les ou-

vrages ſe liſent avec autant d'utilité que de plaiſir, ne peuvent leur paroître des corrupteurs de goût ; & qu'enfin ils ne reconnoiſſent de goût corrompu, que celui qui produit des ouvrages ridicules ou ennuyeux. Si pourtant la cenſure ne tombe que ſur quelques endroits trop emphatiques des Tragédies de Seneque, ils les abandonnent d'auſſi bon cœur que certains vers de Ciceron.

3°. Ce grand reproche de dépravation de goût leur eſt extrêmement ſuſpect : ils diſent que c'eſt un de ces propos univerſels de tous les tems & de tous les lieux, quelquefois vrais, quelquefois faux, toujours répétés au haſard & ſans examen. Le monde ne leur paroît point avoir changé depuis près de dix-huit cens ans, qu'Horace a aſſuré que la perverſité avoit toujours été & iroit toujours en croiſſant. Une ſoif inſatiable des richeſſes, un mépris groſſier pour le mérite & les talens, une dépravation générale du goût, ſont, diſent-ils, trois reproches que la mauvaiſe humeur des Miſantropes a toujours faits au ſiecle & au climat dans leſquels ils ont eu le malheur de vivre. Enfin ils conviennent que trop ſouvent les guerres, les ravages, les déſolations détruiſant les aſyles des Muſes, ont élevés

le thrône de la barbarie ſur les ruines des arts : mais ils aſſurent que par tout où les arts peuvent être cultivés en paix, ils ne peuvent qu'être perfectionnés.

Je n'entreprendrai pas de décider ſi leurs raiſons ſont bonnes ou mauvaiſes : je les rapporte : qu'on en juge. Mais voici quelques exemples que la Rhétorique peut citer, & quelques réflexions qu'elle peut faire au ſujet de l'eſprit.

Conſtance, fils de Conſtantin, alloit combattre Vetranion qui lui diſputoit l'Empire, les armées étoient en préſence & prêtes à s'attaquer ; mais les deux concurrens aimerent mieux remettre la déciſion de cette grande affaire au jugement, qu'aux armes de leurs Soldats. Conſtance & Vetranion monterent ſur le même trône, & s'aſſirent à côté l'un de l'autre, revêtus des ornemens impériaux, mais déſarmés ; leurs Soldats, rangés autour d'eux, tenoient l'épée nue à la main, écoutant attentivement. Conſtance parla avec tant de force & tant de dignité, que les troupes, emportées par ſon éloquence, le proclamerent ſeul Empereur, & obligerent Vetranion de deſcendre du trône, de dépouiller la pourpre, & de la porter à Conſtance.

L'éloquence de l'Orateur Marc-Antoine

toine, ayeul du Triumvir, avoit arrêté & fléchi les meurtriers envoyés par Marius : la férocité de ces aſſaſſins étoit déſarmée, lorſqu'Annius leur chef, qui étoit reſté à la porte de la Maiſon, entra dans la chambre d'Antoine, & lui coupa la tête de ſa propre main.

M. de Voltaire a fait une heureuſe application de cette aventure au célebre Amiral de Coligny, & il met dans la bouche de ce grand homme un diſcours pathétique & touchant.

A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers, ſurpris, ſont ſaiſis de reſpect :
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
» Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
» Et de mon ſang glacé, ſouillez ces cheveux
» blancs
» Que le ſort des combats reſpecta quarante ans.
» Frappez, ne craignez rien, Coligny vous
» pardonne,
» Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne;
» J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant
» pour vous. . . .
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux;
L'un, ſaiſi d'épouvante, abandonne ſes armes;
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes
larmes :

Et de ſes aſſaſſins, ce grand homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant, par ſon peuple adoré.
Beſme, qui dans la cour attendoit ſa victime,
Monte, tout indigné qu'on differe ſon crime:
. . . . . .
Et bientôt dans le flanc, ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée en détournant les yeux;
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fit trembler ſon bras, & glacât ſon courage.

Cicéron plaidoit pour Ligarius; il s'agiſſoit d'obtenir de Céſar la grace de cet homme. Tout autre que Cicéron ne l'eût pas entrepris: Céſar tenoit dans ſa main la ſentence de proſcription, & ne vouloit pas même entendre l'Orateur; cependant il y conſentit en diſant: *Ecoutons Cicéron; mon parti eſt pris, il n'en ſera ni plus ni moins.* Cicéron parla, & ſon éloquence triompha de cette réſolution. Il ne nia point le crime, il ne juſtifia point le coupable; mais il ſut ſi bien profiter du penchant que Céſar avoit naturellement à la clémence, que le Dictateur attendri laiſſa tomber le papier qu'il tenoit dans ſa main, & s'écria: *Tu l'emportes, Cicéron; Céſar ne peut te réſiſter.*

Voilà ſans doute des effets bien admirables de la force de l'Eloquence: mais ſi, au lieu des mouvemens pathétiques dont l'oraiſon pour Ligarius eſt animée; au

lieu de la généroſité héroïque & touchante qui brille dans le diſcours de Coligny ; au lieu de la véhémence & de la nobleſſe que Marc-Antoine & Conſtance dûrent mettre dans leurs harangues, ils euſſent ſubſtitué les penſées fines, les Epigrammes, l'eſprit après lequel on reproche à notre ſiecle de courir ; Conſtance étoit peut-être détrôné ; Ligarius certainement proſcrit ; Marc-Antoine & Coligny n'auroient pas ſuſpendu un ſeul moment la fureur de leurs aſſaſſins.

C'eſt donc abuſer de l'eſprit, que de l'employer dans les occaſions & dans les ſujets qui demandent du pathétique & de la ſublimité.

Que ce qu'on appelle eſprit ſoit donc banni du Poëme épique & de l'Ode, parce que l'un & l'autre eſt conſacré au ſublime ; qu'il le ſoit de la Tragédie, dont les ornemens doivent être le pathétique, le touchant, le terrible ; qu'il le ſoit ſurtout de la Chaire. L'Epigramme s'allie mal avec la ſainteté des vérités éternelles, avec la gravité de l'inſtruction morale : uſons-en ſobrement au barreau où elle pourroit ſouvent être déplacée, mais où la nature plaiſante de certaines cauſes permet quelquefois de l'admettre ; & prodiguons-la dans les détails de la Comé-

die où elle eſt abſolument néceſſaire, dans les fables, dans les contes, dans les tableaux critiques des mœurs, dans les madrigaux, dans les lettres, dans mille petits morceaux de Poéſie légere, &c. Blâmons le grand Corneille d'avoir ſemé dans ſes ſublimes Tragédies tant de penſées fines & fauſſes, tant de petites fleurs, qui même n'auroient point été trop agréables dans les ouvrages les moins ſérieux : rions du biſarre entaſſement de pointes & d'équivoques qui forme le ridicule Poëme de la Magdeleine. Plaignons le Pere le Moine d'avoir voulu mettre tant d'eſprit dans ſon Poëme épique de S. Louis : mais ſachons gré à M. de Fontenelle d'en avoir tant mis en effet dans ſes Mondes & dans ſes Paſtorales, & à M. de Voltaire d'avoir aſſaiſonné tant de charmantes bagatelles de traits ſi ingénieux, de plaiſanteries ſi fines, d'un badinage ſi noble, ſi léger, ſi élégant ; ſachons eſtimer cet art ſi fin & ſi délicat, avec lequel M. de Marivaux nous développe, nous analyſe juſqu'aux nuances les plus imperceptibles de nos idées & de nos ſentimens.

Il en eſt de l'eſprit dans l'Eloquence, comme des paſſions dans la Morale ; les étouffer, les anéantir, ſeroit une choſe auſſi inutile qu'impoſſible ; ſavoir, les

régler, les vaincre, les contenir dans leurs bornes légitimes, eſt tout ce qu'il faut.

Au reſte, ce reproche ſi ſouvent fait aux Auteurs de ce ſiecle, de courir après l'eſprit, ne viendroit-il pas de ce que des gens qui en ont fort peu, avec beaucoup de jalouſie, leur font un crime d'avoir mis tant d'eſprit où il en falloit, & de n'en avoir point mis où il n'en falloit pas? C'eſt ce que je n'ai garde de décider. Seulement j'oſe croire en mon particulier que notre excellent Poëte Epique, nos bons Auteurs Dramatiques, nos grands Orateurs de la Chaire & du Barreau ne courent pas tant après l'eſprit, que Corneille, & pas plus que les Racine, les Boſſuet, les Bourdaloue, &c. & que ſi on veut donner quelque fondement à ce reproche, il faut ne le faire tomber que ſur nos mauvais Orateurs & nos mauvais Poëtes.

La Rhétorique n'a pas beaucoup de préceptes pour les ouvrages de ſimple agrément: il eſt bien difficile d'enſeigner aux hommes par principes à avoir de l'eſprit, on ne peut que leur donner des exemples; & c'eſt ce que nous ferons à l'article du ſtyle ſimple, auquel tous les petits ouvrages ſe rapportent, & quel-

quefois encore dans l'énumération de certaines figures, qui ne ſont pas uniquement conſacrées au grand & au pathétique.

Les leçons de la Rhétorique ont principalement pour objet les ouvrages ſérieux, les grands diſcours, dans leſquels il eſt queſtion de perſuader, d'inſtruire ou de toucher, & qui ſont ſeuls ſuceſptibles de ce qu'on appelle proprement éloquence.

Pour pouvoir produire tous ces grands effets, il faut commencer par plaire; c'eſt le puiſſant reſſort qui fait mouvoir toute la machine de l'eſprit & du cœur humain.

On parvient à plaire par les graces inſinuantes d'un exorde modeſte, par l'élégance ſoutenue d'un ſtyle vif & plein de penſées, par une variété ſage, ſur tout par un égard infini pour les bienſéances, & par une attention ſcrupuleuſe à obſerver tout ce qui convient aux tems, aux lieux, aux perſonnes, aux conjonctures & aux ſituations.

L'Orateur honnête homme ne doit jamais s'écarter du vrai. Si quelques-uns abuſent de leurs talens pour revêtir le menſonge des couleurs de la vérité, c'eſt un déſordre qui vient de leur propre fonds, & qui ne doit point être imputé à l'éloquence.

Je n'examinerai point s'il ſeroit fort à deſirer que les hommes aimaſſent la vérité pour elle-même, juſqu'au point de fouler aux pieds tous les ornemens dont elle peut être parée : cela pourroit être ainſi, ſi tout étoit vérité mathématique, & géométriquement prouvée. Archimede, étant au bain, découvre un moyen phyſique & ſûr de connoître la quantité d'argent mêlé dans la couronne d'Hieron ; il s'élance du bain tranſporté de joie, il court tout nud à ſon laboratoire ; criant : *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* Les vérités mathématiques portent avec elles la preuve de leur certitude. D'ailleurs elles ſont abſtraites, peu connues ; elles coûtent à acquérir ; elles diſtinguent du commun des hommes ceux qui ont pû s'élever juſqu'à elles. Cette certitude d'être parvenu à la vérité, ces difficultés vaincues pour y parvenir, ces diſtinctions ſi flatteuſes pour l'amour-propre, tiennent lieu aux Mathématiciens des plaiſirs que l'éloquence ſeule peut procurer aux autres, en répandant de l'éclat ſur des vérités moins lumineuſes, & de la nobleſſe ſur des vérités plus communes.

CHAPITRE II.

Des parties de la Rhétorique.

LES Rhéteurs, tant anciens que modernes, ont diviſé & ſubdiviſé la Rhétorique en autant de parties qu'il leur a plu. Pour nous, uſant du même droit, nous la diviſerons en quatre parties pour une plus grande commodité.

Premierement, il faut chercher & trouver des raiſons propres à convaincre: c'eſt l'affaire de l'*Invention*.

Secondement, Mais ces raiſons entaſſées les unes ſur les autres, accumulées ſans diſcernement, & jettées au haſard ſans choix & ſans goût, accableroient plutôt l'eſprit qu'elles ne l'inſtruiroient : il faut donc les rédiger dans un certain ordre méthodique, & les diſpoſer dans les parties d'un diſcours juſte & régulier ; c'eſt ce qu'on nomme *la Diſpoſition*.

Troiſiemement, il faut exprimer ces raiſons avec ornement & avec eſprit, leur donner un tour heureux qui frappe & qui ſurprenne, faire uſage des figures qui naiſſent du fonds du ſujet, remuer les

passions, toucher les cœurs ; c'est ce que fait l'*Eloquence.*

Quatriemement. Enfin, si l'on veut qu'un beau discours produise tous ces effets, il faut le prononcer avec grace & avec force ; c'est ce que l'on appelle l'*Eloquence du geste & de la voix.*

Revenons à l'Invention, qui est l'art de trouver les raisons convaincantes. Pour nous conformer à l'usage, & pour avoir quelque chose à dire sur cette partie de la Rhétorique, nous sommes obligés de toucher un peu les principaux Lieux Oratoires.

CHAPITRE III.

Des Lieux Oratoires intérieurs.

LES Lieux Oratoires sont des especes d'Arsenaux qui fournissent à l'Eloquence les armes dont elle a besoin ; ce sont des sources publiques dans lesquelles on peut puiser pour chaque sujet les argumens qui lui conviennent Cette méthode a sa commodité : les grands Orateurs dédaignent de s'en servir ; les médiocres ne sont pas fâchés de trouver cette ressource.

Les Lieux Oratoires ſont ou intérieurs, qui naiſſent du fond même du ſujet, ou extérieurs, qui, ſans être abſolument étrangers au ſujet, n'y ont qu'un rapport indirect & peu marqué. Les principaux lieux intérieurs, (car nous nous garderons bien de les détailler tous), ſont la définition, l'énumération des parties, la ſimilitude, la différence & les circonſtances.

SECTION PREMIERE.

De la Définition.

LA définition eſt un diſcours propre à faire concevoir la choſe telle qu'elle eſt; à en donner une idée claire, juſte & diſtincte. L'art ici conſiſte à ne point omettre légérement des traits eſſentiels qui caractériſent la choſe qu'on veut définir, & à ne point inſiſter auſſi ſur des circonſtances inutiles. Voici des exemples.

Définition d'une Armée dans l'Oraiſon funebre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

» Qu'eſt ce qu'une Armée? C'eſt un » corps animé d'une infinité de paſſions » différentes qu'un homme habile fait

» mouvoir pour la défenſe de la Patrie ;
» c'eſt une troupe d'hommes armés qui
» ſuivent aveuglément les ordres d'un
» Chef dont ils ne ſavent pas les inten-
» tions ; c'eſt une multitude d'ames, pour
» pour la plupart viles & mercénaires,
» qui, ſans ſonger à leur propre réputa-
» tion, travaillent à celle des Rois & des
» Conquérans ; c'eſt un aſſemblage confus
» de libertins qu'il faut aſſujettir à l'o-
» béiſſance, de lâches qu'il faut mener
» au combat, de téméraires qu'il faut
» retenir, d'impatiens qu'il faut accoû-
» mer à la conſtance.

Définition de la vraie & de la fauſſe valeur, dans la même Oraiſon funebre.

» Son courage qui n'agiſſoit qu'avec
» peine dans les malheurs de ſa Patrie,
» ſembla s'échauffer dans les Guerres
» étrangeres, & l'on vit redoubler ſa
» valeur.

Fauſſe Valeur.

» N'entendez pas par ce mot, Meſſieurs,
« une hardieſſe vaine, indiſcrette, em-
» portée, qui cherche le danger pour le
» danger même, qui s'expoſe ſans fruit,
« qui n'a pour but que la réputation

» & les vains applaudiſſemens des hom-
» mes.

Vraie Valeur.

» Je parle d'une hardieſſe ſage & réglée,
» qui s'anime à la vue des ennemis, qui,
» dans le péril même, pourvoit à tout &
» prend tous ſes avantages; mais qui ſe
» meſure avec ſes forces, qui entreprend
» les choſes difficiles, & ne tente pas les
» impoſſibles, qui n'abandonne rien au
» hazard de ce qui peut être conduit par
» la vertu; capable enfin de tout oſer
» quand le conſeil eſt inutile, & prête à
» mourir dans la victoire, ou à ſurvivre
» à ſon malheur en accompliſſant ſes
» devoirs.

Définition de la vraie & de la fauſſe piété dans la Comédie de l'Impoſteur.

Fauſſe Dévotion.

Rien n'eſt plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle ſpécieux:
Que ces francs charlatans, que ces dévots de Place,
De qui la ſacrilege & trompeuſe grimace
Abuſe impunément, & ſe joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré:
Ces gens, qui par une ame à l'intérêt ſoumiſe,

Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectés :
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
Qui brûlans & prians demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour ;
Qui ſavent ajuſter leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un couvrent inſolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier reſſentiment ;
D'autant plus dangéreux dans leur âpre colere ;
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on revere,
Et que leur paſſion dont on leur ſait bon gré,
Veut nous aſſaſſiner avec un fer ſacré.
De ce faux caractere on en voit trop paroître ;

Vraie Piété.

Mais les dévots de cœur ſont aiſés à connoître :
Notre ſiecle, mon frere, en expoſe à nos yeux,
Qui peuvent nous ſervir d'exemples glorieux.
Regardez Ariſton, regardez Periandre,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur eſt débattu,
Ce ne ſont point du tout fanfarons de vertu

On ne voit point en eux ce faſte inſupportable,
Et leur dévotion eſt humaine & traitable.
Ils ne cenſurent point toutes nos actions.
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections :
Et laiſſant la fierté des paroles aux autres,
C'eſt par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres,
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame eſt portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à ſuivre.
On les voit, pour tous ſoins, ſe mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre avec un ſoin extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui même.

Définition de l'Hiſtoire.

C'eſt un théâtre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les morts, ſortant de leur tombeau,
Viennent encor ſur une ſcene illuſtre
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles Acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;

Et leur exemple en diverſes façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, Guerriers, ſimples Citoyens mêmes,
Dans ce ſincere & fidele miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.

Définition de la raiſon humaine.

Vil atôme importun, qui croit, doute, diſpute;
Rampe, s'éleve, tombe, & nie encor ſa chûte;
Qui nous dit: je ſuis libre, en nous montrant ſes fers,
Et dont l'œil trouble & faux croit percer l'univers.

Définition de la Cour.

Je définis la Cour, un pays où les gens
Triſtes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître:
Peuple caméléon, peuple ſinge du Maître.

Définition d'un Intendant.

Un intendant! Qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être un animal,
Qui, comme on dit, ſait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de ſon Maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble;
Tant qu'aiſément lui même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit.

Donc par raiſon bien & dûement déduite,
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eût, étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Dans la Fable de Tircis & d'Amarante, que l'Amour eſt naïvement défini!

Tircis diſoit un jour à la jeune Amarante:
Ah! ſi vous connoiſſiez comme moi certain mal
Qui nous plaît & qui nous enchante,
Il n'eſt bien ſous le Ciel qui vous parût égal!
Souffrez qu'on vous le communique,
Croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux ſentimens que puiſſe avoir un cœur!
Amarante auſſi-tôt réplique:
Comment l'appellez-vous ce mal? Quel eſt ſon nom?
L'Amour. Ce mot eſt beau: donnez-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître. Que ſent-on?
Des peines près de qui le plaiſir des Monarques
Eſt ennuyeux & fade: on s'oublie, on ſe plaît.
Toute ſeule en une Forêt.
Se mire-t'on près d'un rivage?

Ce n'eſt pas ſoi qu'on voit; on ne voit qu'une image
Qui ſans ceſſe revient, & qui ſuit en tous lieux;
Pour tout le reſte on eſt ſans yeux.
Il eſt un Berger du Village,
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir,
On ſoupire à ſon ſouvenir,
On ne ſait pas pourquoi, cependant on ſoupire:
On a peur de le voir, encor qu'on le deſire.
Amarante dit à l'inſtant:
Oh! Oh! C'eſt là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'eſt pas nouveau; je penſe le connoître.
Tircis à ſon but croyoit être,
Quand la Belle ajouta: Voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.
Il eſt force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Les énigmes & les logogryphes ſe rapportent à la définition; ils n'en different que par la forme myſtérieuſe dans laquelle ils ſont enveloppés. Dans l'Enigme, on définit la choſe par ſes propriétés eſſentielles. Dans le Logogryphe, on la définit par le nombre des lettres qui compoſent ſon nom, & par l'aſſemblage de

tous les mots qui peuvent s'y trouver. Dans l'un & dans l'autre on laiſſe deviner la choſe. J'en donnerois des exemples, ſi les Journaux & les Mercures n'en fourniſſoient pas aſſez tous les mois.

La définition demande beaucoup de jugement, une grande attention au ſujet, qui veut être peint avec des couleurs qui lui ſoient propres & qui le diſtinguent de tout autre.

Il y a une autre eſpèce de définition moins exacte & moins ſcrupuleuſe que celle ci; on l'appelle Deſcription : nous en parlerons au Traité des Figures.

La Fable de Tircis & d'Amarante, que nous venons de rapporter, tient autant de la Deſcription, que de la ſimple Définition. La Poéſie en général, & même l'Eloquence décrivent plus qu'elles ne définiſſent. Une définition rigoureuſe en vers eſt une eſpece de phénomene. Telle eſt, par exemple, celle que contiennent ces deux Vers, où un de nos Myſteres eſt exprimé avec une préciſion ſi heureuſe.

La Puiſſance, l'Amour avec l'Intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

SECTION II.

De l'énumération des Parties.

L'ÉNUMÉRATION conſiſte à parcourir diverſes circonſtances qui conviennent à une choſe. Venons aux exemples. M. de Fenelon fait un beau dénombrement de tous les monſtres qui environnoient le trône de Pluton dans les enfers.

» Aux pieds de ce trône étoit la mort » pâle & dévorante avec ſa faulx tran- » chante qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Au- » tour d'elle voloient les noirs ſoucis, les » cruelles défiances, les vengeances tou- » tes dégoutantes de ſang, & couvertes » de plaies; les haines injuſtes, l'avarice » qui ſe ronge elle même ; le deſeſpoir » qui ſe déchire de ſes propres mains ; » l'ambition forcenée qui renverſe tout ; » la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, » & qui ne peut jouir des maux qu'elle a » faits ; l'envie qui verſe ſon venin mor- » tel autour d'elle, & qui ſe tourne en ra- » ge dans l'impuiſſance où elle eſt de nui- » re ; l'impiété qui ſe creuſe elle même » un abîme ſans fond, où elle ſe précipite » ſans eſpérance; les ſpectres hideux, les

» fantômes qui repréſentent les morts » pour épouvanter les vivans, les ſonges » affreux, les inſomnies auſſi cruelles que » les triſtes ſonges. Toutes ces images fu- » nebres environnoient le fier Pluton, & » rempliſſoient le Palais où il habite.

Dans la Henriade, S. Louis tranſporte Henri IV en eſprit aux enfers.

Là, gît la ſombre Envie à l'œil timide & louche
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche :
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans :
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil qui ſe plaît & s'admire;
La Foibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cede au crime, & détruit les vertus;
L'Ambition ſanglante, inquiete, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre Hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
Le ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur;
Le faux Zele étalant ſes barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin pere de tous les crimes.

La critique n'a pas épargné même ce beau morceau. On a dit que M. de Voltaire donnoit à tous ces êtres métaphyſiques des ſentimens & des attributs qui ne

leur conviennent que ſur la terre, & nullement dans les Enfers. Pour mieux faire ſentir ce défaut, on a cité un morceau analogue de l'Enéide, qui contient une liſte des Suppôts du trône de Pluton. Virgile met dans ce Catalogue la Vieilleſſe, la Faim & la Pauvreté; il donne à la Vieilleſſe l'épithete de *triſte*, à la Pauvreté celle de *honteuſe*, & à la Faim celle de *mauvaiſe conſeillere*. Or je demande ſi c'eſt dans les Enfers que la Vieilleſſe eſt triſte, qu'on a la foibleſſe de rougir de la pauvreté, & que la faim donne des conſeils pernicieux. Il faut donc reconnoître que M. de Voltaire a été en droit, auſſi bien que Virgile & que M. de Fenelon, de peindre les paſſions, les vices, &c. avec les couleurs qui leur ſont propres & que nous leur connoiſſons; il a pû & dû donner à l'Ambition les trônes où elle aſpire, les tombeaux où elle précipite ſes ennemis, & où elle ſe précipite quelquefois elle-même, les eſclaves dont elle aime à ſe voir entourée. Il eſt inutile de dire que le jour ne peut pas bleſſer les yeux de l'Envie, parce qu'il n'y a point de jour dans les Enfers, & que ſi elle aime les morts, elle ne doit pas être triſte, puiſqu'ils ſont tous devant ſes yeux.

Tel eſt à peu-près l'eſprit de diſcerne-

ment & d'équité qui regne dans toutes les critiques, qu'un zele indiſcret pour la gloire des anciens, ou peut-être une ſecrette jalouſie de la gloire des modernes, a fait éclore contre la Henriade.

Dans la Tragédie de Phédre, Hyppolite parle ainſi à Theramene, ſon Gouverneur.

Attaché près de moi par un zele ſincere,
Tu me contois alors l'hiſtoire de mon pere.
Tu ſais combien mon ame attentive à ta voix
S'échauffoit au récit de ſes nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Conſolant les mortels de l'abſence d'Alcide;
Les monſtres étouffés, & les brigands punis,
Procruſte, Cercyon, & Scirron & Sinnis,
Et les os diſperſés du géant d'Epidaure,
Et la Crete fumant du ſang du Minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte & reçue en cent lieux,
Helene à ſes parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres dont les noms lui ſont même échapés
Trop crédules eſprits que ſa flamme a trompés;
Ariane aux rochers contant ſes injuſtices,
Phedre enlevée enfin ſous de meilleurs auſpices,
Tu ſais comme à regret, écoutant ce diſcours,
Je te preſſois ſouvent d'en abréger le cours;

Heureux ! ſi j'avois pû ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une ſi belle hiſtoire.

Harpagon, déſeſpéré de la perte de ſa caſſette, s'en prend à tout l'Univers ; & veut mettre tout à feu & à ſang.

» Allons vîte, des Commiſſaires, des » Archers, des Prevôts, des Juges, des » gênes, des potences, & des bourreaux. » Je veux faire pendre tout le monde : & » ſi je ne retrouve mon argent, je me » pendrai moi-même après.

M. Boſſuet dans l'Oraiſon funebre de la Reine de la Grande-Bretagne :

» Vous verrez, Chrétiens, dans une » ſeule vie, toutes les extrémités des cho- » ſes humaines ; la félicité ſans bornes » auſſi-bien que les miſeres ; une longue » & paiſible jouiſſance d'une des plus bel- » les Couronnes de l'Univers ; tout ce » que peuvent donner de plus glorieux la » naiſſance & la grandeur, accumulé ſur » une tête, qui enſuite eſt expoſée à tous » les outrages de la fortune ; la bonne » cauſe d'abord ſuivie de bon ſuccès, & » depuis, des retours ſoudains, des chan- » gemens inouis ; la rébellion long-tems » retenue, à la fin tout-à-fait maîtreſſe ; » nul frein à la licence ; les Loix abolies,

» la Majeſté violée par des attentats juſ-
» qu'alors inconnus, l'uſurpation & la ty-
» rannie ſous le nom de liberté; une Reine
» fugitive qui ne trouve aucune retraite
» dans trois Royaumes, & à qui ſa pro-
» pre Patrie n'eſt plus qu'un triſte lieu
» d'exil; neuf voyages ſur Mer entrepris
» par une Princeſſe, malgré les tempêtes;
» l'Océan étonné de ſe voir traverſé tant
» de fois en des appareils ſi divers & pour
» des cauſes ſi différentes; un Trône in-
» dignement renverſé & miraculeuſe-
» ment rétabli.

Madame de Sévigné, dans une de ſes Lettres à Madame de Crignan.

» Je vous aſſure, ma chere enfant, que
» je ſonge à vous continuellement, & je
» ſens tous les jours ce que vous me dîtes
» une fois qu'il ne falloit point appuyer
» ſur les penſées : ſi l'on ne gliſſoit pas
» deſſus, on ſeroit toujours en larmes,
» c'eſt-à-dire, moi. Il n'y a lieu dans
» cette maiſon qui ne me bleſſe le cœur :
» toute votre chambre me tue; j'y ai fait
» mettre un paravent tout au milieu,
» pour rompre un peu la vue : une fe-
» nêtre ſur ce degré, par où je vous vis
» monter dans le caroſſe de d'Hacque-
» ville,

» ville, & par où je vous rappellai ; je
» me fais peur quand je penſe combien
» alors j'étois capable de me jetter par la
» fenêtre ; car je ſuis folle quelquefois :
» ce cabinet où je vous embraſſai ſans ſa-
» voir ce que je faiſois ; ces Capucins où
» j'allai entendre la Meſſe ; ces larmes
» qui tomboient de mes yeux à terre,
» comme ſi c'eût été de l'eau qu'on eût
» répandue. Sainte Marie *, Madame de
» la Fayette ; mon retour dans cette Mai-
» ſon, votre appartement, la nuit & le
» lendemain, & votre premiere lettre,
» & toutes les autres, & encore tous les
» jours, & tous les entretiens de ceux qui
» entrent dans mes ſentimens ; ce pauvre
» d'Hacqueville eſt le premier ; je n'ou-
» blierai jamais la pitié qu'il eût de moi.
» Voilà donc où j'en reviens ; il faut gliſ-
» ſer ſur tout cela, & ſe bien garder de
» s'abandonner à ſes penſées & aux mou-
» vemens de ſon cœur.

Rouſſeau a bien peint les différens états de l'Homme :

Que l'Homme eſt bien durant ſa vie,
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il reſpire, il pleure, il crie,
Et ſemble prévoir ſes malheurs.

* Couvent du Fauxbourg Saint Germain.

Dans l'enfance, toujours des pleurs;
Un Pédant porteur de triſteſſe;
Des Livres de toutes couleurs;
Des châtimens de toute eſpece.

L'ardente & fougueuſe jeuneſſe
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtreſſe,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat;
L'ambition le ſollicite;
Richeſſes, dignités, éclat,
Soins de famille; tout l'agite.

Vieux, on le mépriſe, on l'évite;
Mauvaiſe humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Aſſiegent ſa caducité.

Bérénice, toute occupée de Titus, en parle ainſi à ſa Confidente.

De cette nuit, Phénice, as tu vu la ſplendeur?
Tes yeux ne ſont-ils pas tout pleins de ſa grandeur?
Ces flambeaux, ce bucher, cette nuit enflammée,
Ces Aigles, ces Faiſceaux, ce Peuple, cette Armée,
Cette foule de Rois, ces Conſuls, ce Sénat,
Qui tous de mon Amant empruntoient leur éclat,
Cette pourpre, cet or que rehauſſoit ſa gloire,

Et ces lauriers encor témoins de ſa victoire ;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre ſur lui ſeul leurs avides regards ;
Ce port majeſtueux, cette douce préſence.
Ciel ! avec quel reſpect & quelle complaiſance
Tous les cœurs en ſecret l'aſſuroient de leur foi !
Parle. Peut-on le voir ſans penſer comme moi,
Qu'en quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu ſon maître ?

L'effet de l'Enumération eſt de raſſembler devant les yeux, & de former un tout frappant de pluſieurs objets épars, dont l'imagination s'occuperoit à peine ſi elle ne les voyoit ainſi ramaſſés & réunis en un ſeul corps de tableau.

Toute la regle que l'on peut preſcrire ſur l'Enumération, eſt de ne deſcendre dans aucun détail frivole, bas & ennuyeux, comme font Chicaneau & la Comteſſe, dans la Comédie de Racine. C'eſt le ridicule ordinaire des Plaideurs, que Racine a joué avec la gaieté la plus ingénieuſe.

L'Enumération eſt d'un grand uſage dans l'expoſition du ſujet & dans la récapitulation.

SECTION III.

De la Similitude.

LA Similitude eſt un rapport de convenance qui ſe trouve entre deux objets que l'on compare enſemble.

EXEMPLES.

Dans Télémaque, c'eſt lui-même qui parle :

» A peine avois-je ainſi parlé, que ma » douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur » enivré d'une folle paſſion ſecouoit preſ- » que toute pudeur ; puis je me voyois » plongé dans un abîme de remords : » pendant ce trouble, je courois errant çà » & là dans le ſacré bocage : ſemblable » à une Biche qu'un Chaſſeur a bleſſée ; » elle court au travers des vaſtes forêts » pour ſoulager ſa douleur, mais la flê- » che qui l'a percée dans le flanc la ſuit » par-tout ; elle porte par-tout avec elle » le trait meurtrier. Ainſi je courois en » vain pour m'oublier moi-même, & » rien n'adouciſſoit la plaie de mon cœur.

Dans le même Ouvrage, le jeune Idamante, victime du vœu indiſcret d'Ido-

menée ſon pere, eſt comparé à un Lys que le ſoc de la charrue a coupé.

» Tel qu'un beau Lys au milieu des » champs, coupé dans ſa racine par le » tranchant de la charrue, languit & ne » ſe ſoutient plus; il n'a point encore per- » du cette vive blancheur & cet éclat qui » charment les yeux, mais la terre ne le » nourrit plus, & ſa vie eſt éteinte, ainſi » le fils d'Idomenée, comme une jeune » & tendre fleur, eſt cruellement moiſ- » ſonné dès ſon premier âge.

M. Boſſuet dans l'Oraiſon Funebre de la Reine d'Angleterre, fait cette comparaiſon admirable.

» Comme une colonne, dont la maſſe » ſolide paroît le plus ferme appui d'un » Temple ruineux, lorſque ce grand » Edifice qu'elle ſoutenoit, fond ſur elle » ſans l'abattre; ainſi la Reine ſe montre » le ferme ſoutien de l'Etat, lorſqu'a- » près en avoir long-tems porté le faix, » elle n'eſt pas même courbée ſous ſa » chûte.

M. Fréron dans ſon Ode ſur la bataille de Fontenoy, compare la Flandre (deſtinée à être ſi ſouvent le théâtre de la guerre) avec ce fameux Prométhée dont les entrailles toujours renaiſſantes ſont toujours dévorées par un Vautour.

De meurtres affamé le Démon des batailles
De ſes barbares mains déchire tes entrailles :
Pour nourrir ſa fureur tu renais chaque jour ;
Et ton ſort eſt pareil au deſtin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide Vautour.

Il compare enſuite l'Armée Françoiſe répandue dans la Flandre, avec le débordement du Nil qui fertiliſe les campagnes en les inondant.

Que dis-je ? Contre toi quand Louis ſe déclare ;
Senſible à tes malheurs, ſa bonté les répare :
Tu devras ton bonheur à ſon bras irrité.
C'eſt ainſi que le Nil, franchiſſant ſon rivage ;
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Paraphraſe du Pſeaume premier, par M. Godeau.

Comme ſur le bord des ruiſſeaux,
Un grand arbre planté des mains de la nature ;
Malgré le chaud brûlant conſerve ſa verdure,
Et de fruit, tous les ans, enrichit ſes rameaux :
Ainſi cet homme heureux fleurira dans le monde,
&c.

Dans la Henriade, Chant VIII.

Eſſex avec éclat paroît au milieu d'eux.

Tel que dans nos jardins un Palmier ſourcilleux,
A nos Ormes touffus mêlant ſa tête altiere,
Etale les beautés de ſa tige étrangere :
Son caſque étinceloit des feux les plus brillans,
Qu'étaloient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fiere maîtreſſe
Honora ſon courage ou plutôt ſa tendreſſe.

Dans le même Poëme, au même Chant.

D'Aumale, en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter :
Semblable au fier Lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui, docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoit ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et ſemble menacer même en obéiſſant.

Tout le monde ſent que le mérite des comparaiſons ne peut conſiſter que dans leur exactitude & dans leur nobleſſe.

La Similitude n'eſt au fond qu'une comparaiſon, & une comparaiſon n'eſt qu'une figure. Cependant les Rhéteurs, en plaçant la Similitude parmi les lieux Oratoires, lui donnent une ſignification plus étendue que celle d'une ſimple comparaiſon : ils entendent que l'Orateur, en s'occupant du ſujet qu'il veut traiter, doit examiner tous les rapports dont il peut être ſuſceptible. Cette réflexion s'appli-

que auſſi à la Section ſuivante, car les rapports peuvent être d'oppoſition comme de reſſemblance.

SECTION IV.

De la Différence.

LA diſſimilitude ou différence n'eſt rien autre choſe qu'une certaine contrariété qui ſe rencontre entre deux objets comparés, ſoit que l'on compare enſemble deux objets actuellement différens, ſoit que l'on compare l'état préſent d'un ſeul objet avec ſon état paſſé.

EXEMPLES.

Dans l'Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre, par M. Boſſuet :

» Les Prêtres & les Religieux, zélés & » infatigables Paſteurs de ce troupeau af- » fligé, qui vivoient en Angleterre, pau- » vres, errans, traveſtis, deſquels auſſi le » monde n'étoit pas digne, venoient re- » prendre avec joie les marques glorieu- » ſes de leur profeſſion dans la Chapelle » de la Reine : & l'Egliſe déſolée, qui » autrefois pouvoit à peine gémir libre- » ment & pleurer ſa gloire paſſée, fai-

» ſoit retentir hautement les Cantiques » de Sion dans une terre étrangere. Ainſi » la pieuſe Reine conſoloit la captivité » des Fideles, & relevoit leur eſpérance.

Racine dans le premier Chœur de la Tragédie d'Eſther.

Déplorable Sion ! Qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'Univers admiroit ta ſplendeur.
Tu n'es plus que pouſſiere, & de cette grandeur
Il ne nous reſte plus que la triſte mémoire :
Sion, juſques aux Cieux élevée autrefois ;
Juſqu'aux Enfers maintenant abaiſſée,
Puiſſai-je demeurer ſans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Juſqu'au dernier ſoupir n'occupe ma penſée :

Le Prophete Jérémie peint d'une maniere également forte & touchante l'affreuſe déſolation de cette Jéruſalem, autrefois ſi brillante.

» Comment cette Ville, autrefois ſi » pleine de peuple, eſt-elle maintenant ſi » ſolitaire ? Celle qui étoit ſi grande en- » tre les Nations eſt devenue comme » veuve ; la Reine des Provinces a été » aſſujettie au tribut.

» Elle ne ceſſe point de pleurer pen- » dant la nuit, & ſes joues ſont trempée;

» de ſes larmes. De tous ceux qui l'ai-
» moient, il n'y en a pas un qui la con-
» ſole : tous ſes amis l'ont traitée avec
» perfidie, & ſont devenus ſes ennemis.
» . . . . . .
» Comment le Seigneur a-t-il couvert de
» ténébres dans ſa fureur la fille de Sion ?
» Comment a-t-il fait tomber du ciel en
» terre la fille d'Iſrael qui étoit ſi éclatan-
» te, & ne s'eſt-il pas ſouvenu au jour de
» ſa colere de celle où il avoit mis ſon
» marchepied ? . . . . .
» Les chemins qui conduiſent à Sion ſont
» dans les pleurs, parce qu'il n'y a plus
» perſonne qui vienne à ſes ſolemnités :
» toutes ſes portes ſont déſolées ; ſes Prê-
» tres ne ſont que gémir : ſes Vierges
» ſont dans la douleur, & elle eſt plon-
» gée dans l'amertume.

» Ses ennemis la dominent, ceux qui
» la haiſſoient ſont dans la proſpérité,
» parce que le Seigneur l'a affligée à cauſe
» de ſes iniquités : ſes petits enfans ont
» été emmenés captifs devant l'ennemi
» qui les chaſſoit.

» Tout ce que la fille de Sion avoit
» de beau lui a été enlevé : ſes Princes
» ſont devenus comme des Béliers qui
» ne trouvent point de pâturage, &
» ils ont marché, deſtitués de force, de-

» vant l'ennemi qui les pourſuivoit.

» Jéruſalem, en ces jours de ſon afflic-
» tion, s'eſt ſouvenue de ſes prévarica-
» tions & de tout ce qu'elle avoit eu dans
» les ſiécles paſſés de plus deſirable: elle
» s'en eſt ſouvenue lorſque ſon Peuple
» tomboit ſous la main ennemie, ſans
» qu'il y eût perſonne pour le ſecourir:
» ſes ennemis l'ont vûe, & ils ſe ſont
» mocqué de ſes jours de repos.

» Jéruſalem a commis un grand péché,
» c'eſt pourquoi elle eſt devenue errante
» & vagabonde: tous ceux qui l'hono-
» roient l'ont mépriſée, parce qu'ils ont
» vu ſon ignominie; & elle a tourné ſon
» viſage en arriere en gémiſſant.

» Tout ſon Peuple eſt dans les gémiſſe-
» mens, & cherche du pain: ils ont don-
» né tout ce qu'ils avoient de plus pré-
» cieux pour trouver de quoi ſoutenir
» leur vie. Voyez, Seigneur, & conſidé-
» rez l'aviliſſement où je ſuis réduite...

» . . . . . .

» Mes entrailles ſont émues, mon cœur
» eſt renverſé dans moi-même, parce que
» je porte la peine de ma révolte: l'épée
» tue mes enfans au-dehors, & je ne vois
» au-dedans qu'une image de la mort...

» . . . . . .

» Conſidérez, Seigneur, quel eſt le Peu-

» ple que vous avez traité de cette ſorte.
» Eſt-il donc poſſible que les meres
» ſoient réduites à manger le fruit de
» leurs entrailles, à manger de petits en-
» fans qu'elles emmaillotoient ? Eſt-il
» poſſible que les Prêtres & les Prophetes
» ſoient tués dans le Sanctuaire même du
» Seigneur ?

» Les enfans & les vieillards ſont éten-
» dus morts ſur la terre le long des rues ;
» mes vierges & mes jeunes hommes ſont
» tombés ſous l'épée : vous les avez tués
» au jour de votre fureur ; vous les avez
» égorgés ſans en épargner aucun.

» Vous avez fait venir des gens comme
» en un jour ſolemnel, pour m'épouvan-
» ter de toutes parts ; il ne s'eſt trouvé
» perſonne qui pût s'échapper, & qui fût
» excepté dans ce jour de la fureur du
» Seigneur.

Diſcours de Satan à Belzebuth, dans le Paradis perdu de Milton.

» Es-tu ce Chérubin qui protégeois les
» autres à l'ombre de tes aîles ? Es-tu cet
» Ange dont l'éclat éblouiſſoit les Cieux ?
» Mais que tu lui reſſembles peu ! N'a-
» gueres, une ligue mutuelle, une union
» de penſées & de deſſeins, la même eſ-
» pérance & les mêmes périls t'ont joint

» avec moi dans une entrepriſe glorieu-
» ſe. Hélas ! la miſere nous unit aujour-
» d'hui : tu vois dans quel abîme & de
» quelle hauteur nous ſommes tom-
» bés. La foudre a rompu nos légions.
» Cruelles armes dont la force nous étoit
» inconnue !

Dans la Tragédie de la mort de Céſar, Antoine ſe jette à genoux auprès du corps ſanglant de ce Héros, & s'écrie, en s'adreſſant aux Romains :

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reſte.
Voilà ce Dieu vengeur, idolâtré par vous ;
Que ſes aſſaſſins même adoroient à genoux,
Qui toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faiſoit trembler la terre,
Qui dévoit enchaîner Babylone à ſon char :
Amis, en cet état connoiſſez-vous Céſar ?

Dans la même Tragédie, Brutus pleure ſur la décadence de la Liberté Romaine.

Quelle baſſeſſe, ô Ciel ! & quelle ignominie !
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte Patrie !
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon ſang, toi Brutus ;
Quels reſtes, juſtes Dieux, de la grandeur Romaine !

Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne!
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.

Dans la Tragédie d'Alzire, Zamore compare ainſi la clémence d'Alvarez avec la barbarie de Guſman & des Eſpagnols:

Mon pere! Ah! ſi jamais ta nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle;
Crois moi, cet Univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine auroit volé;
Mais, autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature.

Mithridate avoue ſa défaite au Gouverneur de Nymphée, en ſe ſervant, avec beaucoup de nobleſſe, de la diſſimilitude.

MITHRIDATE *à Arbate.*

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate!
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le deſtin,
Tenois entr'elle & moi l'Univers incertain.
Je ſuis vaincu.

Cette plainte ſi touchante de Marianne ſur ſon ſort appartient à la diſſimilitude, par la comparaiſon de ſes eſpérances paſſées avec ſes malheurs préſens.

Voilà donc, juſte Dieu! quelle eſt ma deſtinée.
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née;
Enfin ce qui ſembloit promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours:
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance! ô jeuneſſe! & toi, triſte beauté!
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sur ce trône coupable un éternel ennui,
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon Frere;
Mon Epoux à mes yeux a maſſacré mon Pere;
Par ce cruel Epoux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtoit, on oſe la flétrir.

Clytemneſtre, en parlant d'Iphigénie qui doit être ſacrifiée.

Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule & déſeſperée;
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont ſur ſes pas on les avoit ſemés.

Madame Deshoulieres en divers endroits de ſes Poëſies, ſe plaint de la dé-

cadence des ſentimens parmi les jeunes gens.

De leurs déréglemens hiſtoriens fideles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'eſt point pour eux que ſont faites les loix,
Tant ils ont de mépris pour elles !
Daignent ils nous rendre viſite :
Les plus ombrageux des époux
N'en ſauroient devenir jaloux.
Ce n'eſt point pour notre mérite,
Leurs yeux n'en trouvent point en nous :
Ce n'eſt que pour parler de leur gain, de leur perte,
Se dire, que d'un vin qui les charmera tous,
On a fait une heureuſe & ſure découverte,
Se montrer quelques billets doux,
Et ſe donner des rendez-vous.
Si par haſard quelqu'un d'entr'eux s'aviſe
D'avoir des ſentimens tendres, reſpectueux,
Tout le reſte s'en formaliſe :
Il n'eſt, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui faſſe, horreurs qu'on ne lui diſe
Et l'on fait tant qu'enfin il n'oſe être amoureux.

Où ſont ces cœurs galans ? où ſont ces ames fieres ?
Les Nemours, les Montmorencis,

Les Bellegardes, les Buſſis,
Les Guiſes & les Baſſompieres?
S'il reſte encor quelques ſoucis
Lorſque de l'Acheron on a traverſé l'onde,
Quelle indignation leur donnent les recits
De ce qui ſe paſſe en ce monde!

Dans plus d'un réduit agréable,
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour
Avoit de galant & d'aimable;
L'eſprit, le reſpect & l'amour
Y répandoient ſur tout un charme inexplicable;
Les innocens plaiſirs par qui le plus long jour
Plus vîte qu'un moment s'écoule,
Tous les ſoirs s'y trouvoient en foule,
Et les tranſports & les deſirs,
Sans le ſecours de l'eſpérance,
A ce qu'on dit, prenoient naiſſance
Au milieu de tous ces plaiſirs.

Cet heureux tems n'eſt plus, un autre a pris ſa place,
Les Jeunes gens portent l'audace
Juſques à la brutalité.

Si Madame Deshoulieres revivoit aujourd'hui, adouciroit-elle l'amertume de ſes plaintes?

C'eſt dommage qu'en général la verſification de cette Elégie ſoit un peu trop-

molle & trop lâche ; les mœurs s'y trouvent peintes avec force & avec vérité ; le tableau contraſtant de la galanterie de nos Peres, a tout l'agrément capable de la faire regretter.

J'ajouterai encore un exemple, moins pour éclaircir la matiere, que pour mettre un beau modele de plus devant les yeux.

HIPPOLYTE *à Aricie.*

Moi qui, contre l'Amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai long-tems inſulté,
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois toujours du bord contempler les orages ;
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente,
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante :
Depuis près de ſix mois, honteux, deſeſpéré,
Portant par tout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Préſente, je vous fuis ; abſente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me ſuit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi même, pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche & ne me trouve plus ;

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.
Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les Bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

La différence dont nous parlons ici a quelque rapport avec la figure nommée *Anthiteſe*, comme la ſimilitude avec la comparaiſon & avec la figure appellée *Paralleles*. Nous traiterons de ces figures dans la ſuite.

SECTION V.

Des Circonſtances.

LES circonſtances ſont d'un très grand uſage dans l'Art Oratoire ; elles expoſent le véritable état des choſes ; ce ſont elles qui diſtinguent, qui caractériſent, qui rendent mépriſables ou héroïques, vertueuſes ou criminelles, les actions des hommes.

Medée embrâſant le Palais de Creüſe, égorgeant ſes propres enfans aux yeux de Jaſon leur pere, eſt ſans doute une femme impitoyable, une mere dénaturée ; mais le déſeſpoir qui la devore, ſon amour violent pour un perfide qu'elle a rendu poſſeſſeur de la Toiſon d'or, pour

qui elle a abandonné ſon pere & ſa patrie, à qui elle a ſacrifié ſon honneur, immolé Pélias & Abſyrthe ſon propre frere ; la honte de ſe voir préférer une rivale, les mouvemens d'amour, de haine, de crainte, de jalouſie & de rage, qui la déchirent ; toutes ces circonſtances modifient ſon action. Ses crimes paſſés ſemblent excuſer ſes crimes préſens (ſi cependant un crime peut en excuſer un autre).

Oreſte paroît inexcuſable de lever un bras parricide ſur Clitemneſtre ſa mere ; mais elle-même s'étoit ſouillée du ſang d'Agamemnon. C'eſt la pitié qui rend Oreſte impie, il venge un pere, & ſur qui ? Sur une mere. Ovide oſe douter s'il fit un crime ou une action de piété.

Progné plongeant le couteau dans le ſein du jeune Ithis ſon fils, ſemble révolter la nature ; mais l'outrage ſanglant que Terée vient de faire à ſa ſœur Philomele, à ſon Pere Pandion, à elle-même, l'occupe vivement, & lui ferme les yeux à tout autre objet : elle ne voit plus ſon fils dans Ithis, elle n'y voit que le fils de Terée. Le ſilence de ſa ſœur plus fort que les cris & que les larmes de cet enfant, détermine ſon bras : c'eſt Philomele qui immole Ithis par les mains de

Progné : ſon crime enviſagé de cette maniere, reçoit quelque excuſe ; mais Ovide lui rend toute ſon horreur par les circonſtances ingénieuſes qu'il y ajoute. Cet enfant innocent qui ne s'attend point à ſon malheur, entre, ſalue ſa mere avec un air enjoué, s'approche d'elle, lui tend ſes petits bras, ſe jette à ſon col, l'embraſſe, lui fait mille careſſes enfantines. Progné ne peut ſoutenir ce ſpectacle ; elle s'attendrit, des larmes coulent de ſes yeux, ſa colere ſe déſarme, ſa fureur l'abandonne ; elle alloit céder Pourquoi faut-il qu'elle rappelle ſa férocité ?

D'un autre côté, le Suicide chez les Payens étoit quelquefois regardé comme une action héroïque ; la mort de Caton l'illuſtra autant que ſa vie : mais Néron réduit aux dernieres extrêmités, devenu l'objet de l'exécration publique, pourſuivi par une armée victorieuſe que la vengeance anime, declaré ennemi du Sénat & du Peuple Romain, & comme tel, condamné aux tourmens les plus cruels & les plus ignominieux, Néron eſt-il un Héros, même parmi les Partiſans du Suicide, lorſque pour dérober ſa tête à l'infamie qui le menace, il eſt obligé d'emprunter une main étrangere pour pouſſer la ſienne ? Ces exemples ſont

voir combien les circonſtances ſervent à caractériſer les choſes : donnons-en d'autres qui faſſent voir la maniere de tirer parti de ces circonſtances.

ZAMORE *dans Alzire.*

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand, en effet, qu'un trépas glorieux;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Mais périr ſans vengeance, expirer par les mains
De ces Brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins,
Qui, de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus inépriſables qu'eux:
Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces Tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur :
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

Cet exemple indique bien ſenſiblement l'uſage des circonſtances.

Philoctete à Télémaque.

» Quoi ! diſois-je, tirer un homme de » ſa Patrie, comme le ſeul homme qui » puiſſe venger la Gréce, & puis l'aban-

» donner dans cette isle déserte pendant » son sommeil ; car ce fut pendant mon » sommeil que les Grecs partirent. Ju- » gez quelle fut ma surprise, & combien » je versai de larmes à mon réveil, » quand je vis les vaisseaux fendre les » ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés » dans cette Isle sauvage & horrible, je » n'y trouvai que la douleur.

» En effet, il n'y a ni port, ni commer- » ce, ni hospitalité, ni homme qui y abor- » de volontairement ; on n'y voit que les » malheureux que les tempêtes y ont jet- » tés, & on n'y peut espérer de société » que par des naufrages : encore même » ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient » me prendre pour me ramener ; ils crai- » gnoient la colere des Dieux & celle » des Grecs. Depuis dix ans je souffrois » la douleur, la faim ; je nourrissois une » plaie qui me dévoroit ; l'espérance » même étoit éteinte dans mon cœur.

Combien les horreurs d'une si effroya- ble solitude ne doivent-elles pas aigrir ses maux & sa douleur !

Dans le Pseaume 55, il semble que le Roi Prophete nous représente dans Ab- salon l'ingratitude des pécheurs.

» C'est vous, ingrat ! qui me combat-

» tez, vous qui n'étiez qu'un cœur avec » moi, qui conduiſiez mes Troupes, & » qui étiez mon intime ami ; vous pre- » niez à ma table une nourriture déli- » cieuſe, & vous marchiez avec moi » dans la Maiſon de Dieu, ſans avoir » d'autre volonté que la mienne.

Dans la Tragédie de Bajazet, Roxane meſure l'ingratitude de ce Prince ſur les témoignages d'amour qu'elle lui avoit donnés. Tu m'as pu trahir ſi cruellement, dit-elle :

Moi, qui de ce haut rang qui me rendoit ſi fiere,
Dans le ſein du malheur t'ai cherché la premiere,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés ;
Après tant de bontés, de ſoins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne ſaurois jamais prononcer que tu m'aimes ?

Mithridate diminue la honte de ſa défaite par ce détail éloquent des circonſtances dont elle avoit été accompagnée.

Pompée a ſaiſi l'avantage
D'une nuit qui laiſſoit peu de place au courage ;
Mes ſoldats preſque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés ;
Le déſordre par-tout redoublant les alarmes ;

Nous,

Nous-mêmes, contre nous tournant nos propres armes ;
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux :
Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeſte ?
Les uns ſont morts, la fuite a ſauvé tout le reſte ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laiſſe après moi.

Dans la premiere Tragédie de M. de Crébillon, Idomenée, pour excuſer l'indiſcrétion de ſon vœu, fait une vive peinture des dangers qui le lui avoient arraché :

Une effroyable nuit ſur les eaux répandue
Déroba tout-à coup ces objets à ma vue ;
La mort ſeule y parut... Le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers :
Par des vents oppoſés les vagues ramaſſées,
De l'abîme profond juſques au Ciel pouſſées,
Dans les airs embraſés agitoient mes vaiſſeaux ;
Auſſi près d'y périr qu'à fondre ſous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée,
Sembloit rouler ſur nous une mer enflammée ;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offroit pour tout ſalut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin ?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même....

Pour appaiſer les Dieux, je priai... Je promis...
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! J'en frémis...
Neptune, l'inſtrument d'une indigne foibleſſe,
S'empara de mon cœur & dicta la promeſſe :
S'il n'en eût inſpiré le barbare deſſein,
Non, je n'aurois jamais promis de ſang humain.

Dans la *Mort de Ceſar*, Antoine parle ainſi aux Romains de ce Héros.

Helas! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits;
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.
Brutus!.. Où ſuis-je? O Ciel! O crime! O barbarie!
Chers amis, je ſuccombe; & mes ſens interdits...
Brutus!.. Son aſſaſſin... Ce monſtre étoit ſon fils.

On ſent combien ces circonſtances redoublent l'horreur de l'aſſaſſinat commis par ces farouches Républicains.

La Méchanique générale de ces lieux Oratoires conſiſte à donner, par le moyen de la définition, une idée exacte de l'objet de ſon diſcours, à en bien diſtribuer toutes les parties par le moyen de l'énumération ; à examiner & faire valoir tous les rapports & toutes les contrariétés qui peuvent ſe rencontrer entre le ſujet qu'on traite, & quelque autre ſujet ; enfin à in-

ſiſter ſur les circonſtances qui caractériſent ce ſujet, & le diſtinguent de tout autre.

CHAPITRE IV.

Des Lieux Oratoires extérieurs.

ON les appelle extérieurs, parce que ce ſont des ſecours que l'Orateur puiſe hors de ſon ſujet; tels ſont pour l'Orateur de la Chaire, l'Ecriture-Sainte, les Conciles, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, les Peres de l'Egliſe, &c. Pour l'Orateur du Barreau, les Loix, les Coutumes, les Arrêts, les Ordonnances, &c. Pour le Diſſertateur, les Autorités qui peuvent appuyer ſon opinion. Pour tous les autres genres d'Eloquence, les Lieux Oratoires extérieurs ſe réduiſent à la ſeule Imitation.

De l'Imitation.

L'imitation eſt l'art de faire des larcins adroits à de bons Auteurs. L'Imitation eſt bien différente du Plagiat : elle orne, elle embellit, elle marque de ſon ſceau particulier tout ce qu'elle emprunte; elle ſe l'approprie, elle en fait ſa conquête

légitime. Le Plagiat n'eſt qu'un vol honteux.

Les bons Auteurs vous fourniſſent des penſées & des expreſſions. Si vous prenez les penſées, enrichiſſez-les, perfectionnez-les, s'il eſt poſſible, & ſur-tout produiſez-les ſous des expreſſions nouvelles & qui vous ſoient propres. Si vous vous accommodez des expreſſions, qu'elles vous ſervent à faire d'heureuſes alluſions, des applications ingénieuſes, &c. Il y a encore une autre maniere d'imiter plus générale que ces deux-ci, & dans laquelle il entre plus d'art. C'eſt lorſque l'on prend tellement le génie, le ſtyle & le caractere d'un Auteur, & que l'on ſe transforme, pour ainſi dire, tellement en lui, que l'imitateur & le modele ſemblent n'être plus qu'un même Ecrivain, quoiqu'on ne puiſſe déſigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Au reſte, quelque maniere d'imiter que vous adoptiez, tâchez de ſurpaſſer vos modèles, de les égaler du moins : ſoyez original même en imitant. C'eſt ainſi que Deſpréaux a imité Horace & Juvenal.

Voici quelques exemples de la maniere d'imiter.

Horace avoit dit, en parlant de la Mort :

» La Mort frappe également aux ſu-
» perbes Palais des Rois, & aux humbles
» chaumieres des Pauvres.

Voyez avec quelle grace, Malherbe a rendu cette penſée; comme il l'a enrichie en l'amplifiant :

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Le Pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Horace avoit dit :

» L'argent, tel qu'un Roi puiſſant,
» diſpenſe toutes les faveurs; il fait trou-
» ver une femme pourvue d'une riche
» dot; il donne du crédit dans le monde,
» des amis, de la naiſſance même, & de
» la beauté à ceux qui n'en ont pas.
» Soyez opulent, la douce éloquence
» coulera de vos levres, les graces
» prendront ſoin de vous orner.

Boileau a encore enrichi ſur Horace;

Quiconque eſt riche, eſt tout; ſans ſageſſe il eſt ſage,
Il a, ſans rien ſavoir, la ſcience en partage;
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang;
Il eſt aimé des Grands, il eſt chéri des Belles:
Jamais Surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Horace avoit repréſenté la Terre entiere ſoumiſe au pouvoir de Ceſar, excepté l'ame inflexible de Caton; Corneille embellit la même idée dans la bouche d'Emilie, qui parle d'Auguſte.

Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,
Mettre un Roi hors du Trône, & donner ſes Etats,
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde:
Mais le cœur d'Emilie eſt hors de ſon pouvoir.

Chez le même Corneille, Caſſiope s'offrant pour victime aux Dieux, à la place d'Andromede ſa fille, emploie les tours vifs & preſſés, que la douleur & le danger inſpirent dans Virgile à Niſus, lorſqu'il s'offre aux coups des Rutules pour ſauver ſon cher Euryale.

Me voici, qui ſeule ai fait le crime,

Me voici, juſtes Dieux, prenez votre victime ;
S'il eſt quelque juſtice encore parmi vous,
C'eſt à moi ſeule, à moi qu'eſt dû votre courroux.

Corneille avoit dit, en ſtyle un peu trop négligé :

Par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toute ſorte d'Etats ;
Chaque peuple • le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſauroit changer ſans lui faire une injure.
Telle eſt la loi du Ciel, dont la ſage équité
Seme dans l'Univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique ;
Les Parthes, les Perſans veulent des Souverains ;
Et le ſeul Conſulat eſt bon pour les Romains,

M. de Voltaire a ſu donner un tour plus noble & incomparablement plus poëtique au même fond d'idées.

Chaque Etat a ſes loix
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs Prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des Maîtres,
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'Univers fût eſclave comme eux.
La Grece entiere eſt libre, & la molle Ionie

Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus;
Son premier Citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.

Voici encore deux morceaux, dont l'un paroît imité de l'autre. Pompée dit à Sertorius:

Et votre Empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les Peuples amoureux,
Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait regner l'Amour.

Axiane dit à Alexandre qui eſt ſon ennemi, comme Pompée l'eſt de Sertorius.

Ah! Seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus, dont l'éclat aigrit mon deſeſpoir?
N'ai-je pas vu par tout la victoire modeſte
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend ſi funeſte?
Ne vois-je pas le Scythe & le Perſe abattus
Se plaire ſous le joug & vanter vos vertus,
Et diſputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres ſujets le ſoin de votre vie?

Pſeaume trente-ſixieme:

» J'ai vu l'impie élevé comme les Cé-
» dres du Liban; j'ai passé, il n'étoit déja
» plus; je l'ai cherché, je n'ai pas même
» trouvé la place où il étoit.

Racine, Tragédie d'Esther:

J'ai vu l'Impie adoré sur la terre;
Pareil au Cédre, il cachoit dans les Cieux
Son front audacieux:
Il sembloit, à son gré, gouverner le tonnerre;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus:
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Le même Racine a été très-bien imité par M. de Voltaire. Voici les passages de l'un & de l'autre:

ESTHER à *Elise*.

Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains
puissantes;
Il fait que tout prospere aux ames innocentes.
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé,
De mes foibles attraits le Roi parut frappé.

M. de Voltaire, dans le Poëme de la Henriade:

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées;
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années

Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.

Ces exemples ſuffiſent pour faire voir de quelle maniere on peut imiter. Quant à ceux qu'il faut imiter, ils ſont aſſez annoncés par leur réputation. Il ne s'agit pas de donner ici un catalogue d'Auteurs & de Livres, encore moins d'apprécier en détail les uns & les autres. Ce ſeroit la matiere d'un grand & difficile ouvrage. Les perſonnes qui ne veulent que ſe former le goût, ne doivent pas tout lire, & doivent même ſe borner d'abord aux livres excellens, afin de ſe mettre en état de lire enſuite les autres ſans danger. Rien ne contribueroit davantage à rendre le goût flottant & incertain, que le mêlange des ouvrages médiocres, & des excellens, à un âge où leur différence ne ſe voit pas aſſez ſentir. Il faudroit d'abord ne lire que des Auteurs choiſis, des Auteurs claſſiques, tels que les Boſſuet, les Flechier, les Bourdaloue, les Maſſillon, pour l'éloquence de la Chaire; les Cochin pour celle du Barreau; les Corneille, les Racine, les Crébillon, les Voltaire pour la Tragédie; les Moliere, les Renard pour la Comédie; la Henriade pour l'Epopée; Télémaque pour le genre du

Roman Poétique ; Rouſſeau pour la Poéſie lyrique ; la Fontaine pour la Fable ; Boileau pour y trouver les préceptes, & un modele de preſque tous les genres ; Madame Deshoulieres pour l'Idylle Philoſophique ; Meſſieurs de Voltaire, Bernard, de Saint-Lambert pour les Pieces fugitives.

Pour le ſtyle épiſtolaire, nous n'avons point de meilleur modele que Madame de Sévigné. C'eſt la mere des graces & des ſentimens ; ſes narrations ſont vives, ſes tableaux animés, ſon enjouement noble, ſes plaiſanteries agréables, ſes réflexions ſolides, ſon imagination variée, brillante & féconde ; perſonne ne peint plus vivement ; on voit tout ce qu'elle dit. J'avoue que je ne ſouſcris point du tout au ſentiment de quelques Cenſeurs, qui condamnent les fréquens témoignages de cette violente tendreſſe pour ſa fille, qui éclate dans toutes ſes lettres, & qui eſt exprimée par les termes les plus forts & les plus paſſionnés : cette tendreſſe pour une fille aimable eſt ſi juſte, l'abſence doit ſi naturellement la redoubler, qu'il me ſemble qu'on ne tarde gueres à ſe mettre à la place de Madame de Sévigné, & à aimer Madame de Grignan preſqu'autant qu'elle-même. Bien loin de blâmer ce ſentiment

ſi légitime & ſi naturel, j'admire au contraire cette abondance, cette prodigieuſe variété de tours ingenieux dont elle ſe ſert pour l'exprimer : dire les mêmes choſes d'une façon toujours ſi différente, n'eſt-ce pas dire des choſes nouvelles ?

» Mon cœur, ou à droite, ou à gau-
» che (dit - elle à cette chere fille), eſt
» tout plein de vous. Si vous me deman-
» dez ce que je ſens dans ce caroſſe char-
» mant ; je penſe à ma chere enfant : je
» m'entretiens de la tendre amitié que
» j'ai pour elle, de celle qu'elle a pour
» moi, ... de la Providence qui nous ſé-
» pare ... de la triſteſſe que j'en ai...
» C'eſt ſur ces ſéparations ſi terribles que
» je ne ſuis pas ſoumiſe comme je devrois ;
» je regrette ce que je paſſe de ma vie ſans
» vous, & j'en précipite le reſte pour
» vous retrouver, comme ſi j'avois bien
» du temps à perdre.

«Enfin, ma chere fille, vous ne vou-
» lez pas que je pleure de vous voir à
» mille lieues de moi ; vous ne ſauriez
» cependant empêcher que cet ordre de
» la Providence ne me ſoit bien dur &
» bien ſenſible ; je ne m'accoutumerai de
» long-temps à cet éloignement ; ... je ne
» veux point vous donner un mauvais

» exemple, ni ébranler votre courage par
» le récit de mes foibleſſes ; conſervez
» toute votre raiſon : jouiſſez de la gran-
» deur de votre ame pendant que je m'ai-
» derai, comme je pourrai, de toute la
» tendreſſe de la mienne.

» Me voici dans un lieu, ma fille, qui
» eſt le lieu du monde où j'ai pleuré le
» jour de votre départ le plus abondam-
» ment & le plus amèrement ; la penſée
» m'en fait encore treſſaillir. . . . . Ma
» chere enfant, je n'en puis plus ; votre
» ſouvenir me tue en mille occaſions. J'ai
» penſé mourir dans ce jardin où je vous
» ai vûe mille fois : je ne veux point vous
» dire en quel état je ſuis ; vous avez une
» vertu ſévere qui n'entre point dans la
» foibleſſe humaine. Il y a des jours, des
» heures, des momens où je ne ſuis pas
» la maîtreſſe ; je ſuis foible, & ne me
» pique point de ne l'être pas.

» Hélas ! ma chere enfant, il y a plus
» d'un an que je ne vous ai vue : je ſens
» vivement cette abſence ; & vous, ma
» fille, n'y penſez-vous point quelque-
» fois un petit moment ?

» Je ne vous parle point aujourd'hui
» de ma tendreſſe, c'eſt que je ne vous
» aime pas.

» Adieu, mon enfant : je vous défie » de pouvoir comprendre combien je » vous aime.

» Je m'en vais dans un lieu où je pen- » ſerai à vous ſans ceſſe, & peut-être trop » tendrement. Il eſt bien difficile que je » revoie ce lieu, ce jardin, ces allées, ce » petit pont, cette avenue, cette prairie, » ce moulin, cette petite vûe, cette forêt, » ſans penſer à ma très-chere enfant.

» Adieu, ma chere enfant, vous dirai- » je que je vous aime ? Il me ſemble que » c'eſt une choſe inutile. Vous le croyez » aſſurément.

» Je fonds en larmes en liſant vos Let- » tres ; il ſemble que mon cœur veuille ſe » fendre par la moitié ; il ſemble que » vous m'écriviez des injures, ou que » vous ſoyez malade, ou qu'il vous ſoit » arrivé quelque accident ; & c'eſt tout » le contraire : vous m'aimez, ma chere » enfant, & vous me le dites d'une ma- » niere que je ne puis ſoutenir ſans des » larmes en abondance. Vous continuez » votre voyage ſans aucune avanture fâ- » cheuſe ; & lorſque j'apprends tout cela, » qui eſt juſtement tout ce qui me peut » être le plus agréable, voilà l'état où je

» ſuis. Vous vous amuſez donc à penſer
» à moi, vous en parlez, & vous aimez
» mieux m'écrire vos ſentimens, que
» vous n'aimez à me les dire ; de quel-
» que façon qu'ils me viennent, ils ſont
» reçus avec une tendreſſe & une ſenſi-
» bilité qui n'eſt compriſe que de ceux
» qui ſavent aimer comme je fais. Vous
» me faites ſentir pour vous tout ce qu'il
» eſt poſſible de ſentir de tendreſſe ; mais
» ſi vous ſongez à moi, ma chere enfant,
» ſoyez aſſurée auſſi que je penſe conti-
» nuellement à vous ; c'eſt ce que les dé-
» vots appellent une penſée habituelle ;
» c'eſt ce qu'il faudroit avoir pour Dieu,
» ſi l'on faiſoit ſon devoir....

» Adieu, ma chere enfant, l'unique
» paſſion de mon cœur, le plaiſir & la
» douleur de ma vie ; aimez-moi tou-
» jours ; c'eſt la ſeule choſe qui peut me
» donner de la conſolation.

» Vous comprenez bien, ma belle,
» que de la maniere dont vous m'écri-
» vez, il faut que je pleure en liſant vos
» lettres. Joignez à la tendreſſe & à l'in-
» clination naturelle que j'ai pour votre
» perſonne, la petite circonſtance d'être
» perſuadée que vous n'aimez, & juger
» de l'excès de mes ſentimens. Méchan-

» te, pourquoi me cachez-vous quelque-
» fois de ſi précieux tréſors ? Vous avez
» peur que je ne meure de joie ; mais ne
» craignez - vous point auſſi que je ne
» meure du déplaiſir de croire voir le
» contraire ? . . . Ah ! mon enfant, que
» je voudrois bien vous voir un peu,
» vous entendre, vous embraſſer, vous
» voir paſſer, ſi c'eſt trop que le reſte !
» Hé bien ! par exemple, voilà de ces
» penſées auſquelles je ne réſiſte pas ; je
» ſens qu'il m'ennuie de ne vous plus
» avoir ; cette ſéparation me fait une
» douleur au cœur & à l'ame, que je ſens
» comme un mal du corps.

» Je vous écris au bout de cette allée
» ſombre que vous aimez, aſſiſe ſur ce
» ſiége de mouſſe, où je vous ai vûe quel-
» quefois couchée : mais, mon Dieu ! où
» ne vous ai-je point vûe ici, & de quelle
» façon toutes ces penſées me traverſent-
» elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit,
» point de lieu, ni dans la maiſon, ni
» dans l'Egliſe, ni dans le pays, ni dans
» le jardin, où je ne vous aie vûe ; il n'y
» en a point qui ne me faſſe ſouvenir de
» quelque choſe ; de quelque maniere
» que ce ſoit, je vous vois, vous m'êtes
» préſente, je penſe & repenſe à tout ;

» ma tête & mon eſprit ſe creuſent ; mais
» j'ai beau tourner, j'ai beau chercher ;
» cette chere enfant, que j'aime avec
» tant de paſſion, eſt à deux cents lieues
» de moi, je ne l'ai plus : ſur cela je
» pleure ſans pouvoir m'en empêcher.
» Voilà qui eſt bien foible ; mais pour
» moi je ne ſais point être forte contre
» une tendreſſe ſi juſte & ſi naturelle....
» Je vous prie de ne point parler de mes
» foibleſſes, mais vous devez les aimer,
» & reſpecter mes larmes, puiſqu'elles
» viennent d'un cœur tout à vous.....
» Adieu, ma chere petite, voilà tout ce
» que vous aurez de Livry. Si j'avois eu
» la force de ne vous y point écrire, &
» de faire un ſacrifice à Dieu de tout ce
» que j'y ai ſenti, cela vaudroit mieux que
» toutes les pénitences du monde : mais
» au lieu d'en faire un bon uſage, j'ai
» cherché de la conſolation à vous en
» parler. Ah ! ma fille, que cela eſt foi-
» ble & miſérable !

» Ma fille, aimez-moi donc toujours ;
» c'eſt ma vie, c'eſt mon ame que votre
» amitié ; je vous le diſois l'autre jour,
» elle fait toute ma joie & toutes mes
» douleurs. Je vous avoue que le reſte de
» ma vie eſt couvert d'ombre & de triſ-

» teſſe, quand je ſonge que je la paſſerai » ſi ſouvent éloignée de vous.

Je ne conçois point du tout la délicateſſe de ceux qui peuvent trouver fade de ſemblables répétitions.

J'ai pris plaiſir à accumuler toutes ces formules de ſentiment, pour faire voir en combien de diverſes manieres une Plume éloquente peut tourner agréablement une même choſe; combien le ſentiment eſt fécond, quand il eſt vrai; ſous combien de formes il ſait ſe reproduire.

Les Lettres Péruviennes (un des plus jolis ouvrages que l'imagination d'une femme ait produits), ſont des modeles parfaits de la naïveté la plus ingénieuſe, & de cet art ſingulier que nous venons d'admirer dans Madame de Sévigné, de peindre le ſentiment avec la vivacité la plus capable de l'inſpirer.

Voilà ces Lieux Oratoires dont quelques Rhéteurs font tant de bruit, & dans leſquels ils font conſiſter toute l'éloquence; au lieu que ſes véritables ſources ſont l'eſprit, le goût, & la connoiſſance du cœur humain.

Il faut cependant conſidérer qu'il y a des ouvrages dont l'éloquence particuliere doit néceſſairement être puiſée dans

de certaines ſources : un ſermon où on ne mettroit en œuvre ni l'Ecriture, ni la Tradition, & dans lequel on ſubſtitueroit des traits purement moraux aux vérités évangeliques, ne ſeroit pas un bon ouvrage dans ſon eſpece ; non plus qu'un Plaidoyer dont les principes & les raiſonnemens n'auroient d'autre ſource qu'une imagination ſyſtématique, rébelle à l'autorité des Loix.

Les diſſertations ſont encore un genre d'ouvrage aſſervi aux autorités ; il faut donc faire un choix judicieux des plus reſpectables, ne les point trop accumuler, les placer à propos, les préſenter dans le jour le plus favorable à l'opinion qu'on veut faire valoir.

A l'égard de l'imitation, il y a une régle générale à obſerver, c'eſt de n'entreprendre jamais de compoſer, ſans avoir bien nourri, bien pénétré ſon ame de la lecture des meilleurs Auteurs, & ſans avoir allumé ſon feu au flambeau de leur génie.

Fin du premier Livre.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la Diſpoſition.

CE n'eſt point aſſez d'avoir, par le ſecours de l'Invention, trouvé des raiſons ſolides & convaincantes; la force & la beauté du diſcours conſiſtent moins dans ces raiſons, que dans un certain arrangement juſte, naturel & régulier de toutes les parties qui le compoſent. La confuſion eſt plus inſupportable dans un diſcours que par-tout ailleurs. Quelque belles, quelque vives que ſoient vos penſées, ſi elles n'ont cette proportion & cette ſymétrie que demande & qu'inſpire la nature, il n'en réſultera qu'un cahos rebutant, qu'une maſſe informe, faite pour choquer & pour déplaire. Il en eſt d'un diſcours, comme d'un ouvrage d'architecture; les raiſons, les argumens en ſont les matériaux: il ne ſuffit pas de les aſſembler, il faut les placer, & les mettre en œuvre. C'eſt l'élégante conſtruction des

matériaux qui forme le bel Edifice ; c'eſt la diſpoſition bien ménagée de toutes les parties de l'Oraiſon, qui forme le beau diſcours.

Ces parties d'oraiſon ſont l'Exorde qui renferme la propoſition, enſuite la Narration, la Confirmation qui renferme la réfutation; enfin, la Péroraiſon ou concluſion.

C'eſt la nature elle-même qui a tracé ce plan ; l'art ne fait que lui prêter ſon ſecours. L'ordre naturel demande, 1°. que l'Orateur commence à gagner la bienveillance & l'attention de ſes Auditeurs par un exorde qui leur donne une haute ou agréable idée de ſon ſujet & de ſa perſonne même ; 2°. qu'il expoſe ce ſujet d'une maniere claire, ornée & intéreſſante, 3°. qu'il confirme par de ſolides preuves tout ce qu'il a avancé; qu'il réfute tous les argumens qu'on peut lui oppoſer ; qu'il éclairciſſe les difficultés principales qu'on lui peut faire; 4°. qu'il accumule ſur la fin les figures les plus pathétiques, ſi ſon but eſt de toucher; ou qu'il raſſemble avec vivacité tous ſes moyens dans une courte récapitulation, pour entraîner l'eſprit de ſes Juges, ſi ſon objet eſt de perſuader.

Cette diſtribution des parties d'Oraiſon regarde plus particulierement, com-

me on voit, les ouvrages du Barreau, que toute autre eſpece d'ouvrages. On ſent bien en effet que dans un Poëme Epique, par exemple, ou dans un Poëme Dramatique, il n'eſt queſtion ni de confirmation, ni de péroraiſon; cependant les détails de ces ſortes d'ouvrages nous fourniront indifféremment des exemples de toutes les parties d'oraiſon. Voyons quels ſont les devoirs de l'Exorde.

CHAPITRE II.

De l'Exorde.

L'EXORDE eſt au diſcours oratoire, ce que la tête eſt au corps humain; c'eſt ce qu'il y a de plus apparent & de plus ſenſible; c'eſt ce que l'Auditeur écoute le plus attentivement; c'eſt ce qui le rebute ou qui le rend propice. Souvent ſi un exorde eſt bon, il aveugle l'Auditeur ſur les défauts du reſte de l'ouvrage; s'il eſt mauvais, il entraîne tout l'ouvrage dans ſa diſgrace, quelque bon que cet ouvrage puiſſe être d'ailleurs: tant eſt grande la force des premieres impreſſions: tant eſt irrévocable le premier Jugement que l'eſprit humain a porté.

L'exorde en général doit être simple & modeſte ; c'eſt en prenant d'abord un ton ſoumis & reſpectueux, que l'Orateur peut s'inſinuer par dégrés dans les eſprits, & s'en rendre enſuite le maître. Un Orateur impétueux, qui débute par des foudres & des éclairs, ſouleve contre lui l'Auditeur indigné. On ne gagne rien par la violence. Les hommes s'intéreſſent en général pour la timide foibleſſe, qui ſemble implorer leur appui, & reconnoître en eux une ſupériorité qui les flatte. Un Orateur qui ſe préſente d'un air modeſte & timide eſt donc bien plus favorablement écouté, que celui qui ſe préſente d'un air aſſuré & triomphant.

Après la mort d'Achille, Ajax prétendit que les armes de ce Héros lui étoient dues. Ulyſſe entra en concurrence avec lui. L'un & l'autre expoſe ſes prétentions en préſence des Princes confédérés. Ajax, Guerrier vaillant, mais mauvais Orateur, dit tout ce qu'il faut préciſément pour indiſpoſer l'eſprit de ſes Juges; il s'emporte, il éclate, il ſemble leur reprocher les ſervices qu'il leur a rendus, & leur injuſtice & leur ingratitude.

» Grands Dieux ! s'écrie-t-il, c'eſt à la » vûe de la flotte que nous plaidons, & » c'eſt un Ulyſſe qu'on oſe mettre en pa-

» rallele avec moi ! Mais ce lâche a-t-il
» pû tenir devant Hector, lorſque ce fier
» Troyen portoit le feu dans nos vaiſ-
» ſeaux ? C'eſt moi qui arrêtai ce terrible
» ennemi & qui le repouſſai ; c'eſt à moi
» qu'on doit la conſervation de la flotte ».
Ce bruſque emportement convient fort au caractere violent & furieux d'un ſoldat farouche, tel qu'Ajax : mais il étoit bien peu propre aſſurément à lui rendre ſes Juges favorables.

Ulyſſe n'étoit pas à beaucoup près auſſi hardi ni auſſi courageux, mais c'étoit le plus ruſé & le plus éloquent de tous les Grecs : il prend d'abord le ton le plus moderé, & les manieres les plus engageantes ; il fait paroître un reſpect infini pour ſes Juges, un dévouement entier à la cauſe commune, & une extrême affliction de la perte que les Grecs viennent de faire.

» Illuſtres Grecs, dit-il, ſi vos vœux
» & les miens euſſent été exaucés, ces ar-
» mes ne ſeroient point la matiere d'une
» ſi triſte conteſtation ; vous les poſſéde-
» riez encore, cher Achille, & nous joui-
» rions du bonheur de vous poſſéder
» vous même. Mais puiſqu'un ſort fatal
» nous enleve ce Héros (pourſuit-il, en
faiſant ſemblant d'eſſuyer ſes larmes),
» qui peut, à plus juſte titre, prétendre

» aux

» aux armes du grand Achille, que celui
» qui a procuré aux Grecs cet invincible
» Guerrier ?

La comparaiſon de ces deux exemples fait connoître en quoi conſiſte l'artifice de l'exorde. Mais cette modération, ce ſang froid, ces mouvemens ſi doux & ſi adroitement concertés ne conviennent pas à toutes ſortes de ſujets. Il eſt des conjonctures où un mouvement éclatant & impétueux produit un très bon effet.

Il y a donc deux ſortes d'Exorde, le bruſque & le tempéré. Le bruſque eſt fait pour les paſſions véhémentes & pour les grands événemens. L'Orateur agité de penſées tumultueuſes éclate tout-à-coup, & ſaiſit ſes Auditeurs par un enthouſiaſme violent & imprévû.

EXEMPLES.

Exorde de la premiere Catilinaire de Ciceron.

» Juſqu'à quand enfin, Catilina, abu-
» ſeras-tu de notre patience ? juſqu'à
» quand ta hardieſſe effrenée & furieuſe
» bravera-t'elle notre juſte reſſentiment ?
» Quoi ! ni la garde qui veille à la ſûreté
» publique, ni la crainte du peuple, ni
» ton arrêt déja prononcé dans le cœur de

» tous les gens de bien, ni le reſpect dû à
» ce lieu ſacré, ni l'aſpect de ces auguſtes
» Sénateurs, n'ont pû ébranler ton inſo-
» lente audace! Ne vois tu pas que tes
» complots perfides ſont dévoilés; que la
» conjuration eſt découverte; qu'aucun
» de nous n'ignore ce que tu as fait cette
» nuit & la nuit précédente; à quelle
» coupable aſſemblée tu as préſidé; quel-
» les réſolutions plus coupables encore y
» ont été priſes? O temps! ô mœurs! Le
» Sénat le ſait, le Conſul le voit, & ce
» traître reſpire! Que dis-je? il reſpire!
» il met dans le Sénat un pied téméraire;
» il prend part aux délibérations de ce
» Corps vénérable; il jette ſur chacun de
» nous des regards ſanguinaires; il mar-
» que de l'œil la place où il veut enfon-
» cer le poignard!

Dans l'Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon.

» Qu'attendez-vous de moi, Meſ-
» ſieurs? & quel doit être aujourd'hui
» mon miniſtere? Je ne viens ni déguiſer
» les foibleſſes, ni flatter les grandeurs
» humaines, ni donner à de fauſſes vertus
» de fauſſes louanges. Malheur à moi, ſi
» j'interrompois les ſacrés Myſteres pour
» faire un éloge profane, ſi je mélois l'eſ-

» prit du monde à une cérémonie de Re-
» ligion, & si j'attribuois à la force ou à
» la prudence de la chair, ce qui n'est dû
» qu'à la grace de Jesus-Christ.

Dans la Tragédie d'Alzire, Zamore souffle ainsi l'esprit de vengeance dans le cœur des Américains.

Amis de qui l'audace aux mortels peu commune
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune,
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent Vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans! Dieux vains de nos vastes Contrées,
A des Dieux ennemis vous les avez livrées!
Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon Pays & mon Trône, & vos Temples & vous.

ZOPIRE *à Omar, dans Mahomet.*

Eh bien! après six ans tu revois ta Patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie;
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Deserteur de nos Dieux, déserteur de nos loix;

Perſécuteur nouveau de cette Cité Sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?

Dans la Tragédie d'Athalie, Joab apoſtrophe ainſi Mathan :

Où ſuis-je ? De Baal ne vois-je pas le Prêtre ?
Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître ?
Vous ſouffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert ſous ſes pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embrâſent?
Ou, qu'en tombant ſur lui, ces murs ne vous écraſent ?
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu.

Exorde du Diſcours de Moloch, dans le Paradis perdu de Milton.

» Armons-nous; déclarons la guerre;
» prenons le parti d'agir à force ouverte;
» n'employons ni ruſe, ni ſtratagême :
» c'eſt la reſſource des lâches.

Cette eſpece d'exorde ne doit être employée qu'avec beaucoup de ménagement, & le plus rarement qu'il eſt poſſible : il eſt à craindre que la ſuite du diſcours ne réponde pas à un mouvement ſi violent ; d'ailleurs, tant de véhémence n'eſt pas toujours du goût de l'Auditeur.

L'exorde tempéré eſt d'un uſage beaucoup plus univerſel ; en voici des exemples :

Dans l'Oraiſon funebre de la Reine de la Grande Bretagne :

» Celui qui regne dans les Cieux, & » de qui relevent tous les Empires, à qui » ſeul appartient la gloire, la majeſté & » l'indépendance, eſt auſſi le ſeul qui ſe » glorifie de faire la loi aux Rois, & de » leur donner, quand il lui plaît, de » grandes & de terribles leçons. Soit qu'il » éleve les Trônes, ſoit qu'il les abaiſſe ; » ſoit qu'il communique ſa puiſſance aux » Princes, ſoit qu'il la retire à lui-même » & ne leur laiſſe que leur propre foibleſ- » ſe, il leur apprend leurs devoirs d'une » maniere ſouveraine & digne de lui.

Combien cet exorde eſt impoſant dans ſa noble tranquillité.

Idomenée commence ainſi l'hiſtoire de ſes malheurs, en s'adreſſant à Mentor & à Télémaque.

» J'avoue que je ne connoiſſois point » encore aſſez l'art de régner, quand je » revins en Crete après le Siege de Troye. » Vous ſavez, chers amis, les malheurs

» qui m'ont privé de régner dans cette » grande Iſle, puiſque vous m'aſſurez que » vous y avez été depuis que j'en ſuis par- » ti. Encore trop heureux, ſi les coups les » plus cruels de la fortune ont ſervi à » m'inſtruire & à me rendre plus modéré!

Combien le ton de cet exorde eſt doux & intéreſſant! combien il diſpoſe à pardonner les fautes qu'on y avoue!

Exorde du diſcours de Mithridate à ſes Fils.

Approchez, mes enfans. Enfin l'heure eſt venue
Qu'il faut que mon ſecret éclate à votre vue:
A mes nobles projets je vois tout conſpirer,
Il ne me reſte enfin qu'à vous les déclarer.

D'Oreſte à Pirrhus, Tragédie d'Andromaque.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix;
Souffrez que j'oſe ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille & le Vainqueur de Troye.
Oui, comme ſes exploits, nous admirons vos coups:
Hector tomba ſous lui, Troye expira ſous vous;
Et vous avez montré par une heureuſe audace,
Que le fils ſeul d'Achille a pu remplir ſa place.

On ſent combien cet exorde eſt adroit & prévenant.

De Fatime à Zaïre.

Je ne m'attendois pas, jeune & belle Zaïre ;
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devoit guider nos pas.

La douceur de ce début eſt propre à diſpoſer Zaïre à la confidence que Fatime lui demande.

De Brutus aux Sénateurs aſſemblés.

Deſtructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & vos loix ;
Enfin notre ennemi commence à nous connoître.
Ce ſuperbe Toſcan, qui ne parloit qu'en Maître ;
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, Protecteur d'un Tyran comme lui ;
Qui couvre de ſon Camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat, & craint un peuple libre.

Ce début reſpire la fierté Romaine, ſans avoir la bruſque vivacité que nous avons remarquée dans l'exorde de Ciceron contre Catilina.

TAYLOR INST. OXFORD

De l'Ambaſſadeur Toſcan aux mêmes Sénateurs.

Conſuls, & vous, Sénat, qu'il m'eſt doux d'être admis
Dans ce Conſeil ſacré de ſages ennemis,
De voir tous ces Héros dont l'équité ſévere
N'eût juſques aujourd'hui qu'un reproche à ſe faire;
Témoins de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus?

On ſent aſſez quelle différence il y a entre cette ſeconde eſpece d'exorde & la premiere; autant l'une eſt bruſque & violente, autant l'autre eſt douce & modérée: cette derniere eſt très-propre à rendre l'Auditeur favorable. L'Aréopage l'avoit défendue, tant il en craignoit les dangéreuſes douceurs.

M. Racine, dans ſa Comédie des Plaideurs, a tourné en ridicule les complimens que les Avocats faiſoient autrefois à leurs Juges, & à leurs Adverſaires dans leurs exordes.

L'Intimé commence ainſi ſon Plaidoyer Burleſque.

Meſſieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les Mortels ont de plus redoutable,

Semble s'être assemblé contre nous par hasard,
Je veux dire, la Brigue & l'Eloquence. Car,
D'un côté le crédit du défunt * m'épouvante,
Et d'un autre côté l'Eloquence éclatante
De Maître Petit-Jean m'éblouit. . . . . ;
. . . . . .
. . . . . Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite Eloquence,
Et le susdit crédit; ce néanmoins, Messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure d'ailleurs:
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie;
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni. . . .
Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Dans les Sermons & dans les Plaidoyers la proposition se trouve toujours renfermée dans l'exorde, c'est-à-dire, que l'exorde contient toujours un tableau abrégé du sujet qui doit être traité dans le corps du discours.

On peut remarquer en passant, que le Poëme Epique a une espece d'exorde qui lui est particuliere. Cet exorde, outre la proposition, renferme encore une invocation, dans cet ordre :

* Chapon.

La propoſition précede l'invocation, & l'invocation précede l'exorde proprement dit, ou l'entrée en matiere. Un exemple rendra la choſe plus ſenſible.

Exorde de la Henriade.

PROPOSITION.

Je chante ce Héros qui régna ſur la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui, par le malheur même, apprit à gouverner,
Perſécuté long-tems, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere,
Et fut de ſes Sujets le Vainqueur & le Pere.

INVOCATION.

Je t'implore aujourd'hui, ſévere Vérité!
Répans ſur mes Ecrits ta force & ta clarté;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre;
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos Provinces;
Dis les malheurs du peuple & les fautes des Princes;
Viens, parle: &, s'il eſt vrai que la Fable autrefois
Sut, à tes fiers accens, mêler ſa douce voix;
Si ſa main délicate orna ta tête altiere;
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiere,
Avec moi, ſur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

Entrée en matiere, ou Exorde proprement dit.

Valois régnoit encore, & ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rênes:
Ses eſprits languiſſoient par la crainte abbatus,
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnoit plus.

On peut regarder les premiers Actes des Pieces Dramatiques comme leur exorde, puiſqu'ils contiennent toujours une expoſition du ſujet, & une idée des mouvemens qui ſe préparent.

CHAPITRE III.

De la Narration.

LE talent de narrer eſt peut-être le plus agréable de tous les talens; mais auſſi c'eſt le plus rare, quoique tout le monde croie le poſſéder, & ſe mêle de l'exercer. Les hommes n'écoutent volontiers que ce qui les amuſe, ou ce qui les intéreſſe! Et il ne ſuffit pas pour cela que les choſes par elles-mêmes méritent d'être écoutées, il faut encore qu'elles ſoient exprimées d'une maniere amuſante & intéreſſante. Voilà la grande difficulté.

Le ſtyle de la narration doit varier ſelon les différens ſujets ſur leſquels elle s'exerce; une Fable de la Fontaine, & un récit de Tragédie ne ſont pas écrits du même ſtyle. Une vivacité rapide, enjouée, des épiſodes agréables & peu nombreux, une naïveté, une fineſſe charmante, voilà ce qui nous attache dans la Fontaine : un ſtyle pompeux, harmonieux, plein d'images tendres, touchantes ou ſublimes; voilà ce qui nous enchante dans les récits de Racine & de M. de Voltaire. Le ſtyle d'un récit tragique doit être le même que celui du Poëme Epique, parce qu'il eſt également queſtion, dans l'un & dans l'autre, de peindre avec des couleurs fortes un grand événement, ſoit heureux, ſoit malheureux. Voilà pourquoi les récits de Mithridate, d'Iphigénie, de Phedre, de Marianne, de Mérope, d'Oreſte, ſont écrits comme la Henriade. Des Cenſeurs peu éclairés ont blâmé l'éloquence épique de ces récits; leur raiſon eſt, que le ſtyle de la Tragédie doit être différent de celui du Poëme épique. Sans doute, lorſque la Tragédie repréſente les paſſions en mouvement, elle doit leur faire parler le langage qui leur eſt propre; mais lorſqu'elle raconte les effets produits par le mouvement des paſſions,

comme alors elle fait les fonctions de l'épopée, elle doit en emprunter le ſtyle. Cette raiſon me paroît palpable, & elle eſt d'une ſi grande étendue, que dans preſque tous les ouvrages, ſoit en vers, ſoit en proſe, les récits des grands événemens ſont écrits en ſtyle épique, comme les exemples ſuivans le font voir.

Dans la Fable des Coqs, on trouve ce petit tableau épique.

Amour! tu perdis Troye: & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vit le Xanthe teint.

Dans l'Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre.

» Cent pieces de Canon tonnerent ſur » elle à ſon arrivée, & la maiſon où elle » entra fut percée de leurs coups. Qu'elle » eût d'aſſurance dans cet effroyable pé- » ril! Mais qu'elle eût de clémence pour » l'Auteur d'un ſi noir attentat! On l'a- » mena priſonnier peu de tems après; » elle lui pardonna ſon crime, le livrant » pour tout ſupplice à ſa conſcience, & à la » honte d'avoir entrepris ſur la vie d'une » Princeſſe ſi bonne & ſi généreuſe: tant » elle étoit au-deſſus de la vengeance

» auſſi bien que de la crainte ! Mais ne
» la verrons-nous jamais auprès du Roi,
» qui ſouhaite ſi ardemment ſon retour ?
» Elle brûle du même déſir, & déja je
» la vois paroître dans un nouvel appa-
» reil. Elle marche comme un Général à
» la tête d'une Armée Royale; elle aſſiége
» & prend d'aſſaut, en paſſant, une Place
» conſidérable; elle triomphe, elle par-
» donne, tout ſemble proſpérer par ſa
» préſence; les rebelles étoient conſter-
» nés.... Mais le terme fatal approchoit :
» la Reine tomba en langueur, & tout
» l'Etat languit avec elle; elle ſe retire à
» Exceſter; bientôt elle eſt obligée de
» ſortir du Royaume. Elle part des Ports
» d'Angleterre, à la vûe des vaiſſeaux des
» Rebelles qui la pourſuivoient de ſi
» près, qu'elle entendoit preſque leurs
» cris & leurs menaces inſolentes. O
» voyage bien différent de celui qu'elle
» avoit fait ſur la même mer, lorſque,
» venant prendre poſſeſſion du ſceptre
» de la Grande Bretagne, elle voyoit,
» pour ainſi dire, les ondes ſe courber
» ſous elle, & ſoumettre toutes leurs va-
» gues à la Dominatrice des mers ! Main-
» tenant chaſſée, pourſuivie par ſes en-
» nemis implacables qui avoient eu l'au-
» dace de lui faire ſon Procès, tantôt ſau-

» vée, tantôt preſque priſe, changeant
» de fortune à chaque quart d'heure,
» n'ayant pour elle que Dieu & ſon cou-
» rage inébranlable; elle n'avoit, ni aſſez
» de vents, ni aſſez de voiles pour favo-
» riſer ſa fuite précipitée.

Dans l'Oraiſon funebre du Grand Condé :

» A l'heure marquée, il fallut réveil-
» ler d'un profond ſommeil cet autre
» Alexandre. Le voyez-vous comme il
» vole, ou à la victoire, ou à la mort?
» Auſſi-tôt qu'il eut porté de rang en rang
» l'ardeur dont il étoit animé, on le vit
» preſque en même-tems pouſſer l'aîle
» droite des ennemis, ſoutenir la nôtre
» ébranlée, rallier les François à demi
» vaincus, mettre en fuite l'Eſpagnol
» victorieux, porter par-tout la terreur,
» & étonner de ſes regards étincelans
» ceux qui échappoient à ſes coups. Reſ-
» toit cette redoutable Infanterie de l'Ar-
» mée d'Eſpagne, dont les gros bataillons
» ſerrés, ſemblables à autant de tours,
» mais à des tours qui ſauroient réparer
» leurs Breches, demeuroient inébran-
» lables au milieu de tout le reſte en dé-
» route, & lançoient des feux de toutes
» parts. Mais enfin il faut céder. C'eſt

» en vain qu'à travers des bois, avec ſa
» Cavalerie toute fraîche, Bek précipite
» ſa marche pour tomber ſur nos ſoldats
» épuiſés. Le Prince l'a prévenu : les ba-
» taillons enfoncés demandent quartier ;
» mais la victoire va devenir plus terri-
» ble, pour le Duc d'Anguien, que le
» combat. Pendant qu'avec un air aſſuré
» il s'avance pour recevoir la parole de
» ces braves gens, ceux-ci toujours en
» garde, craignent la ſurpriſe de quel-
» que nouvelle attaque. Leur effroyable
» décharge met les nôtres en furie ; on ne
» voit plus que carnage ; le ſang enivre
» le ſoldat : mais le grand Prince, qui ne
» put voir égorger ces lions comme de
» timides brebis, calma les courages
» émus, & joignit au plaiſir de vaincre
» celui de pardonner. Quel fut alors l'é-
» tonnement de ces vieilles troupes & de
» leurs braves Officiers, lorſqu'ils virent
» qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux
» qu'entre les bras du Vainqueur ? De
» quels yeux regarderent-ils le jeune
» Prince, dont la victoire avoit relevé la
» haute contenance, à qui la clémence
» ajoutoit de nouvelles graces? Qu'il eût
» encore volontiers ſauvé la vie au brave
» Comte de Fontaines? Mais il ſe trouva
» par terre parmi ces milliers de morts,

» dont l'Eſpagne ſent encore la perte.
» Elle ne ſavoit pas que le Prince, qui lui
» fit perdre tant de ſes vieux Régimens à
» la journée de Rocroy, en devoit ache-
» ver les reſtes dans les plaines de Lens.
» Ainſi la premiere victoire fut le gage de
» beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le
» genou, & dans le champ de bataille il
» rend au Dieu des Armées la gloire qu'il
» lui envoyoit. Là on célébra Rocroy dé-
» livré, les menaces d'un redoutable en-
» nemi tournées à ſa honte, la Régence
» affermie, la France en repos, & un re-
» gne qui devoit être ſi beau, commencé
» par un ſi heureux préſage. L'Armée
» commença l'action de graces; toute la
» France ſuivit; on y élevoit juſqu'au
» Ciel le coup d'eſſai du Duc d'Anguien.
» C'en ſeroit aſſez pour illuſtrer une autre
» vie que la ſienne; mais pour lui, c'eſt
» le premier pas de ſa courſe ».

Dans Télémaque :

» Eléante devoit épouſer la jeune Pho-
» loë, fille du Fleuve Liris; elle avoit été
» promiſe par ſon pere à celui qui la déli-
» vreroit d'un ſerpent aîlé qui étoit né
» ſur le bord du Fleuve, & qui devoit la
» dévorer dans peu de jours, ſuivant la
» prédiction d'un Oracle. Ce jeune hom-

» me, par un excès d'amour, ſe dévoua
» pour tuer le monſtre; il réuſſit, mais il
» ne put goûter les fruits de ſa victoire :
» & pendant que Pholoë, ſe préparant
» à un doux hymenée, attendoit impa-
» tiemment Éléante, elle apprit qu'il
» avoit ſuivi Adraſte dans les combats,
» & que la Parque avoit tranché cruelle-
» ment ſes jours : elle remplit de ſes gé-
» miſſemens les bois & les montagnes
» qui ſont auprès du Fleuve; elle noya
» ſes yeux de larmes; elle arracha ſes
» beaux cheveux; elle oublia les guirlan-
» des de fleurs qu'elle avoit accoutumé
» de cueillir, & accuſa le Ciel d'injuſtice.
» Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit
» & jour, les Dieux touchés de ſes re-
» grets, & par les prieres du Fleuve,
» mirent fin à ſa douleur : à force de ver-
» ſer des larmes, elle fut tout-à-coup
» changée en Fontaine, qui, coulant
» dans le ſein du Fleuve, va joindre ſes
» eaux à celles du Dieu ſon pere : mais
» l'eau de cette Fontaine eſt encore ame-
» re; l'herbe du rivage ne fleurit jamais,
» & on ne trouve d'autre ombrage que
» celui des Cyprès ſur ces triſtes bords.

Dans l'Oraiſon funebre de M. de Belliévre, par M. Patru :

» Pompone paſſe dans la Grande-Bre-
» tagne, où, pendant tout le temps que
» dura cette Ambaſſade, il ſe rendit ſi
» admirable aux yeux de toute la Cour &
» de tout le Peuple d'Angleterre, qu'en
» effet ce Héros ne leur étoit gueres
» moins cher qu'à la France. Cette pré-
» ſence ſi agréable, cet air ſi doux, ſa
» converſation toute galante lui gagna
» bientôt tous les cœurs; mais ſur-tout
» le cœur du Roi: & ce ne fut pas ſans
» une ſecrete conduite de la Providence
» qu'il ſe trouva dans ces lieux au point
» fatal qu'on alloit immoler à l'Idole de
» l'héréſie tant de milliers de victimes
» innocentes; car il fut à peine arrivé à
» Londres, qu'on renouvella les ſanglans
» Edits de la Reine Eliſabeth, & de ce
» Prince malheureux qui fut le premier
» déſerteur de la piété & de la foi de ſes
» peres. Une vapeur noire ſortie de l'abî-
» me avoit empoiſonné les eſprits; ja-
» mais danger ne fut plus proche ni plus
» affreux: déja le glaive eſt levé, les
» ouailles ſaintes du vrai Paſteur trem-
» blent. Ames fidelles! conſolez-vous;
» l'Ange du Seigneur eſt à vos portes;
» voilà l'Enfer déſarmé; l'appareil de ce
» ſacrifice d'abomination eſt par terre:
» l'éloquence de Pompone, ſes prieres,

» ſes ardentes ſollicitations ont enfin
» ému les entrailles du Monarque, vain-
» cu la haine des Peuples, & confondu
» l'orgueil & la rage des Démons. La
» nouvelle d'un évenement ſi inopiné
» paſſa bientôt dans tous les climats du
» monde chrétien. L'Egliſe qui voit ſes
» Enfans heureuſement délivrés, adore
» le doigt de Dieu dans ce grand ſuccès,
» & bénit en même temps la ſage main
» qui fut l'organe des miſéricordes & de
» la puiſſance du Ciel.

Tous ces récits ſont vraiment épiques, & il ne ſerviroit de rien d'objecter que le ſtyle d'une Oraiſon funebre doit être différent de celui de l'Epopée ; il doit être le même, lorſqu'il eſt queſtion de récit héroïque.

Je ne vois que l'Hiſtoire, qui, dans le récit des évenemens les plus importans & les plus glorieux, ne s'éleve gueres juſqu'à la ſublimité du Poëme épique ; mais c'eſt par une raiſon particuliere, c'eſt parce que la ſimplicité étant la marque la plus ſenſible de la vérité, eſt auſſi la ſeule éloquence qui convienne à l'Hiſtoire. Les tours brillans, les images ſublimes, les figures hardies, les grands traits d'éloquence, ſi néceſſaires à l'Orateur, ſe-

roient ſuſpects chez l'Hiſtorien, auquel on ne doit pourtant pas les interdire, mais qui doit les employer avec plus de ſobriété.

Les récits des Plaidoyers & des Factums ſont en général les moins ſuſceptibles d'ornemens ; tout épiſode en doit être banni, parce qu'il faut toujours courir d'un pas rapide à l'évenement ; le ſtyle pompeux a peine à y trouver place, parce qu'il eſt rare que les évenemens ſoient d'un aſſez grande importance pour permettre tant de ſublimité. Il n'eſt queſtion pour l'ordinaire que de préſenter avec netteté, avec préciſion, & dans un jour favorable à ſa cauſe, les faits qui doivent être l'objet d'une diſcuſſion judiciaire. L'art conſiſte à retrancher tout détail inutile, à affoiblir l'impreſſion des faits qui pourroient paroître peu avantageux à la cauſe qu'on défend, à laiſſer entrevoir toute la force des raiſons qu'on ſe propoſe de faire valoir, ſur-tout à donner à tous ſes faits les couleurs de la vraiſemblance, & le ton de la vérité, ce qui ſera fort aiſé ſi on obſerve en effet de ne s'attacher qu'au vrai, premier devoir de l'honnête homme,

Pour tous les récits qui ne ſont, ni épi-

ques, ni judiciaires, ni écrits par des Hiſtoriens, nous n'avons pas de meilleur modele à propoſer que Madame de Sévigné, qui, avec ſa ſimplicité charmante, ſavoit mettre un intérêt infini dans tout ce qu'elle contoit. Quelle vivacité! Quel feu dans cette relation de la mort du malheureux Vatel, Maître-d'Hôtel de M. le Prince!

» Le Roi arriva le jeudi au ſoir à Chan-
» tilly : la promenade, la collation dans un
» lieu tapiſſé de jonquilles tout cela fut à
» ſouhait. On ſoupa; il y eut quelques ta-
» bles où le rôti manqua, à cauſe de plu-
» ſieurs diners, à quoi l'on ne s'étoit pas
» attendu : cela ſaiſit Vatel; il dit pluſieurs
» fois, je ſuis perdu d'honneur, voici un
» affront que je ne ſupporterai pas. Il dit à
» Gourville, la tête me tourne, il y a dou-
» ze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à
» donner des ordres. Gourville le ſoula-
» gea en ce qu'il pût. Le rôti qui avoit
» manqué, non pas à la table du Roi,
» mais aux vingt-cinquiemes, lui reve-
» noit toujours à la tête. Gourville le dit à
» M. le Prince. M. le Prince alla juſques
» dans ſa chambre, lui dit : Vatel, tout
» va bien, rien n'étoit ſi beau que le ſou-
» per du Roi. Il répondit : Monſeigneur,

» votre bonté m'acheve; je ſais que le
» rôti a manqué à deux tables. Point du
» tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez
» pas, tout va bien. La nuit vint, le feu
» d'artifice ne réuſſit pas, il fut couvert
» d'un nuage ; il coûtoit ſeize mille
» francs. A quatre heures du matin Vatel
» s'en va par-tout, il trouve tout endor-
» mi ; il rencontre un petit Pourvoyeur
» qui lui apportoit ſeulement deux char-
» ges de marée. Il lui demanda, eſt-ce
» là tout ? Il lui dit, oui, Monſieur. Il
» ne ſavoit pas que Vatel avoit envoyé à
» tous les Ports de Mer. Vatel attend
» quelque temps; les autres Pourvoyeurs
» ne vinrent point : ſa tête s'échauffoit ;
» il crut qu'il n'auroit point d'autre ma-
» rée : il trouva Gourville, il lui dit,
» Monſieur, je ne ſurvivrai point à cet
» affront-ci. Gourville ſe moqua de lui :
» Vatel monte à ſa chambre, met ſon
» épée contre la porte, & ſe la paſſe au
» travers du cœur; mais ce ne fut qu'au
» troiſieme coup, car il s'en donna deux
» qui n'étoient pas mortels ; il tombe
» mort. La marée cependant arrive de
» tous côtés: on cherche Vatel pour la diſ-
» tribuer ; on va à ſa chambre, on heurte,
» on enfonce la porte, on le trouve noyé
» dans ſon ſang ; on court le dire à M. le

» Prince, qui fut au déſeſpoir. M. le Duc » pleura ; c'étoit ſur Vatel que tournoit » tout ſon voyage de Bourgogne. M. le » Prince le dit au Roi fort triſtement. » On dit que c'étoit à force d'avoir de » l'honneur en ſa maniere. On le loua fort, » on le loua & l'on blâma ſon courage. Le » Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retar- » doit de venir à Chantilly, parce qu'il » comprenoit l'excès de cet embarras. Il » dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir » que deux tables, & ne point ſe charger » de tout : il jura qu'il ne ſouffriroit plus » que M. le Prince en uſât ainſi ; mais » c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. » Cependant Gourville tâcha de réparer » la perte de Vatel : on dîna très-bien ; » on fit collation ; on ſoupa ; on ſe pro- » mena ; on joua ; on fut à la chaſſe ; » tout étoit parfumé de jonquilles ; tout » étoit enchanté. Hier, qui étoit ſamedi, » on fit encore de même ; & le ſoir le » Roi alla à Liancourt, ou il avoit com- » mandé Medianoche.

Dans une autre lettre à Madame de Grignan.

» Avant hier, à trois heures après mi- » nuit, j'entendis crier au voleur, au feu ; » & ces cris ſi près de moi, & ſi redoublés, » que,

» que je ne doutai point que ce ne fût ici ;
» je crus même entendre qu'on parloit
» de ma petite fille, je ne doutai point
» qu'elle ne fût brûlée. Je me levai dans
» cette crainte ſans lumiere, avec un
» tremblement qui m'empêcha quaſi de
» me ſoutenir ; je cours dans ſon appar-
» tement, qui eſt le vôtre, je trouvai tout
» dans une grande tranquillité ; mais je
» vis la maiſon de Guitaut toute en feu :
» les flammes paſſoient par deſſus la mai-
» ſon de M. de Vauvineux ; on voyoit dans
» nos cours, & ſur-tout chez M. de Gui-
» taut, une clarté qui faiſoit horreur :
» c'étoit des cris, c'étoit une confuſion,
» c'étoit des bruits épouventables de pou-
» tres & de ſolives qui tomboient. Je fis
» ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au
» ſecours ; M. de Guitaut m'envoya une
» caſſette de ce qu'il avoit de plus pré-
» cieux, je la mis dans mon cabinet, &
» puis je voulus aller dans la rue bayer
» comme les autres : j'y trouvai Monſieur
» & Madame de Guitaut, quaſi nuds,
» Madame de Vauvineux, l'Ambaſſadeur
» de Veniſe, tous ſes gens, la petite Vau-
» vineux, qu'on portoit toute endormie
» chez l'Ambaſſadeur ; pluſieurs meubles
» & vaiſſelle d'argent qu'on ſauvoit chez
» lui : Madame de Vauvineux faiſoit dé-

» meubler; pour moi j'étois comme dans
» une Iſle, mais j'avois grande pitié de
» mes pauvres voiſins; Madame Gueſton
» & ſon frere donnoient de bons con-
» ſeils; nous étions tous dans la conſter-
» nation; le feu étoit ſi allumé qu'on
» n'oſoit en approcher, & l'on n'eſpéroit
» la fin de cet embraſement, qu'avec la
» fin de la maiſon de ce pauvre Guitaut.
» Il faiſoit pitié; il vouloit aller ſauver
» ſa mere qui brûloit au troiſieme étage,
» ſa femme s'attachoit à lui & le retenoit
» avec violence; il étoit entre la douleur
» de ne pas ſecourir ſa mere, & la crainte
» de bleſſer ſa femme, groſſe de cinq
» mois; enfin il me pria de tenir ſa fem-
» me, je le fis; il trouva que ſa mere
» avoit paſſé au travers de la flamme, &
» qu'elle s'étoit ſauvée; il voulut aller
» retirer quelques-papiers, il ne put ap-
» procher du lieu où ils étoient; enfin il
» revint à nous dans cette rue où j'avois
» fait aſſeoir ſa femme. Des Capucins
» pleins de charité & d'adreſſe travaille-
» rent ſi bien, qu'ils couperent le feu:
» on jetta de l'eau ſur le reſte de l'embra-
» ſement, & enfin le combat finit faute
» de combattans.

Voici encore un exemple remarquable par ſa gaieté.

» L'Archevêque de..... revenant hier » fort vîte de S.-Germain, voici ce qui » lui arriva. Il alloit, à ſon ordinaire, » comme un tourbillon; il paſſoit au tra- » vers de Nanterre, *trà*, *trà*, *trà*; il ren- » contre un homme à cheval, *gare*, *gare*; » ce pauvre homme ſe veut ranger, ſon » cheval ne le veut pas; enfin le carroſſe » & les ſix chevaux renverſent cul par- » deſſus tête le pauvre homme & le che- » val, & paſſent par deſſus, & ſi bien par » deſſus, que le carroſſe en fut verſé & » renverſé. En même tems l'homme & le » cheval, au lieu de s'amuſer à être roués, » ſe relevent miraculeuſement & remon- » tent l'un ſur l'autre & s'enfuient, & » courent encore; pendant que les La- » quais & le Cocher de l'Archevêque, & » l'Archevêque même ſe mettent à crier, » arrête, arrête ce coquin, qu'on lui » donne cent coups de bâton; & l'Arche- » vêque, en racontant ceci, diſoit, ſi » j'avois tenu ce maraud là, je lui aurois » rompu les bras & coupé les oreilles. »

Tous les récits de Madame de Sevigné ſont auſſi animés, auſſi intéreſſans. On en trouve un ſur-tout, dans le nouveau volume d'addition qui a paru depuis quelques années, qu'on peut citer comme un

modele accompli de narration. C'eſt une lettre qu'elle écrit à M. de Sevigné ſon fils, & dans laquelle elle lui conte avec tout l'enjouement, toute la legereté & toutes les graces poſſibles, une aventure ridicule & bizarre arrivée par égarement de dévotion à une Demoiſelle qu'il avoit voulu épouſer.

CHAPITRE IV.

De la Confirmation.

C'EST ici le vaſte champ où ſe déploient toutes les forces de l'Orateur; c'eſt ici que la perſuaſion, par un charme invincible & tout-puiſſant, briſe les remparts que le préjugé lui oppoſe, & triomphe des cœurs les plus obſtinés. Preuves ſolides, penſées frappantes, expreſſions nerveuſes, tout eſt mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des paſſions. La Confirmation Oratoire ne ſe borne pas à prouver d'une maniere ſeche, quoiqu'invincible, une vérité douteuſe ou conteſtée; elle laiſſe à la Logique l'enthymeme & le ſyllogiſme; elle ſe ſert d'autres armes d'autant plus redoutables, qu'elles ſont plus douces;

ſouvent dédaignant de perſuader un eſprit rebelle, elle porte ſes traits victorieux dans le fond du cœur, qui lui fournit de lui-même les raiſons dont elle a beſoin pour achever ſa conquête. C'eſt ainſi que Galba ne pouvant ſe laver du crime dont on l'acculoit, produiſit aux yeux de l'aſſemblée ſes petits enfans, que ſa mort eût rendu orphelins, & par ce ſpectacle touchant arracha à ſes Juges attendris l'abſolution qu'il ne pouvoit obtenir de leur juſtice.

La Réfutation eſt liée à la Confirmation par un enchaînement néceſſaire; on ne peut bien prouver une theſe, ſans détruire les objections qui s'élevent contr'elle.

Rien n'eſt plus touchant ni plus pathétique que ce diſcours de Mentor à Télémaque, pour lui perſuader d'abandonner l'Iſle de Calypſo, ſi funeſte à ſa vertu.

» Que j'ai pitié de vous, (diſoit ce ſage » Vieillard à Télémaque.) Votre paſſion » eſt ſi furieuſe que vous ne la ſentez pas; » vous croyez être tranquille, & vous de» mandez la mort; vous oſez dire que vous » n'êtes point vaincu par l'amour, & vous » ne pouvez vous arracher à la Nymphe » que vous aimez; vous ne voyez, vous » n'entendez qu'elle, vous êtes aveugle &

» ſourd à tout le reſte. Un homme que ſa
» fievre rend phrénétique, dit : Je ne ſuis
» point malade. O, aveugle Télémaque !
» vous étiez prêt de renoncer à Pénélope
» qui vous attend, à Ulyſſe que vous ver-
» rez, à Ithaque où vous devez régner, à
» la gloire & à la haute deſtinée que les
» Dieux vous ont promiſe par tant de
» merveilles qu'ils ont faites en votre fa-
» veur ; vous renonciez à tous ces biens
» pour vivre deshonoré auprès d'Eucha-
» ris ! Direz-vous encore que l'amour ne
» vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce
» donc qui vous trouble ? Pourquoi vou-
» lez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous
» parlé devant la Déeſſe avec tant de
» tranſport ? Je ne vous accuſe point de
» mauvaiſe foi, mais je déplore votre
» aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez ;
» on ne peut vaincre l'amour qu'en le
» fuyant ; contre un tel ennemi, le vrai
» courage conſiſte à craindre & à fuir :
» vous n'avez pas oublié les ſoins que
» vous m'avez coûtés depuis votre enfan-
» ce, & les périls dont vous êtes ſorti par
» mes conſeils. Ou croyez-moi, ou ſouf-
» frez que je vous abandonne. Si vous ſa-
» viez combien il m'eſt douloureux de
» vous voir courir à votre perte ; ſi vous
» ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant

» que je n'ai osé vous parler ; la mere qui
» vous mit au monde souffrit moins dans
» les douleurs de l'enfantement. Je me
» suis tû, j'ai dévoré ma peine ; j'ai étouf-
» fé mes soupirs pour voir si vous revien-
» driez à moi. O mon fils, mon cher fils,
» soulagez mon cœur ! Rendez-moi ce
» qui m'est plus cher que mes entrailles !
» Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu !
» Rendez-vous à vous-même ! Si la sa-
» gesse en vous surmonte l'amour, je vis
» & je vis heureux ; mais si l'amour vous
» entraîne malgré la sagesse, Mentor ne
» peut plus vivre. »

Pour réussir dans la Confirmation, il faut bien connoître le cœur de l'homme en général, & les diverses passions dont il est capable ; si l'on sait les inclinations particulieres de ceux devant qui on parle, c'est un avantage qu'il faut faire valoir. Un habile Orateur ne manquera pas de saisir adroitement leur endroit sensible, & de les prendre par leur foible ; un ambitieux, par l'éclat des honneurs ; un avare, par l'appas des richesses ; un amant, par l'espérance d'être aimé ; un vindicatif, par les cruelles douceurs de la vengeance ; un sujet zelé & fidele, par sa tendresse pour son Prince, &c. C'est ce tour heureux em-

ployé ingénieuſement par Hégéſippe, qui ramene Philocles à la Cour d'Idomenée, plutôt que le vol des oiſeaux, les entrailles des victimes, & la réponſe des Dieux conſultés par Philocles. Voici le diſcours d'Hégéſippe :

» Etes-vous donc inſenſible au plaiſir » de revoir vos proches & vos amis qui » ſoupirent après votre retour, & que la » ſeule eſpérance de vous embraſſer com- » ble de joie ? Mais vous qui craignez » les Dieux & qui aimez votre devoir, » comptez-vous pour rien de ſervir votre » Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il » veut faire, & de rendre tant de peuples » heureux ? Eſt-il permis de s'abandon- » ner à une Philoſophie ſauvage, de ſe » préférer à tout le reſte du genre-hu- » main, & d'aimer mieux ſon repos que » le bonheur de ſes concitoyens ? Au reſ- » te, on croira que c'eſt par reſſentiment » que vous ne voulez plus voir le Roi : s'il » a voulu vous faire du mal, c'eſt qu'il ne » vous a point connu : ce n'eſt pas le véri- » table, le bon, le juſte Philocles qu'il a » voulu faire périr. C'étoit un homme » bien différent qu'il vouloit punir. Mais » maintenant qu'il vous connoît & qu'il » ne vous prend plus pour un autre, il » ſent toute ſon ancienne amitié revivre

» dans ſon cœur ; il vous attend ; déja il » vous tend les bras pour vous embraſ- » ſer ; dans ſon impatience, il compte » les jours & les heures : aurez-vous le » cœur aſſez dur pour être inexorable à » votre Roi & à tous vos plus tendres » amis ?

Luſignan, dans le pathétique diſcours qu'il fait à *Zaïre*, pour l'engager à rentrer dans le ſein de la Religion qu'elle a abandonnée, ne s'amuſe point à lui prouver l'excellence du Chriſtianiſme ; mais il l'émeut, il la touche, il l'attendrit par des images vives & frappantes auxquelles elle ne peut réſiſter.

LUZIGNAN *à Zaïre.*

Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines ;
C'eſt le ſang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi ;
C'eſt le ſang des Héros défenſeurs de ma loi ;
C'eſt le ſang des Martyrs.... O fille encor trop chere !
Connois-tu ton deſtin ! Sais-tu quelle eſt ta mere ?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,

Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée:
Tes freres, ces Martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans tendus du haut des Cieux:
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour tes péchés eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Voi ces murs, voi ce Temple envahi par tes Maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres:
Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce Palais:
C'eſt ici la montagne, où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie;
C'eſt là que de ſa tombe il rappella ſa vie:
Tu ne ſaurois marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu:
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras & pleurer & frémir:
Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir.
Je vois la Vérité dans ton cœur deſcendue:
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprens ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

C'eſt auſſi par l'image ſanglante de la

mort d'Agamennon, que Palamède arme Electre, & sur-tout Oreste, contre le meurtrier de ce Héros.

Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-tems condamnée !
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce Pere vertueux, ce chef de tant de Rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !
O jour ! que tout ici rappelle à ma mémoire,
Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux !
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux !
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste !
Oreste : c'est ici que le barbare Egysthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs :
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son Epouse sur lui porta ses mains perfides ;
C'est ici que sans force & baigné dans son sang,
Il fut long-tems traîné le couteau dans le flanc ;
Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs & sa vie :
C'est-là que je reçus, impitoyables Dieux !
Et ses derniers soupirs, & ses derniers adieux.
A mon triste destin puisqu'il faut que je cede,
Adieu. Fuis, me dit-il, fuis, mon cher Palamède !
Cesse de m'immoler d'odieux ennemis ;

Je ſuis aſſez vengé ſi tu ſauves mon fils:
Va, de ces inhumains ſauve mon cher Oreſte;
C'eſt à lui de venger une mort ſi funeſte.
Vos amis ſont tout prêts; il ne tient plus qu'à vous:
Une indigne terreur ne ſuſpend plus leurs coups;
Chacun, à votre nom, & s'excite, & s'anime;
On n'attend, pour frapper, que vous & la victime.

Voici un autre exemple où il entre moins de paſſion & plus de raiſonnement que dans ceux-ci.

Dans la Tragédie de Bérénice, Paulin, confident ſincere de Titus, veut détourner ſon Maître du deſſein d'épouſer cette Reine.

N'en doutez point, Seigneur. Soit raiſon ou caprice,
Rome ne l'attend point pour ſon Impératrice.
On ſait qu'elle eſt charmante. Et de ſi belles mains
Semblent vous demander l'Empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine;
Elle a mille vertus: mais, Seigneur, elle eſt Reine.
Rome, par une loi qui ne peut ſe changer,
N'admet avec ſon ſang aucun ſang étranger,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes,
Qui naiſſent d'un hymen contraire à ſes maximes.
D'ailleurs, vous le ſavez, en banniſſant ſes Rois,
Rome à ce nom ſi noble & ſi ſaint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puiſſante;
Et quoiqu'à ſes Céſars fidelle, obéiſſante,

Cette haine, Seigneur, reſte de ſa fierté ;
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la ſoumit à ſes armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des alarmes ;
Brûla pour Cléopâtre, & ſans ſe déclarer,
Seule dans l'Orient la laiſſa ſoupirer.
Antoine qui l'aima juſqu'à l'idolâtrie ;
Oublia dans ſon ſein ſa gloire & ſa Patrie ;
Sans oſer cependant ſe nommer ſon époux.
Rome l'alla chercher juſques à ſes genoux,
Et ne déſarma point ſa fureur vengereſſe,
Qu'elle n'eût accablé l'Amant & la Maîtreſſe.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Neron ;
Monſtres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conſervant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les Loix de Rome ;
Ont craint cette loi ſeule, & n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé ſur-tout d'être ſincere ;
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frere,
Des fers de Claudius Felix encore flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari ;
Et s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe,
Ces deux Reines étoient du ſang de Bérénice.
Et vous pourriez, Seigneur, ſans bleſſer nos regards,
Faire entrer une Reine au lit de nos Céſars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ſes Reines
Voit paſſer un Eſclave au ſortir de nos chaînes !

C'eſt ce que les Romains penſent de votre amour;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour
Que le Sénat chargé des vœux de tout l'Empire,
Ne vous rediſe ici ce que je viens de dire:
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle & de vous.

Admirons l'art qui regne dans cette excellente ſcene. Paulin y joue le plus beau perſonnage du monde; c'eſt un confident également diſcret & ſincere; c'eſt un courtiſan honnête & habile; il ne dit préciſément que ce qu'il faut, & quand il le faut; il ſait, en ſoutenant les intérêts du Peuple Romain, ménager adroitement la délicateſſe de ſon Maître; il ne va point étourdiment dire une vérité dure, lorſqu'on ne la lui demande point; mais il ne la diſſimule pas auſſi lorſqu'il ſe voit forcé de parler. Titus lui demande d'abord ce que penſe le Peuple.

De la Reine & de moi que dit la voix publique?
Parlez. Qu'entendez-vous?

Paulin répond avec une diſcrétion & une retenue infinie:

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, & ſes beautés.

TITUS.

Que dit-on des ſoupirs que je pouſſe pour elle?
Quel ſuccès attend-on d'un amour ſi fidele?

Que répond Paulin?

Vous pouvez tout. Aimez, ceſſez d'être amoureux:
La Cour ſera toujours du parti de vos vœux.

C'eſt la Cour, mais non pas le Peuple.

Enfin l'Empereur lui ordonne de dire la vérité.

Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le reſpect & la crainte
Ferment autour de moi le paſſage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, & pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié ſecrette;
J'ai voulu que des cœurs vous fuſſiez l'interprete,
Qu'au travers des Flatteurs votre ſincerité
Fît toujours juſqu'à moi paſſer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice eſpere?
Rome lui ſera-t-elle indulgente ou ſévere?
Dois-je croire qu'aſſiſe au trône des Céſars,
Une ſi belle Reine offenſât ſes regards?

C'eſt alors que Paulin lui allegue les loix & les exemples qui condamnent ſon

penchant. Mais avec quel ménagement le fait-il ? Lorſqu'il dit quelque choſe d'un peu hardi, il a ſoin d'appliquer à propos le correctif.

Vous m'avez commandé ſur-tout d'être ſincere ;

. . . . . .

Et s'il faut juſqu'au bout que je vous obéiſſe.

Titus eſt le modele des Rois, & Paulin devroit l'être des Courtiſans. On ne voit dans ſon diſcours ni la rampante adulation des Courtiſans de Neron ; ni l'humeur rude, ſauvage & inflexible des Défenſeurs de la Liberté Romaine dans les derniers temps de la République.

Eſther, pour engager Aſſuerus à révoquer l'Edit ſanglant qu'il a porté contre les Juifs, juſtifie d'abord ce peuple de tous les crimes dont on cherchoit à le noircir, & finit par repréſenter au Roi que lui-même doit la vie aux ſoins & à la vigilance du Juif le plus cruellement perſécuté par Aman.

ESTHER *à Aſſuerus.*

Notre ennemi cruel devant vous ſe déclare,
C'eſt lui, c'eſt ce Miniſtre infidele & barbare,
Qui d'un zele trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.

Et quel autre, Grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable?
Par-tout l'affreux ſignal en même-temps donné,
De meurtres remplira l'Univers étonné ;
On verra ſous le nom du plus juſte des Princes,
Un perfide Etranger déſoler vos Provinces,
Et dans ce Palais même en proie à ſon courroux,
Le ſang de vos ſujets regorger juſqu'à vous.
Et que reproche aux Juifs ſa haine envenimée?
Quelle guerre inteſtine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos Ennemis,
Fut-il jamais au joug eſclaves plus ſoumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main ſur eux appéſantie
A leurs perſécuteurs les livroit ſans ſecours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller ſur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,
De mettre votre Trône à l'ombre de ſes aîles :
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre ſoutien;
Lui ſeul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien,
Diſſipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vaſtes limites :
Lui ſeul, aux yeux d'un Juif découvrit le deſſein,
De deux traîtres tout prêts à vous percer le ſein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour ſa fille.

On ſent aſſez quelles impreſſions de tels diſcours doivent faire ſur les eſprits & ſur les cœurs.

CHAPITRE V.

De la Péroraiſon.

LA Péroraiſon ou Concluſion du diſcours, eſt la véritable pierre de touche de l'Orateur ; c'eſt ici qu'il doit achever de forcer l'incrédulité & la prévention juſques dans leurs derniers retranchemens ; c'eſt ici qu'il doit raſſembler dans un cercle étroit tout ce que l'éloquence a de tours ſéduiſans & de mouvemens pathétiques, afin d'entraîner ſes Auditeurs par une douce violence. Cicéron excelloit dans cette partie de l'Art Oratoire.

La Péroraiſon eſt une eſpece d'analyſe de tout le diſcours ; on y raſſemble, on y expoſe tout à la fois aux yeux, les points principaux qui ont été agités ſéparément & d'une maniere plus étendue dans le corps du diſcours. On vole ici ſur chacun d'eux avec une extrême rapidité : ce ſont comme autant d'aiguillons qu'on enfonce dans l'ame des Auditeurs.

Dans le Paradis perdu de Milton, Satan l'implacable ennemi de Dieu, anime ainſi à la vengeance les compagnons de ſa révolte.

« Eh, quoi! pour avoir perdu le champ » de bataille, tout eſt-il perdu? Une vo- » lonté inflexible nous reſte encore; un » deſir ardent de vengeance, une haine » immortelle & un courage indomptable. » Sommes nous donc vaincus? Non, mal- » gré ſa colere, malgré toute ſa puiſſance, » il n'aura point la gloire de m'avoir forcé » à fléchir un genou ſuppliant pour lui de- » mander grace. Je ne reconnoîtrai jamais » pour Souverain celui dont ce bras a pu » faire chanceler l'Empire: ce ſeroit une » baſſeſſe, une ignominie, un affront plus » ſanglant encore que notre défaite. Faut- » il qu'un revers nous ôte tout courage? » Cherchons notre conſolation dans les » arrêts du deſtin. Notre ſubſtance eſt » immortelle; nos armes ſont toujours » les mêmes; nos lumieres ſont augmen- » tées; nous pouvons donc, avec plus » d'eſpoir de ſuccès, par force ou par » ruſe, faire une guerre éternelle à notre » grand ennemi, qui maintenant triom- » phe, & qui, charmé de regner ſeul, » exerce dans le Ciel toute ſa tyrannie ».

Perſée, fils de Philippe, Roi de Ma- cédoine, accuſoit Démétrius ſon jeune frere d'être venu la nuit avec des aſſaſſins pour l'égorger. Cette accuſation n'avoit

d'autre fondement que la méchanceté de Perſée, ſoutenue de quelques apparences équivoques & abſolument fauſſes. Démétrius eſt arrêté; on le traîne devant le Roi; il eſt obligé de ſe juſtifier; il le fait du mieux que ſon trouble peut le lui permettre; il finit par dire tout ce qu'il juge de plus propre à exciter la compaſſion de ſon pere; il lui repréſente qu'il n'eſpere qu'en ſa bonté; que s'il en eſt abandonné, il ſe trouve expoſé ſans ſecours, ſans défenſe, à la fureur d'un frere violent & jaloux, dont il ne manquera pas d'être l'innocente victime.

« Quelle ſeroit mon eſpérance, ſi je » n'avois mon pere pour Juge? Hélas! je » ne demande point qu'il partage également » ſa tendreſſe entre mon frere & » moi, mais du moins mon malheur me » donne des droits ſur ſa pitié; je ne lui » demande que de me conſerver pour lui » autant que pour moi. Mon frere a la » barbarie de vouloir qu'on m'immole à » ſa ſûreté; mais à quel excès ne ſe portera-t-il donc point, lorſqu'il ſera un » jour monté ſur le trône, ſi dès-à-préſent il trouve ma mort ſi légitime pour » calmer les vains ſoupçons qu'il oſe » concevoir injuſtement contre moi ».

Dans l'Oraiſon funebre de M. de Montauſier, par M. Fléchier.

« Que vous dirai-je, Meſſieurs, dans » une cérémonie auſſi lugubre & auſſi » édifiante que celle-ci ! Je vous avertirai » que le monde eſt une figure trompeuſe » qui paſſe, & que vos richeſſes, vos plaiſirs, vos honneurs paſſent avec lui. Si » la réputation & la vertu pouvoient diſpenſer d'une loi commune, l'illuſtre & » vertueuſe Julie vivroit encore avec » ſon époux : ce peu de terre que nous » voyons dans cette Chapelle couvre ces » grands noms & ces grands mérites. » Quel tombeau renferma jamais de ſi » précieuſes dépouilles ? La mort a rejoint ce qu'elle avoit ſéparé. L'époux » & l'épouſe ne ſont plus qu'une même » cendre ; & tandis que leurs ames teintes » du ſang de Jéſus-Chriſt repoſent dans » le ſein de la paix, j'oſe le préſumer » ainſi de la miſéricorde infinie, leurs » oſſemens humiliés dans la pouſſiere du » ſépulchre, ſelon le langage de l'Ecriture, ſe réjouiſſent dans l'eſpérance de » leur entiere réunion & de leur réſurrection glorieuſe ».

M. Boſſuet termine l'Oraiſon funebre

de la Reine d'Angleterre, par cette conſolante Péroraiſon.

» Elle eſt morte, cette grande Reine, » & par ſa mort elle a laiſſé un regret » éternel, non-ſeulement à Monſieur & » à Madame, qui, fideles à tous leurs » devoirs, ont eu pour elle des reſpects » ſi ſoumis, ſi ſinceres, ſi perſévérans, » mais encore à tous ceux qui ont eu » l'honneur de la ſervir ou de la connoî- » tre. Ne plaignons plus ſes diſgraces, » qui ſont maintenant ſa félicité: ſi elle » avoit été plus fortunée, ſon hiſtoire » ſeroit plus pompeuſe, mais ſes œuvres » ſeroient moins pleines; & avec des » titres ſuperbes, elle auroit peut-être » paru vuide devant Dieu. Maintenant » qu'elle a préféré la Croix au Trône, & » qu'elle a mis ſes malheurs au nombre » des plus grandes graces, elle recevra » les conſolations qui ſont promiſes à » ceux qui pleurent. Puiſſe donc, ce Dieu » de miſéricorde, accepter ſes afflictions » en ſacrifice agréable! puiſſe-t-il la pla- » cer au ſein d'Abraham, &, content de » ſes maux, épargner déſormais à ſa fa- » mille & au monde de ſi terribles le- » çons »!

Antoine, pour perſuader aux Romains

de venger la mort de Céſar, fait apporter à leurs yeux le corps ſanglant de ce Héros qui vient d'être immolé à l'Idole de la Liberté. Les Romains éperdus frémiſſent à ce ſpectacle; un d'entr'eux, ſaiſi d'horreur & de compaſſion, s'écrie :

Dieux! Son ſang coule encor!

Antoine ſuit cette idée, & acheve de leur mettre les armes à la main par cette pathétique concluſion :

Il demande vengeance;
Il l'attend de vos ſoins & de votre vaillance;
Entendez-vous ſa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez; ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins:
Ce ſont-là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les Palais de ces fiers Conjurés;
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes;
Au Dieu de la Patrie immoler ces victimes!

Il paroît que les anciens Orateurs étoient aſſez dans l'uſage de préſenter aux yeux de leurs Juges, à la fin de leurs diſcours, quelque objet frappant, capable de les intéreſſer en leur faveur.

Ulyſſe, dans ſa Péroraiſon, préſente aux Princes Grecs le ſacré Palladium

(c'étoit une image de Minerve, à laquelle étoit attaché le ſort de Troye, & qu'Ulyſſe avoit eu l'adreſſe d'enlever aux Troyens), en même-temps il leur dit : non, illuſtres Grecs, que ce ne ſoit point à moi que vous accordiez les armes d'Achille ; accordez-les à ce témoignage authentique de ma valeur, à ce gage aſſuré de la deſtruction prochaine de Troye.

Il ſemble que M. Racine, dans ſa Comédie des Plaideurs, ait voulu repandre du ridicule ſur cet uſage, dont on abuſoit par-tout, & dans la Chaire, & au Barreau. L'Intimé qui plaide pour un chien nommé Citron, accuſé d'avoir enlevé un chapon dans une cuiſine, & de l'avoir mangé en tout ou en partie, préſente à Perrin Dandin, ſon Juge, de petits chiens éplorés qui viennent lui demander la grace de leur pere.

Venez, famille déſolée,
Venez, petits enfans qu'on veut faire orphelins ;
Venez faire parler vos ſoupirs enfantins.
Oui, Monſieur, vous voyez ici notre miſere ;
Nous ſommes Orphelins, rendez-nous notre Pere,
Notre Pere par qui nous fûmes engendrés,
Notre Pere qui nous. . . . . .

DANDIN,

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez,

. . . . Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont piſſé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monſieur, voyez nos larmes.

Peroraiſon du diſcours de Clytemneſtre ſurieuſe du deſſein que ſon mari avoit conçu, quoique malgré lui, d'immoler Iphigénie.

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Eſt-ce donc être pere! Ah! toute ma raiſon
Cede à la cruauté de cette trahiſon.
Un Prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle!
Déchirera ſon ſein, &, d'un œil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux!
Et moi qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont ſous ſes pas on les avoit ſemés!
Non, je ne l'aurai point amenée au ſuplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice:
Ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher;
De mes bras tout ſanglans il faudra l'arracher.
Auſſi barbare Epoux qu'impitoyable Pere,

Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mere:
Et vous, rentrez ma fille, & du moins à mes loix
Obéiſſez encor pour la derniere fois.

Les diſcours d'Agamemnon & d'Iphigénie ſont auſſi parfaitement beaux; on peut, & on doit même les conſulter dans l'original.

Pourroit-on ſe laſſer de lire, d'étudier, & d'admirer ces exemples charmans, ſi capables de former le goût, & de nourrir dans les terres bien diſpoſées, le germe malheureuſement peu fécond de la véritable éloquence?

Fin du ſecond Livre.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER

De l'Elocution, & de ſes parties.

C'EST ici la partie la plus eſſentielle de l'Eloquence, & celle qui lui appartient le plus particulierement; c'eſt elle qui donne aux autres tout leur mérite & toutes leurs graces: ſans elle, les raiſonnemens les plus ſolides, les mieux enchaînés, les mieux ſuivis, n'ont rien que d'ennuyeux & de déſagréable: ſans elle, la raiſon même révolte; & quoique ſouvent, à la faveur de la vérité & de l'évidence, elle triomphe malgré l'ennui & les dégoûts qu'on lui oppoſe, cependant l'eſprit fatigué ne reçoit ſon joug qu'avec peine, & cherche tous les moyens de le ſecouer. Mais quand la ſéduiſante Elocution lui prête ſon ſecours, rien ne lui réſiſte, tout céde à ſes charmes, les cœurs attendris volent au-devant d'elle, les eſprits convaincus ſe laiſſent entraîner après eux. L'eſprit toujours eſt la dupe du cœur, & le cœur eſt la dupe de l'élocution.

L'Elocution eſt la ſeule partie de la

Rhétorique qui ait des droits inconteſtables ſur le cœur, parce qu'elle eſt la ſeule dont il ſoit l'unique ſource. Pour entendre ceci, il faut obſerver que les différentes facultés de l'ame ſont toujours affectées par les différens ouvrages qu'elles ont produits. Par exemple, c'eſt l'imagination qui invente des raiſons ingénieuſes, ſolides, propres à perſuader; c'eſt auſſi à l'imagination que ces ſortes de raiſons plaiſent par elles-mêmes, & indépendamment de tout ſecours étranger. La diſtribution géométrique des parties du diſcours, cette heureuſe & puiſſante économie qui donne une nouvelle force aux raiſons, en les mettant à leur place, eſt l'ouvrage du jugement; c'eſt auſſi le jugement qui eſt flatté par la régularité de la diſpoſition: mais ſi le cœur ne ſe pénétroit vivement de ces raiſons, s'il ne les ſentoit avec chaleur, s'il ne les peignoit avec force; s'il ne leur donnoit la vie, l'expreſſion, les couleurs, par le moyen de l'élocution, on les verroit languir triſtement dans les glaces de la monotonie. C'eſt donc le ſentiment, c'eſt cette féconde opération du cœur qui anime le ſquelette que l'imagination avoit créé, que le jugement avoit organiſé, c'eſt le Prométhée qui vi-

vifie la ſtatue que leurs mains avoient conſtruite; c'eſt auſſi le Pygmalion qui devient amoureux de cette ſtatue ainſi vivifiée. Je n'entends point par-là cette tendreſſe aveugle que les Auteurs conçoivent pour leurs ouvrages, mouvement paternel que la nature inſpire; j'entends l'impreſſion que fait un ouvrage ſur l'ame du Lecteur, & je dis qu'il n'y a point de bon ouvrage dont l'imagination n'ait fourni les penſées, dont le jugement n'ait diſtribué les parties, & que le ſentiment n'ait embelli par les charmes de l'élocution: j'ajoute que l'imagination du Lecteur eſt amuſée par les penſées; que ſon jugement eſt flatté par leur diſpoſition, & que ſon cœur eſt entraîné par l'élocution; en un mot, chaque faculté de l'ame ſent & goûte ce qu'une faculté relative a produit. Or, de toutes ces facultés, la plus forte & la plus étendue étant le ſentiment, c'eſt lui qu'il eſt ſur-tout important de gagner, & c'eſt ce que fait l'Élocution.

Quand l'infortunée Zaïre, emportée par l'impétuoſité de ſon amour, oſe avouer à Néreſtan la coupable flamme dont elle brûle pour Oroſmane, Néreſtan, irrité d'un aveu ſi honteux, combat-

ſa paſſion, & l'accable par ces reproches foudroyans:

Opprobre malheureux du ſang dont vous ſortez;
Vous demandez la mort, & vous la méritez;
Et ſi je n'écoutois que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maiſon, mon pere, ſa mémoire;
Si la Loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce palais, j'irois au moment même
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De ſon indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! Tandis que LOUIS, l'exemple de la Terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus ſûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma ſœur, ſon alliée,
Au Tyran d'un ſerrail par l'amour eſt liée:
Et je vais donc apprendre à Luſignan trahi,
Qu'un Tartare eſt le Dieu que ſa fille a choiſi.
En ce moment affreux, hélas! ton pere expire;
En demandant au Ciel le ſalut de Zaïre.

Voilà la maniere dont l'Elocution raiſonne; elle émeut en perſuadant. Il ſeroit aiſé de réduire ces mouvemens pathétiques, à de ſimples argumens philoſophiques; on verroit alors la ſéche-

reſſe & la langueur prendre la place de la force & de l'éloquence.

De tout ce qui vient d'être dit, on a dû conclure que l'Elocution conſiſte à orner de penſées nobles & d'expreſſions choiſies, les raiſons que l'on a inventées & diſpoſées dans un ordre naturel, à leur donner des graces, & un tour qui gagne l'eſprit & le cœur. Les moyens principaux d'y parvenir, ſont la pureté du langage qui eſt la baſe de l'Eloquence, & que l'Eloquence préſuppoſe toujours, le nombre & l'harmonie des Périodes, la propriété, le choix heureux des ſtyles, & l'uſage judicieux des figures.

CHAPITRE II.

De la pureté du Langage.

Cette pureté du Langage, ſi néceſſaire pour l'Eloquence, conſiſte à fuir toute expreſſion baſſe, triviale, déshonnéte, inuſitée; à ſaiſir le terme propre; à ne point mettre un mot pour un autre qui exprimeroit mieux la choſe que l'on veut exprimer: ces petites négligences ſont quelquefois plus dangereuſes qu'elles ne paroiſſent. Ce n'eſt pas cependant qu'il faille ſe piquer d'une trop ſcrupu-

leuſe exactitude, comme font ces phlegmatiques Grammairiens, qui, pour trop donner à l'oreille, ôtent tout à l'imagination, ſe reſſerrent dans la ſphere la plus étroite, & ne permettent jamais à l'eſprit de prendre un eſſor un peu élevé.

Ce n'eſt pas là s'attacher à la pureté, c'eſt ſe plonger dans le puriſme, défaut dont la monotonie, la ſéchereſſe & la langueur ſont les ſuites infaillibles; cette erreur, ſi fatale aux graces de l'imagination, ôte tous les moyens de plaire.

On ne peut au Lecteur plaire ſans agrément.

Mais de tous les vices du diſcours, celui qui eſt le plus ridicule, & qu'il faut éviter avec le plus de ſoin, c'eſt la ſotte affectation du jargon précieux que Moliere a ſi bien joué. Ce jargon a changé; ce ne ſont plus aujourd'hui les mêmes expreſſions, mais c'eſt toujours le même ridicule; c'eſt un langage giganteſque, hyperbolique, qui trouve à peine des termes aſſez forts pour exprimer des minuties.

L'effet de ce jargon eſt d'appauvrir la langue; car ſi vous épuiſez les termes les plus énergiques pour peindre une bagatelle, un ſentiment léger que vous n'éprouvez pas; que vous reſtera-t-il pour

exprimer une choſe forte, un ſentiment vif, un bonheur ou un malheur réel ?

Il y a un autre prétendu vice d'Oraiſon oppoſé à celui-là, c'eſt le Néologiſme ou la manie de créer des mots nouveaux ; ce vice qui peut être répréhenſible par ſon excès, a pour but d'enrichir la Langue, & de borner le trop fréquent uſage des circonlocutions. Ce but eſt raiſonnable, mais il eſt ſouvent manqué. « Horace » dit, que les mots nouveaux peuvent » faire fortune, pourvu qu'ils dérivent » naturellement du Grec ». Le Latin eſt pour nous ce que le Grec étoit pour les Romains. Suivant cette regle, une expreſſion nouvelle, naturellement dérivée du Latin, ne ſeroit point vicieuſe. Combien donc le ſeroit-elle moins, ſi elle étoit tirée du François même, & qu'elle ne fût que l'adverbe ou le ſubſtantif d'un verbe conſacré par l'uſage ?

Tout nouveau mot, comme tout nouveau ſyſtême, révolte d'abord ; mais on répéte ce mot, on examine ce ſyſtême, & on finit ſouvent par s'accoutumer à l'un, & par s'attacher à l'autre.

Quand un terme eſt harmonieux, quand il eſt néceſſaire, c'eſt-à-dire, qu'il épargne les longueurs d'une circonlocution, ou qu'il peint vivement & avec

netteté une choſe qui n'auroit pas d'autre expreſſion ſi propre, je crois qu'on peut lui pardonner ſa nouveauté, en faveur de tant d'avantages. Mais, ſi on peut ſe ſervir de termes nouveaux dans la converſation & dans tous les petits ouvrages d'agrément, où une négligence aimable eſt ſouvent une perfection, il faut les proſcrire impitoyablement de tout ouvrage ſérieux, juſqu'à ce qu'il ait plu à la tyrannie de l'uſage de les autoriſer, à moins qu'un trait de génie ne demande une expreſſion nouvelle. Le privilege du Génie eſt d'être quelquefois au-deſſus des Loix.

Les plus ſages préceptes qu'on puiſſe donner ſur la pureté du langage, ſe réduiſent, à ce qu'a dit Boileau.

Sur-tout qu'en vos écrits la Langue révérée
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée :
En vain vous me frappez d'un ſon mélodieux,
Si le terme eſt impropre ou le tour vicieux.
Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme,
Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux ſoléciſme;
Sans la Langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant Ecrivain.

CHAPITRE III.

Des Périodes.

LA Période eſt un petit diſcours compoſé de parties tellement liées les unes aux autres, que le ſens demeure toujours ſuſpendu juſqu'à la fin : en voici un exemple dans M. Boſſuet.

» Quand Dieu laiſſe ſortir du puits » de l'abîme la fumée qui obſcurcit le » Soleil, ſelon l'expreſſion de l'Apo» calyſe, c'eſt-à-dire, l'erreur & l'hé» réſie ; quand, pour punir les ſçan» dales, ou pour réveiller les Peuples & » les Paſteurs, il permet à l'eſprit de » ſéduction de tromper les ames hau» taines, & de répandre par-tout un » chagrin ſuperbe, une indocile curio» ſité, & un eſprit de révolte, il déter» mine dans ſa ſageſſe profonde les li» mites qu'il veut donner aux malheu» reux progrès de l'erreur, & aux ſouf» frances de ſon Egliſe.

En voici un autre exemple dans Alzire ; c'eſt Zamore qui parle.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa Patrie,
Mais périr ſans vengeance, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux,
Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur,
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SECTION PREMIERE.

Des Parties de la Periode.

LES parties qui compoſent la Période ſont de deux ſortes, le Membre & la Section.

Le Membre eſt une propoſition qui renferme en elle-même un certain ſens, mais un ſens imparfait, ſuſpendu, & dépendant des autres parties de la Période.

EXEMPLES.

« Si fermer les yeux aux preuves éclatantes du Chriſtianiſme, eſt une extravagance monſtrueuſe.

Voici un Membre complet, & qui renferme un ſens bien marqué ; & cependant l'eſprit ni l'oreille ne ſont point encore ſatisfais : on ne voit pas même encore ſur quoi porte ce raiſonnement, ni où il doit aboutir. Il faut néceſſairement, ſi l'on veut former un ſens parfait, ajouter le Membre qui ſuit.

« C'eſt encore un plus grand renverſement de raiſon d'être perſuadé de cette doctrine, & de vivre comme ſi l'on ne doutoit pas qu'elle ne fût fauſſe.

Voilà la Période achevée ; voilà le ſens parfait.

La Section eſt une partie du Membre, qui renferme auſſi en elle même un certain ſens, & qui, par cette raiſon, feroit un Membre ſi elle étoit ſeule, mais qui, étant aſſociée à diverſes autres parties qui aboutiſſent immédiatement au même point, concourt unanimement avec elles à former ce qu'on appelle le Membre.

EXEMPLE.

Tiré des Poëſies de Mademoiſelle Deshoulieres.

PREMIERE SECTION.

Vous de qui les prudens conſeils
Veulent ſoulager ma triſteſſe;

II. SECTION.

Vous hélas! dont les maux aux miens furent pareils:

III. SECTION.

Vous qui ſavez d'un cœur juſqu'où va la tendreſſe,

IV. SECTION.

Et qui vîtes ravir à la clarté du jour
Une aimable & jeune Maîtreſſe,

Une de ces quatre Sections ſuffiroit ſeule pour faire un Membre, comme on le voit évidemment; cependant toutes les quatre n'en forment qu'un, parce qu'elles aboutiſſent toutes enſemble au même point, qui eſt le Membre ſuivant.

Sage Célimédon, regardez ma foibleſſe
En homme qui connoît le pouvoir de l'amour.

Voici encore deux autres exemples; l'un eſt de Rouſſeau, Ode quatrieme, tirée du Pſeaume 57.

Premier Membre.

PREMIERE SECTION.

Si la Loi du Seigneur vous touche,

II. SECTION.

Si le menſonge vous fait peur;

III. SECTION.

Si la pitié dans votre cœur
Regne auſſi-bien qu'en votre bouche;

Second Membre.

Parlez, fils des hommes: Pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préſide aux jugemens que vous portez ſur moi!

L'autre eſt de Corneille, dans ſa Tragédie de Sertorius : c'eſt celui que nous avons déjà cité à l'article de l'imitation.

Premier Membre.

Et votre Empire en eſt d'autant plus dangereux,

Second Membre.

PREMIERE SECTION.

Qu'il rend de votre joug les Peuples amoureux;

II. SECTION.

Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire:

III. SECTION.

Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire.

IV. SECTION.

Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait regner l'amour.

On voit que dans la premiere de ces deux Périodes, c'eſt le premier Membre qui eſt partagé en Sections; & que dans la derniere, c'eſt le ſecond.

SECTION II.

Des diverſes eſpeces de Périodes.

IL y a des Périodes de deux, de trois & de quatre membres: voici des exemples de chacune en particulier.

PERIODES A DEUX MEMBRES.

M. Boſſuet, Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle ſuit en aveugle, pourvu qu'elle en entende ſeulement le nom.

M. Fléchier, Oraiſon funebre de Monſieur de Turenne.

» Ce Héros étoit auſſi admirable, lorſ-
» qu'avec jugement & avec fierté il ſau-
» voit les reſtes des troupes battues à
» Mariandal, que lorſqu'avec des trou-
» pes triomphantes il battoit lui-même
» les Impériaux & les Bavarois.

Tragédie de Mithridate.

Ainſi ce Roi, qui ſeul a durant quarante ans
Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt, & laiſſe après lui, pour venger ſon trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ZAIRE *à Oroſmane.*

Ah! ſi votre grand cœur
A ſur mes ſentimens pu fonder ſon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes ſecrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous
l'êtes?

ELECTRE, *Tragédie d'Oreſte.*

Eh! qui pourroit des Dieux encenſer les Autels,
S'ils voyoient ſans pitié les malheurs des Mortels,

Si le crime insolent dans son heureuse ivresse,
Ecrasoit à loisir l'innocente foiblesse.

THÉSÉE, *dans la Tragédie de Phédre.*

O toi, Neptune, ô toi! si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens toi que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

PHEDRE, *dans la même Tragédie.*

Je connois mes fureurs, je sais mes perfidies,
Œnone, & ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

PERIODES A TROIS MEMBRES.

M. Mascaron, Oraison funebre de M. de Turenne.

» S'il y a une occasion au monde où l'a-
» me pleine d'elle-même soit en danger
» d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes
» éclatans, ou un homme, par la sagesse
» de sa conduite, par la grandeur de son
» courage, par la force de son bras, &
» par le nombre de ses soldats, devient
» comme le Dieu des autres hommes;
» & rempli de gloire en lui-même, rem-

» plit le reſte du monde d'amour, d'ad-
» miration ou de frayeur.

M. Boſſuet, Oraiſon funebre du grand Condé.

» Trois fois le jeune Vainqueur (le
» Grand Condé) s'efforça de rompre ces
» intrépides combattans (l'Infanterie Eſ-
» pagnole), trois fois il fut repouſſé par
» le valeureux Comte de Fontaines,
» qui, porté de rang en rang dans ſa
» chaiſe, faiſoit voir, malgré ſes infir-
» mités, qu'une ame guerriere eſt maî-
» treſſe du corps qu'elle anime.

Mithridate, Roi de Pont, implacable ennemi du nom Romain, dans l'admirable diſcours où il déclare à ſes fils le projet qu'il a formé contre Rome, fait cette belle Période, en parlant des Peuples d'Italie.

Ah! s'ils ont pu choiſir pour leur libérateur,
Spartacus, un eſclave, un vil gladiateur,
S'ils ſuivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur penſez-vous qu'ils ſe rangent;
Sous les drapeaux d'un Roi long-tems victorieux,
Qui voit juſqu'à Cyrus remonter ſes Ayeux?

AGAMEMNON *à Ulyſſe, dans la Tragédie d'Iphigénie.*

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aiſément ſe montre magnanime:
Mais que ſi vous voyez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'Autel,
Nous vous verrions troublé de cette affreuſe image
Changer bientôt en pleurs ce ſuperbe langage,
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calcas & lui!

IPHIGENIE *à Achille.*

Montrez que je vais ſuivre au pied de nos Autels
Un Roi, qui non content d'effrayer les Mortels,
A des embraſemens ne borne point ſa gloire,
Laiſſe aux pleurs d'une épouſe attendrir ſa victoire;
Et par les malheureux quelquefois déſarmé,
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

PHEDRE, *parlant d'Hippolyte.*

Hélas! lorſqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil ſi fier, d'un front ſi redoutable,
Je penſois qu'à l'amour ſon cœur toujours fermé
Fût contre tout mon ſexe également armé.
Une autre cependant a fléchi ſon audace,
Devant ſes yeux cruels une autre a trouvé grace;

PERIODES A QUATRE MEMBRES.

M. Boſſuet, Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe d'Orléans.

« Tant que nous ſommes détenus dans » cette demeure mortelle, nous vivons » aſſujettis aux changemens, parce que, » ſi vous me permettez de parler ainſi, » c'eſt la loi du Pays que nous habitons; » & nous ne poſſédons aucun bien, » même dans l'ordre de la grace, que » nous ne puiſſions perdre un moment » après par la mutabilité naturelle de » nos deſirs.

M. Fléchier, Oraiſon funebre du Vicomte de Turenne.

« Si le Héros dont je fais l'éloge n'a- » voit ſu que combattre & que vaincre, » ſans que ſa valeur & que ſa prudence » fuſſent animées d'un eſprit de foi & » de charité, content de le mettre au » rang des Scipions & des Fabius, je » laiſſerois à la vanité le ſoin de louer » la vanité, & je ne parlerois de ſa gloire » que pour déplorer ſon malheur.

Extrait du Monologue de Polyeucte dans la priſon.

Monde! n'eſpere pas qu'après toi je ſoupire;
Tu m'étales en vain tes charmes impuiſſans;
Tu me montres en vain, dans tout ce vaſte Empire,
Les ennemis de Dieu pompeux & floriſſans:
Il étale à ſon tour des revers équitables
Par qui les Grands ſont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups ſont moins attendus.

MITHRIDATE *à Monime.*

Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le ſort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, perſécuté, ſans ſecours, ſans Etats,
Errant de mers en mers, & moins Roi que Pirate,
Conſervant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que ſuivi d'un nom ſi glorieux,
Par-tout de l'Univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'eſt point de Rois, s'ils ſont dignes de l'être,
Qui, ſur le trône aſſis, n'enviaſſent peut-être
Au-deſſus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Monime, dans la même Tragédie de Mithridate, apoſtrophe tendrement Xipharès.

Quoi, Prince ! quand tout plein de ton amour extrême,
Pour ſavoir mon ſecret, tu me preſſois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toi peut-être un pere ſe défie,
Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie;
Je parle, & trop facile à me laiſſer tromper,
Je lui marque le cœur où ſa main doit frapper.

JOAD, *Tragédie d'Athalie.*

Grand Dieu ! ſi tu prévois qu'indigne de ſa race,
Il * doive de David abandonner la trace,
Qu'il ſoit comme le fruit, en naiſſant arraché,
Ou qu'un ſouffle ennemi dans ſa fleur a ſéché;
Mais ſi ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes deſſeins un inſtrument utile,
Fais qu'au juſte héritier le Sceptre ſoit remis;
Livre en mes foibles mains ſes puiſſans ennemis;
Confons dans ſes conſeils une Reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan & ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur,
De la chûte des Rois funeſte avant-coureur.

* Joas.

Tout le ſecret de la Période conſiſte dans certaines particules qui en ſont comme les ligamens & les cartilages, qui en lient les divers membres, & qui en ſuſpendent le ſens juſqu'à ce que le tour périodique ſoit entierement achevé. Ces particules ſont, par exemple : *quoique*, *néanmoins* ; *d'autant plus*, *que*, *plus*, *moins* ; *non-ſeulement*, *mais encore* ; *ſi*, *&c.* Il n'eſt pas inutile à des perſonnes peu exercées de ſe faire une ſorte de lieux communs de ces particules, dont l'uſage n'eſt pas abſolument eſſentiel aux Périodes ; mais en facilite la compoſition ; il n'appartient qu'aux Maîtres de l'art de ſavoir s'en paſſer, & de faire rouler ce globe périodique, ſans laiſſer appercevoir les reſſorts ſecrets qui le mettent en mouvement.

SECTION III.

Du Nombre.

TOUTES les graces, toutes les béautés de la Période ſont renfermées dans le nombre, qui n'eſt rien autre choſe qu'une certaine harmonie douce & majeſtueuſe, qui charme l'oreille, & qui réſulte du choix

choix judicieux & de l'heureux arrangement des termes. Les expreſſions les plus pompeuſes, les plus énergiques, ne ſont pas toujours les plus propres à être aſſorties, & à former un tour de phraſe agréable ; cet aſſortiment demande du génie, du goût, une oreille ſévere & délicate.

Ayez pour la cadence une oreille ſévere.

On a dû remarquer cette cadence nombreuſe dans tous les exemples qui viennent d'être rapportés.

L'harmonie doit ſur-tout répandre ſes graces ſur la fin de la Période, afin de laiſſer à l'oreille une impreſſion agréable ; & ſur le commencement, afin d'exciter l'attention de l'auditeur.

Le milieu doit être bien enchaîné, bien ſuivi, ſans longueurs, ſans équivoques, ſans parentheſes qui promenent l'eſprit de l'auditeur dans des eſpaces excentriques, & ſans aucun embarras qui gêne & qui fatigue l'attention.

Il faut ſur-tout éviter avec ſoin les chocs de voyelles, qui, ſe briſant les unes contre les autres, forment une cacophonie déſagréable.

En général, le ſtyle de la période doit être pur, clair, orné, doux, harmonieux ;

point de dureté ; point de terme rude, choquant, impropre, inuſité : en un mot, il faut avoir un reſpect infini pour la Langue.

Il faut que la Période ſoit d'une juſte longueur ; ſi elle eſt trop courte, elle ſera peu ſuſceptible d'harmonie ; le ſens ne demeurera pas aſſez long-tems ſuſpendu, & n'exercera point aſſez l'attention du lecteur : ſi elle eſt trop longue, l'eſprit aura peine à l'embraſſer toute entiere avec plaiſir ; il en laiſſera échapper preſque toutes les beautés.

Il faut éviter dans la Proſe les rimes & les épithetes trop fréquentes. La Poéſie, de ſon côté, n'admet point de phraſe proſaïque. Ce ſont deux juriſdictions différentes, qui ont leurs privileges & leurs bornes, & qui ne doivent point entreprendre l'une ſur l'autre.

Dans tout ce que nous venons de dire ſur le Nombre Oratoire, nous ne l'avons conſidéré que relativement aux chûtes ou cadences dans la Période. On le trouve employé dans pluſieurs ſens tous différens chez les Rhéteurs tant anciens que modernes ; c'eſt une diſcuſſion délicate, difficile, & qui ne convient point aux jeunes perſonnes à qui ces notions légeres, mais ſuffiſantes, ſont deſtinées.

CHAPITRE IV.

Des Styles.

Le Style, dans l'uſage ordinaire, ſe prend pour la maniere dont chacun s'exprime : c'eſt dans ce ſens qu'on dit que chaque Auteur a ſon ſtyle.

Mais, comme toutes les diverſes manieres de s'exprimer ne s'appliquent qu'à trois ſortes de matieres, l'une ſimple, l'autre un peu plus élevée, la troiſieme, grande & ſublime ; on peut dire auſſi qu'il n'y a que trois ſortes de Styles, le ſimple, le tempéré & le ſublime ; & ce qu'on appelle le Style particulier de chaque Auteur, n'eſt qu'une nuance de ces trois Styles, variée à l'infini : ou bien c'eſt l'application différente que chaque Auteur fait de ces trois Styles aux trois différentes matieres auxquelles ils ſe rapportent.

Les qualités du Style en général, ſont la clarté & la propriété.

Le Style doit être clair. On n'écrit pas pour ne point être entendu. Ceux qui aiment à s'enſevelir dans les ténebres, ont une reſſource qui ne peut leur manquer ;

c'eſt le ſilence. Il eſt ſurprenant qu'il y ait des lecteurs aſſez ſtupides ou aſſez ſuperſtitieux pour admirer ce qu'ils n'entendent pas, & ce qu'ils ne peuvent pas entendre.

Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

Un eſprit ſage & judicieux, quand il écrit, veut être entendu, &, quand il lit les productions des autres, ne précipite ni ſon admiration, ni ſa cenſure; il veut connoître avant de louer ou de blâmer; ſemblable à ces prudens Sénonois, qui étant ſaiſis d'abord d'une crainte reſpectueuſe à l'aſpect impoſant des Sénateurs de Rome qu'ils prenoient pour des Dieux, voulurent, avant de leur rendre les honneurs divins, examiner à fond leur nature.

Le Style doit être propre au ſujet que l'on traite. Tout ſujet, comme il a été dit plus haut, ne s'accommode pas de toute ſorte de Style. La raiſon & le jugement doivent ſervir de guides dans le choix qu'il en faut faire. Un Orateur véritablement éloquent, fait dire les petites choſes avec ſimplicité, avec eſprit, avec une délicateſſe pleine de naïveté; les choſes médiocres, avec douceur, élégance & pureté; les choſes ſublimes, avec pompe

& majeſté : ici il eſt ſerré & concis ; là, plus abondant & plus nombreux : tantôt il gagne l'eſprit de ſon auditeur par un air d'ingénuité, de candeur & de modeſtie qui le touche & qui le rend favorable ; tantôt il l'étonne, il l'enleve par la grandeur de ſes ſentimens, par la nobleſſe de ſes penſées, par la magnificence de ſes expreſſions, toujours prêt à plier ſon éloquence, à préſenter de nouveaux ſpectacles, à revêtir la ſcene de décorations nouvelles, ſelon la diverſité des lieux, des tems & des perſonnes. Sérieux ou enjoué, doux ou amer, triſte ou plaiſant, un Orateur eſt un véritable Protée.

Nous avons diſtingué trois ſortes de Style. Entrons dans le détail, & commençons par le Style ſublime.

Section premiere.

Du Style ſublime.

Le Style ſublime eſt celui qui, par la majeſté & l'élévation des penſées, la richeſſe & la force des expreſſions, la vivacité des mouvemens, la nobleſſe & la beauté des images, éleve l'ame au-deſſus des ſens, & la remplit d'un certain en-

thouſiaſme mêlé de plaiſir, de reſpect & d'admiration : en voici des exemples.

M. Fléchier, Oraiſon funebre de Monſieur de Turenne.

» Cet homme qui défendoit les Villes » de Juda, qui domptoit l'orgueil des » enfans d'Ammon & d'Eſaü, qui reve- » noit chargé des dépouilles de Samarie, » après avoir brûlé ſur leurs propres Au- » tels les Dieux des Nations étrangeres; » cet homme que Dieu avoit mis autour » d'Iſraël comme un mur d'airain, où ſe » briſerent tant de fois toutes les forces » de l'Aſie, & qui, après avoir défait de » nombreuſes armées, déconcerté les » plus fiers & les plus habiles Généraux » des Rois de Syrie, venoit tous les ans, » comme le moindre des Iſraëlites, ré- » parer avec ſes mains triomphantes les » ruines du Sanctuaire, & ne vouloit » d'autre récompenſe des ſervices qu'il » rendoit à ſa Patrie, que l'honneur de » l'avoir ſervie; ce vaillant homme pouſ- » ſant enfin avec un courage invincible » les ennemis qu'il avoit réduits à une » fuite honteuſe, reçut le coup mortel, » & demeura comme enſeveli dans ſon » triomphe. Au premier bruit de ce fu-

» neſte accident, toutes les Villes de Ju-
» dée furent émues ; des ruiſſeaux de lar-
» mes coulerent des yeux de tous ſes Ha-
» bitans ; ils furent quelque tems ſaiſis,
» muets, immobiles : un effort de dou-
» leur rompant enfin ce long & morne
» ſilence, d'une voix entrecoupée de ſan-
» glots que formoient dans leurs cœurs
» la triſteſſe, la pitié, la crainte, ils s'é-
» crierent : COMMENT EST MORT CET
» HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE
» PEUPLE D'ISRAEL ? A ces cris, Jéruſa-
» lem redoubla ſes pleurs ; les voûtes du
» Temple s'ébranlerent ; le Jourdain ſe
» troubla, & tous ſes rivages retentirent
» du ſon de ces lugubres paroles : COM-
» MENT EST MORT CET HOMME PUIS-
» SANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'IS-
» RAEL ?

M. Boſſuet, Oraiſon funebre du Grand Condé.

» Venez, Peuples ; venez, Seigneurs
» & Potentats ! & vous qui jugez la terre,
» & vous qui ouvrez aux hommes les
» portes du Ciel, & vous, plus que tous
» les autres, Princes & Princeſſes, no-
» bles Rejettons de tant de Rois, lumie-
» res de la France, aujourd'hui obſcurcies
» & couvertes de votre douleur comme

» d'un nuage! venez voir le peu qui nous
» reſte d'une ſi auguſte Naiſſance, de tant
» de grandeur, de tant de gloire; jettez
» les yeux de toutes parts: voilà tout ce
» qu'a pu faire la magnificence & la piété
» pour honorer un Héros; des titres, des
» inſcriptions, vaines marques de ce qui
» n'eſt plus; des figures qui ſemblent pleu-
» rer autour d'un tombeau, & de fragiles
» images d'une douleur que le tems em-
» porte avec tout le reſte; des colonnes qui
» ſemblent vouloir porter juſqu'au Ciel le
» magnifique témoignage de notre néant;
» & rien enfin ne manque dans tous ces
» honneurs, que celui à qui on les rend.
» Pleurez donc ſur ces foibles reſtes de la
» vie humaine; pleurez ſur cette triſte
» immortalité que nous donnons aux Hé-
» ros. O vous! qui courez avec tant d'ar-
» deur dans la carriere de la gloire, ames
» guerrieres & intrépides! quel autre fut
» plus digne de vous commander? Pleu-
» rez ce grand Capitaine, & dites en gé-
» miſſant: voilà celui qui nous menoit
» dans les haſards; ſous lui ſe ſont formés
» tant d'illuſtres Capitaines que ſes exem-
» ples ont élevés aux premiers honneurs
» de la guerre; ſon ombre eût pu encore
» gagner des batailles; & voilà que dans
» ſon ſilence ſon nom même nous anime

» & nous avertit en même tems que » pour trouver à la mort quelques reſtes » de nos travaux, il faut, en ſervant le » Roi de la terre, ſervir encore le Roi » du Ciel.

On peut comparer enſemble ces deux admirables morceaux, qui ſuffiſent pour donner d'abord une idée générale du ſublime; mais il eſt bon d'approfondir un peu cette partie importante de la Rhétorique. Longin, dans le Traité ſi eſtimé qu'il a fait ſur cette matiere, paroît avoir trop confondu le ſublime avec le beau, & n'avoir pas aſſez conſidéré qu'il eſt une multitude d'ouvrages qui ne peuvent s'élever au ton majeſtueux & fier du ſublime, & qui ſont pourtant des chefs-d'œuvre dans leur genre.

Il eſt des graces légeres & naïves; il en eſt de nobles & de ſublimes; les unes piquent & réveillent le ſentiment, les autres tranſportent l'ame & l'enchantent: leurs effets ſont différens comme leurs attraits; elles ſont toutes également, quoique diverſement, aimables.

Le plaiſant eſt directement oppoſé au ſublime, & eſt abſolument incompatible avec lui.

Le doux, le tendre, le touchant s'en

rapprochent davantage, mais ils en ſont encore bien éloignés.

Tout ce qui, dans le genre grave, ſérieux & noble eſt au-deſſus du ſimple agrément, peut ſe rapporter au ſublime.

Le plaiſant réjouit l'ame, & la met dans une ſituation tranquille & gaie; le fin, l'ingénieux flatte ſa délicateſſe; le touchant la pénetre & développe ſa ſenſibilité; le ſublime l'étonne, l'éleve, & déploie toute la grandeur & toute la nobleſſe dont elle eſt capable.

Le bon & le beau ſont donc bien différens du ſublime, & tous ces genres, eſtimables en eux-mêmes, s'ils ne ſont pas aiſés à définir, ſont aiſés du moins à diſtinguer par les différens effets qu'ils produiſent.

Le ſentiment que cauſe le ſublime eſt l'admiration; c'eſt-là ſon caractere diſtinctif.

Le ſublime peut naître de quatre ſources; des images, des penſées, des ſentimens & des paroles.

Du ſublime des Images.

Toute image qui repréſente avec des couleurs vives & fortes un grand objet, une grande action, produit néceſſairement le ſublime.

» Dieu dit : que la lumiere ſe faſſe ; & » la lumiere ſe fit.

Voilà une grande action peinte avec de grands traits; voilà du ſublime. C'eſt avec raiſon qu'on admire depuis long-tems ce tableau ſi noble & ſi précis de la Toute-puiſſance Divine. Cette création, qui ne coûte qu'un mot à l'Eternel, cette rapidité avec laquelle ſon ordre ſuprême eſt accompli auſſitôt que donné ; ce tour ſi vif & ſi frappant, qui exprime ſi bien toutes ces grandes idées, mérite aſſurément l'admiration de quiconque ſait penſer & ſentir. Ces ſortes d'images ſe rencontrent fréquemment dans l'Ecriture, ſur-tout dans les Pſeaumes & dans les Ecrits des Prophétes.

» La Mer le vit, & s'enfuit, « dit David au ſujet de la Mer rouge, qui ſuſpendit ſes flots pour ouvrir un paſſage au peuple protégé de Dieu & conduit par ſon Prophéte. Veut-il peindre ce Dieu excitant une tempête ?

» Il parle ; les vents accourent, les » flots de la Mer s'élevent.

Il ne les calme pas avec moins d'empire & de facilité ; ſa bonté n'eſt pas moins rapide dans ſes effets, que ſa colere.

» Il change l'Aquilon en Zéphir, & » les flots ſe taiſent.

L'éloquence du Prophéte Iſaïe abonde en images ſublimes, on en peut juger par ce morceau du chap. 34.

» Approchez, Nations, & écoutez; » Peuples, ſoyez attentifs; que la Terre, » d'une extrémité à l'autre, prête l'o- » reille; que le Monde & tout ce qu'il » produit entende ma voix!

» L'indignation du Seigneur va fondre » ſur toutes les Nations; ſa fureur ſe ré- » pandra ſur toutes leurs armées: il les a » dévouées à l'anathême, il les a livrées » au carnage.

» Ceux qui auront été tués ſeront jet- » tés & entaſſés par monceaux; une puan- » teur horrible s'élevera de leurs corps, » & les montagnes dégouteront de leur » ſang.

» Toutes les Etoiles du Ciel ſeront lan- » guiſſantes; les Cieux ſe plieront & ſe » rouleront comme un livre; tous les » Aſtres tomberont comme les feuilles » tombent de la Vigne & du Figuier.

Tout le reſte ſe ſoutient avec la même majeſté.

Racine a exprimé la toute-puiſſance Divine par les images les plus ſublimes.

L'Eternel eſt ſon nom, le Monde eſt ſon ouvrage.
Il entend les ſoupirs de l'Humble qu'on outrage,

Juge tous les Mortels avec d'égales Loix,
Et du haut de ſon trône interroge les Rois.
Des plus fermes Etats la chûte épouventable,
Quand il veut, n'eſt qu'un jeu de ſa main redoutable.

Et ailleurs.

Et quel beſoin ſon bras a-t-il de nos ſecours?
Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre;
Pour diſſiper leur ligue, il n'a qu'à ſe montrer:
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer:
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le Ciel tremble:
Il voit comme un néant tout l'Univers enſemble;
Et les foibles Mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux, comme s'ils n'étoient pas.

Rien ne ſurpaſſe en ſublimité l'enthouſiaſme prophétique de Joad.

Comment en un plomb vil (*a*) l'or pur s'eſt-il changé?
Quel eſt dans ce lieu ſaint (*b*) ce Pontife égorgé?
Pleure, Jéruſalem; pleure, Cité perfide,
Des Prophetes divins malheureuſe homicide!
De ſon amour pour toi ton Dieu s'eſt dépouillé;
Ton encens à ſes yeux eſt un encens ſouillé.

(*a*) Joas.
(*b*) Zacharie.

Où menez-vous ces enfans & ces femmes (*a*) ?
Le Seigneur a détruit la Reine des Cités ;
Ses Prêtres sont captifs, ses Rois sont rejettés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi ! Cedres, jettez des flammes !
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

. . . . . .

Quelle (*b*) Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés :
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez ;
Jérusalem renaît plus charmante & plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces (*c*) Enfans qu'en son sein elle n'a point portés ?
Leve, Jérusalem ; leve ta tête altiere ;
Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnés !
Les Rois des Nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere ;
Les Peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée !
Cieux ! répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

(*a*) Captivité de Babilone.
(*b*) L'Eglise.
(*c*) Les Gentils.

On ne peut ſoutenir plus dignement le caractere de l'Ecriture Sainte.

Quelle idée admirable Corneille nous donne de Pompée par ce vers :

Il fuit le monde entier écraſé ſous ſa chûte !

Cependant ſi l'humanité, ſi la généroſité ſont préférables à la valeur & à la puiſſance, le portrait que fait M. de Voltaire de Luſignan, dans Zaïre, eſt encore plus ſublime.

Là, je vis Luſignan chargé d'indignes fers,
Inſenſible à ſa chûte, & grand dans ſes miſeres,
Il n'étoit attendri que des maux de ſes freres.

Admirons encore le portrait qu'il fait du Premier Préſident de Harlai, dans ce moment critique où le Gladiateur Buſſy vient inſolemment à la tête des Rebelles demander au Parlement un Arrêt de proſcription contre les Rois.

Soudain Harlai ſe leve ; Harlai, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juſte autant qu'intrépide,
Il ſe préſente aux ſeize, il demande des fers,
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Cette image, vraiment ſublime, reſſemble fort à une autre plus ſublime en-

core du grand Corneille, lorſqu'il dit de Pompée :

Il s'avance au trépas,
Avec le même front qu'il donnoit des Etats.

Du ſublime des Penſées.

Des maximes fortes, hardies, vraies & noblement exprimées, forment cette eſpece de ſublime.

Les idées qui repréſentent la miſere de l'homme, & celles qui expriment ſa grandeur, ſont également ſuſceptibles de ſublime.

M. Boſſuet, dans l'Oraiſon funebre de Madame, Ducheſſe d'Orléans, mépriſe, en Orateur Chrétien, ces grandeurs paſſageres, ces diſtinctions chimériques dont ſe repaît la vanité des hommes.

» *Nous mourons tous*, diſoit cette femme, dont l'Ecriture a loué la prudence » au ſecond livre des Rois, *nous allons* » *ſans ceſſe au tombeau, ainſi que des eaux* » *qui ſe perdent ſans retour*. En effet, nous » reſſemblons tous à des eaux courantes. » De quelque ſuperbe diſtinction que ſe » flattent les hommes, ils ont tous une » même origine, & cette origine eſt peu» ple. Leurs années ſe pouſſent ſucceſſi-

» vement comme des flots : ils ne ceſſent » de s'écouler, tant qu'enfin, après avoir » fait un peu plus de bruit, & traverſé un » peu plus de pays les uns que les autres, » ils vont tous enſemble ſe confondre » dans un abîme où l'on ne reconnoît » plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces » autres qualités ſuperbes qui diſtinguent » les hommes ; de même que ces fleuves » ſi vantés demeurent ſans nom & ſans » gloire, mêlés dans l'Océan avec les ri- » vieres les plus inconnues.

C'eſt ce que M. de Voltaire a auſſi exprimé avec la même nobleſſe.

Cet inſecte inſenſible enſeveli ſous l'herbe,
Cet aigle audacieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel.

Puis il ajoute :

Les Mortels ſont égaux ; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence ;
Il eſt de ces Mortels favoriſés des Cieux,
Qui ſont tout par eux-mêmes & rien par leurs Ayeux.

Ces maximes portent un vrai caractere de ſublimité, auſſi-bien que cette belle Epitaphe du Maréchal de Rantzau, où l'Auteur s'adreſſant au tombeau, lui dit :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié reſta dans les Plaines de Mars;
Il diſperſa par-tout ſes membres & ſa gloire:
Tout abbattu qu'il fût, il demeura vainqueur;
Son ſang fut en cent lieux le prix de ſa victoire,
Et Mars ne lui laiſſa rien d'entier que le cœur.

On ſait qu'il n'y eut jamais de Général d'Armée auſſi mutilé que le Maréchal de Rantzau; il avoit perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille, &, comme dit Bourſaut, il ne lui reſtoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Voici d'autres maximes très-nobles.

Le premier qui fut Roi, fut un ſoldat heureux:
Qui ſert bien ſon pays n'a pas beſoin d'Ayeux.

Philoctete dit, en parlant d'Hercule, dont il avoit partagé la gloire & les travaux:

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux,
Qu'euſſai-je été ſans lui? Rien que le fils d'un Roi.

Le ſublime des penſées n'a pas toujours beſoin d'être ſoutenu par la pompe & l'énergie des expreſſions; ſouvent il s'ac-

commode très-bien du ſtyle le plus ſimple, & il n'en eſt que plus ſublime. C'eſt ce qu'on peut voir dans ce mot plein de mépris & de fierté avec lequel Pharaſmane congédie l'Ambaſſadeur Romain.

Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon,
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

Et dans cet autre mot moins faſtueux, plus ſimple & encore plus beau, de Brutus à l'Ambaſſadeur de Porſenna :

Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat Romain.

Ce trait admirable eſt bien digne de la noble confiance que ce Conſul avoit déja témoignée en diſant aux Sénateurs aſſemblés :

Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir ;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connoîtra qui nous ſommes ;
Et l'eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards,
Il la verra dans vous, vous êtes ſes remparts.
Qu'il révere en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble ;

Qu'il paroiſſe au Sénat, qu'il l'écoute, & qu'il tremble.

Ce dernier morceau peint admirablement la fierté courageuſe de ces grands Républicains ; auſſi ſe rapporte-t-il moins au ſublime des penſées, qu'à l'eſpece de ſublime dont nous allons parler.

Sublime des Sentimens.

Ce mot n'a pas beſoin de définition ; il exprime une choſe que tout le monde entend, que tout le monde ſe pique d'avoir, & qui eſt cependant fort rare. Mais en voici des exemples.

Abner, ami de Joad, lui apprend avec crainte les dangers dont ce Grand-Prêtre eſt menacé ; il lui peint Athalie inquiete & furieuſe, prête à porter ſur lui une main ſacrilege, & à profaner le Sanctuaire de Dieu. Joad, ſans s'émouvoir, lui répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait auſſi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Cette intrépidité héroïque, cette confiance vertueuſe dans le ſecours divin, eſt le comble de la ſublimité.

Le même Joad voyant qu'il ne reſte dans l'enceinte du Temple que de jeunes filles & de foibles Lévites, s'écrie :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des Prêtres, des Enfans, ô Sageſſe éternelle !
Mais ſi tu les ſoutiens, qui peut les ébranler ?

Ces beaux vers expriment admirablement les ſentimens d'une ame vraiment Iſraëlite, dont le courage & la foi ne s'alarment point à l'aſpect des dangers les plus preſſans, & qui, comme un autre Abraham, eſpere contre toute eſpérance, perſuadée que le Dieu des Armées forme dans l'art des Combats les mains qui s'arment pour ſoutenir ſes droits.

L'inflexible Brutus, arbitre de la deſtinée du ſeul fils qui lui reſte, d'un fils vertueux, d'un fils illuſtre par pluſieurs victoires remportées ſur les ennemis de la République naiſſante, & qui n'étoit coupable que d'avoir balancé un moment entre Rome où ſon devoir le retenoit, & la fille de Tarquin vers qui l'entraînoit ſon amour; Brutus oubliant qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir qu'il eſt citoyen, étouffe la voix de la nature & de l'humanité, condamne à une mort infâme ce fils, l'unique

objet de toutes ſes complaiſances, & n'exhale ſa mourante tendreſſe pour ce fils infortuné, que par ce ſentiment héroïque, peut-être féroce, mais ſublime.

Approche, triſte objet d'horreur & de tendreſſe!
Approche, cher appui qu'eſpéroit ma vieilleſſe!
Viens embraſſer ton pere, il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

Un Sénateur vient le conſoler de la part du Sénat, dont les entrailles plus paternelles que celles de Brutus étoient émues de compaſſion. Ce Républicain farouche lui répond fierement:

Vous connoiſſez Brutus, & l'oſez conſoler!

Quel mêlange horrible de grandeur & de cruauté!

Cette parole de Zénobie, au ſoupçonneux Rhadamiſte ſon époux, eſt pleine d'une noble & délicate fierté:

Je connois la fureur de tes ſoupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Heureuſe ſécurité que la vertu ſeule peut donner!

Tel eſt encore le ſentiment exprimé par cette réponſe admirable de Pauline à Polieucte, qui lui dit, au ſujet de Sévere:

Quoi ! vous me ſoupçonnez déja de quelque ombrage ?

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop ſenſible outrage.

Dans cet exemple la délicateſſe eſt jointe à la ſublimité.

OROSMANE, *à Néreſtan.*

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici ſe ſeroit-il flatté
D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Reprens ta liberté, remporte tes richeſſes ;
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes.
Au lieu de dix Chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander ;
Qu'ils aillent, ſur tes pas, apprendre à ta Patrie
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritoit le mieux,
Des Luſignans ou moi, l'empire de ces lieux.

Quelle noble hardieſſe dans ce diſcours de Monime à Mithridate, qui, par un détour artificieux, lui avoit arraché l'aveu de ſon amour ſecret pour Xipharés.

Je n'ai point oublié quelle reconnoiſſance
Seigneur, m'a dû ranger ſous votre obéiſſance :
Quelque rang où jadis ſoient montés mes ayeux,
Leur gloire de ſi loin n'éblouit point mes yeux.

Je ſonge avec reſpect de combien je ſuis née
Au-deſſous des grandeurs d'un ſi noble hymenée.
Et malgré mon penchant & mes premiers deſſeins
Pour un fils, après vous le premier des humains,
Du jour qu'on m'impoſa pour vous ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, à ce Prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous ſacrifier,
Loin de moi par mon ordre il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du ſecret ce feu s'alloit éteindre,
Et même de mon ſort je ne pouvois me plaindre,
Puiſqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux
Je faiſois le bonheur d'un Héros tel que vous.
Vous ſeul, Seigneur, vous ſeul, vous m'avez arrachée
A cette obéiſſance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cauſe à jamais s'éloignoit de ma vue;
Vos détours l'ont ſurpris, & m'en ont convaincue;
Je vous l'ai confeſſé, je le dois ſoutenir,
En vain vous en pourriez perdre le ſouvenir,
Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours préſent à ma penſée.
Toujours je vous croirois incertain de ma foi,
Et le tombeau, Seigneur, eſt moins triſte pour moi,
Que le lit d'un Epoux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'eſt acquis ſur moi ce cruel avantage,

Et

Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

Asdrubal, Ambassadeur de Carthage, plaidoit dans le Sénat Romain la cause de sa Nation vaincue; il commençoit à fléchir les Sénateurs, lorsqu'un d'eux, l'interrompant avec colere, lui demanda *par quels Dieux, après tant de sermens violés, seroit jurée l'observation d'un nouveau Traité? Par ces mêmes Dieux*, répondit Asdrubal, *qui punissent si sévérement les infracteurs des Traités.*

Cette éloquence du cœur, cette expression si noble d'un repentir sincere, appartient au sublime de sentiment.

Les sentimens que Henri le Grand fait paroître à l'aspect du sage Mornai, lorsque, honteux de sa foiblesse, il s'arrache des bras de la charmante d'Estrées pour rentrer dans ceux de la gloire, sont d'une générosité parfaite.

Enfin, dans ces jardins où sa vertu languit,
Il vit Mornai paroître; il le voit, & rougit:
L'un de l'autre en secret, ils craignoient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence
Mais ce silence même, & ces regards baissés,

Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez;
Sur ce visage austere où régnoit la tristesse,
Henri lut aisément sa honte & sa foiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colere;
Qui m'apprend mon devoir, est trop sûr de me plaire :
Viens; le cœur de ton Prince est digne encor de toi :
Je t'ai vu : c'en est fait, & tu me rends à moi.
Je reprens ma vertu que l'amour m'a ravie.
De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre, est désormais ma plus belle victoire.
Partons; bravons l'amour dans les bras de la gloire?
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornai connut son Maître;
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paroître!
Vous, de la France entiere auguste défenseur;
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur.
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Du ſublime des Paroles.

C'eſt ici proprement ce qu'on appelle le ſtyle ſublime. C'eſt lui qui, par la vivacité, l'énergie & la nobleſſe de l'expreſſion, ſait répandre un caractere de ſublimité ſur des images, des penſées & des ſentimens qui, par eux-mêmes, n'auroient rien de ſublime.

Par exemple, la colere étant plutôt un vice qu'une vertu, tient plus de la baſſeſſe que de la ſublimité. Elle devient cependant ſublime dans la bouche de Moloch, lorſqu'emporté par des mouvemens impétueux de rage & de déſeſpoir, il exhale ainſi ſa haine implacable contre le Tout-puiſſant au milieu de l'aſſemblée des Anges rébelles.

» Tandis que nous concerterons des » meſures indignes de nous, faudra-t-il » que des millions d'eſprits armés qui » n'attendent que le ſignal de l'eſcalade, » reſtent ici languiſſans & bannis de leur » véritable Patrie ? Faudra-t-il qu'ils ac- » ceptent pour leur demeure cette infâme » & noire caverne, où nous a renfermés » le cruel qui regne par notre lâcheté ? » Non; ſervons-nous des flammes & des » furies de l'Enfer pour forcer tous en-

» ſemble un paſſage vers les montagnes
» éternelles : faiſons de nos propres tor-
» tures des armes contre notre tyran ;
» qu'il entende le tonnerre infernal af-
» fronter la foudre dans ſes mains ; oppo-
» ſons à ſes éclairs le feu livide qui nous
» dévore ; montrons une rage égale ; jet-
» tons l'horreur parmi ſes Anges, & qu'il
» tremble en voyant ſon Trône même
» couvert de ce ſoufre & de ces flammes
» qu'il a préparées contre nous.

Ces paroles, horriblement ſublimes & magnifiquement impies, ſont très-bien placées dans la bouche d'un Démon, & ſur-tout du Démon de la guerre.

Pour bien entendre la pratique & l'uſage du ſtyle ſublime, il faut obſerver que les idées générales des choſes peuvent ſe rapporter à trois eſpeces. Les unes ſont ſublimes par elles mêmes, & forment ce que nous avons appellé ſublime des images, ſublime des penſées, ſublime des ſentimens ; telle eſt, par exemple, l'idée de la création qui s'opere par un ſeul mot ; telle eſt la penſée de l'égalité des mortels, diſtingués par la ſeule vertu ; telle eſt enfin un ſentiment de grandeur, de généroſité, &c.

Ces choſes étant ſublimes par elles-

mêmes, ſe paſſent quelquefois fort bien du ſecours de l'expreſſion, comme nous l'avons obſervé à l'égard du mot de Pharaſmane à l'Ambaſſadeur Romain, & de Brutus à l'Ambaſſadeur Toſcan.

Il faut cependant convenir qu'en général, quelle que ſoit par elle-même la ſublimité de ce premier ordre d'idées, le ſublime des paroles en rehauſſe encore l'éclat. Auſſi on a pu voir que dans preſque tous les exemples qui ont été cités, le ſublime des paroles étoit joint à la ſublimité, ſoit des images, ſoit des penſées, ſoit des ſentimens, qui ne faiſoient que gagner à cette jonction.

A l'égard des idées des choſes qui ne ſont pas ſublimes par elles-mêmes, il y a une diſtinction importante à faire: ou ces choſes n'ont qu'un ſeul aſpect, ou elles peuvent être conſidérées ſous des points de vue différens.

Les choſes qui n'ont qu'un aſpect, ne peuvent être ennoblies par le ſtyle ſublime. Par exemple, les idées plaiſantes ne ſont ſuſceptibles que d'un tour plaiſant, & le ſtyle le plus pompeux ne peut que leur donner un air burleſque; il ne peut pas les rendre ſublimes.

Il en eſt de même des choſes tendres & touchantes; elles peuvent émouvoir,

attendrir, percer le cœur ; mais elles ne peuvent ni l'étonner, ni l'élever ; le ſtyle ſublime ne peut donc rien faire pour elles, parce que leur eſſence réſiſte au ſublime, & ſe renferme conſtamment dans ſon caractere de tendreſſe & de douceur.

Reſte un troiſieme ordre de choſes qui ne ſont pas ſublimes par elles-mêmes, mais qui, pouvant être enviſagées ſous différens points de vûe, laiſſent au ſtyle le moyen de les élever juſqu'à la dignité des choſes ſublimes. Par exemple, l'idée de la guerre & de ſes plus grands ſuccès n'a rien par elle-même de vraiment ſublime ; elle a même un côté odieux & mépriſable, qui ne préſente que l'image des déſordres, des crimes, des calamités, des déſolations. L'art de l'éloquence conſiſte à écarter ce tableau funeſte, & à n'offrir qu'une perſpective ſéduiſante, ornée de tout ce que la gloire a de plus brillant, & la victoire de plus heureux. C'eſt par l'effet de cet art, c'eſt par la vertu du ſtyle ſublime que Mithridate paroît ſi grand dans ce tableau.

Ce Roi, qui ſeul a durant quarante ans
Laſſé tout ce que Rome eut de Chefs importans ;
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,

Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt.

C'eſt auſſi par la même raiſon que nous admirons ces beaux vers de la Henriade.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Diſputant le tonnerre à l'Aigle des Céſars;
Arbitre de la paix que la victoire amene,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugene.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'ami des vertus & des arts.
Malheureux à la Cour, invincible à la Guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire & l'Angleterre.

XIPHARÉS à *Mithridate.*

Continuez, Seigneur, tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls ſont vos ſeules retraites;
Rome pourſuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle & plus craint qu'Annibal;
Tout couvert de ſon ſang, quoi que vous puiſſiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix ſanguinaire;
Telle qu'en un ſeul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Aſie à cent mille Romains.

. . . . . .

Embraſez par nos mains le Couchant & l'Aurore,
Rempliſſez l'Univers ſans ſortir du Boſphore;

Que les Romains preſſés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous ſerez, & vous trouvent par-tout.

Mithridate ne s'exprime pas moins noblement.

Marchons, & dans ſon ſein rejettons cette guerre,
Que ſa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces Conquérans ſiers,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons en ce grand homme'
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome,
Noyons-la dans ſon ſang juſtement répandu,
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu;
Détruiſons ſes honneurs, & faiſons diſparoître
La honte de cent Rois.

Tout ceci n'eſt que du ſtyle ſublime; c'eſt la haine, c'eſt la vengeance embellie des couleurs d'un courage & d'une fermeté inébranlables; mais l'hémiſtiche qui ſuit renferme un vrai ſublime de ſentiment.

La honte de cent Rois, & *la mienne peut-être.*

Ce trait dévoile une grande ame, élevée au deſſus des caprices du ſort, qui oſe enviſager d'un œil ferme ces idées humiliantes de défaite & de honte, afin d'en

effacer le ſouvenir, & d'en détruire les monumens par le coup le plus hardi.

Toutes les paſſions & les foibleſſes des hommes ſe rapportent à ce troiſieme ordre de choſes qui ne ſont pas ſublimes par elles mêmes, mais qui ſont ſuſceptibles de différens aſpects, & auxquelles par conſéquent le ſtyle peut donner de la ſublimité.

C'eſt ce qu'on a pu voir dans l'éloquent diſcours de Moloch, qui n'annonce en effet que de la rage & du déſeſpoir, mais qui les produit ſous les traits plus agréables de la hardieſſe, de l'impétuoſité & de la grandeur.

Il en eſt de même de tous les deſirs, de tous les mouvemens & de toutes les affections du cœur de l'homme. Rien n'eſt plus aiſé que de leur donner du ridicule, & c'eſt ce qu'on fait dans la Comédie. Rien n'eſt plus aiſé que de leur donner un air de grandeur, & c'eſt ce qu'on fait dans la Tragédie. Voilà pourquoi l'amour d'Harpagon fait rire, & celui de Mithridate intéreſſe. Voilà en quoi diffèrent le grand, le furieux, le terrible Hérode de M. de Voltaire, & l'imbécille Sganarelle du Cocu imaginaire.

En réſumant donc toute la doctrine du ſtyle ſublime, on voit 1°, qu'il a la vertu

d'embellir les choſes ſublimes par elles-mêmes, ſoit images, ſoit penſées, ſoit ſentimens, & que ſon ſecours leur eſt preſque toujours utile.

2°. Qu'il ne peut toucher aux choſes qui, n'étant point ſublimes par elles-mêmes, n'ont d'ailleurs qu'un caractere & qu'un aſpect.

3°. Que ſon triomphe eſt d'élever juſqu'au ſublime les choſes qui, n'étant point déterminées par elles-mêmes au noble & au grand, ont cependant un beau côté par lequel elles peuvent être conſidérées.

Quel ſeroit donc le genre de ſublime le plus parfait? Ce ſeroit ſans doute celui qui réuniroit la ſublimité des images, des penſées, des ſentimens & du ſtyle. Les exemples en ſont rares, mais il n'eſt pas impoſſible d'en trouver.

Ces quatre beaux vers qui peignent ſi bien la confiance admirable de Joad, & que nous avons rapportés au ſublime de ſentiment, parce que c'eſt en effet le ſentiment qui y domine, & qui en fait la principale beauté; ces quatre vers renferment auſſi une image & une penſée extrêmement ſublimes.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

Sait auſſi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec reſpect à ſa volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Le ſublime d'image ſe trouve dans le premier vers, le ſublime de penſée dans le ſecond, le ſublime de ſentiment dans les deux derniers, & le ſublime de ſtyle dans tous les quatre.

Il faut cependant obſerver qu'il y a des choſes auſſi ſublimes qu'elles le peuvent être, quoiqu'elles ne réuniſſent pas les quatre eſpeces de ſublime.

Marianne peut échapper à la mort que ſon cruel époux lui prépare; elle n'a qu'à ſe montrer aux Prêtres & au Peuple, leur repréſenter ſon innocence & ſes malheurs, & ſeconder les efforts de Varus; ſa confidente l'y engage par les conſidérations les plus fortes: mais la généreuſe Marianne a pris un plus noble parti.

Le vrai courage (*répond-elle*), eſt de ſavoir ſouffrir.
Non d'aller exciter une foule rébelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle:
Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir.

Voilà du ſublime de penſée, & ſur-tout

du ſublime de ſentiment, & ce ſublime eſt pouſſé auſſi loin qu'il peut l'être ; mais le ſublime d'image ne s'y trouve point, parce que la ſituation, la choſe qu'il s'agit d'exprimer, n'eſt pas ſuſceptible d'image.

Preſque toutes les Odes du Rouſſeau, tant ſacrées que profanes, ſont des modeles parfaits de ſublimité : je crois qu'il en faudroit excepter l'Ode à une Veuve, & quelques autres, admirables dans leur genre, mais qui, par la tendreſſe & la douceur dont elles ſont remplies, ſemblent appartenir plutôt au ſtyle tempéré qu'au ſtyle ſublime.

Comme le Sublime eſt fait pour de grands ſujets, il ne peut gueres être employé à propos que dans la Poéſie épique & lyrique, dans les Tragédies, dans les Panégyriques, les Oraiſons funebres, les Sermons, & quelques Plaidoyers d'une nature peu commune.

SECTION II.

Du Style ſimple.

LE Style ſimple eſt celui qui convient aux converſations familieres : ennemi de tout ornement éclatant, il évite avec ſoin tout ce qui ſent la pompe & l'apprêt. L'enjouement, la gaieté, la vivacité, tous les charmes de la négligence, toutes les graces de la naïveté lui appartiennent; c'eſt une Bergere qui ſe couronne de mille fleurs, & qui n'a jamais connu l'uſage des Diamans.

M. de Fontenelle poſſede le talent aimable de manier avec politeſſe, eſprit & enjouement, les matieres les plus didactiques & les plus abſtraites; ſon ingénieux ſyſtême de la pluralité des Mondes eſt un modele parfait de la ſimplicité dont nous parlons : en voici un morceau charmant.

» Si la Terre eſt ſi petite à l'égard de » Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains » que nous ne lui ſoyons inconnus ; il fau- » droit qu'il vît la Terre quatre-vingt- » dix fois plus petite que nous ne la « voyons : c'eſt trop peu ; il ne la voit

» point. Voici ſeulement ce que nous
» pouvons croire de meilleur pour nous.
» Il y aura dans Jupiter des Aſtronomes
» qui, après avoir bien pris de la peine
» à compoſer des lunettes excellentes,
» après avoir choiſi les plus belles nuits
» pour obſerver, auront enfin découvert
» dans les Cieux une petite planette
» qu'ils n'avoient jamais vûe. D'abord
» le Journal des Savans de ce pays-là en
» parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en
» entend point parler, ou n'en fait que
» rire; les Philoſophes, dont cela détruit
» les opinions, forment le deſſein de
» n'en rien croire; il n'y a que les gens
» très-raiſonnables qui en veulent bien
» douter. On obſerve encore, on revoit
» la petite planette; on s'aſſure bien que
» ce n'eſt point une viſion; on commence
» même à ſoupçonner qu'elle a un mou-
» vement autour du Soleil; on trouve,
» au bout de mille obſervations, que ce
» mouvement eſt d'une année; & enfin,
» grace à toutes les peines que ſe donnent
» les Savans, on ſait dans Jupiter que
» notre terre eſt au monde: les curieux
» vont la voir au bout d'une lunette, &
» la vûe à peine peut-elle encore l'attra-
» per.

Les Dialogues de Lucien ſont d'une

ſimplicité qui donne un ridicule parfait aux Dieux, lorſqu'ils en ſont les interlocuteurs. On ſait que Lucien n'étoit pas un dévot du Paganiſme Les perſonnes pour qui on écrit ici peuvent le lire dans la traduction de d'Ablancourt.

M. de Fontenelle a renouvellé parmi nous ce genre de littérature avec beaucoup de ſuccès; ſes Dialogues ſont d'une élégance & d'une naïveté parfaites : on voit à tout moment partir du ſein de cette naïveté, de brillantes étincelles d'eſprit qui frappent & qui ſurprennent. Lucien eſt plus ſimple & moins orné, quoiqu'il ſoit auſſi extrêmement ingénieux.

Les Lettres de Pline ſont auſſi ſimples qu'ingénieuſes. Elles ont été fort élégamment traduites par M. de Sacy : en voici une. » Que fait-on à Côme, cette Ville » délicieuſe que nous aimons tant l'un & » l'autre ? Cette belle maiſon que vous » avez dans le fauxbourg eſt-elle tou- » jours auſſi riante ? Ce cabinet de ver- » dure, qui me plait tant, n'a-t-il rien » perdu de ſes agrémens ? Vos planes » conſervent-ils la fraîcheur de leur om- » brage ? Le canal a-t-il toujours ſa bor- » dure auſſi verte, & ſes eaux auſſi pures ? » Ne m'apprendrez-vous rien de ce baſ-

» fin qui ſemble fait exprès pour les re-
» cevoir ? Quelles nouvelles de cette
» longue allée, dont le terrein eſt ferme
» ſans être rude ? Le Soleil tous les jours
» rend-il ſes viſites fréquentes & régu-
» lieres à notre bain délicieux ? En quel
» état ſont ces ſalles où vous tenez table
» ouverte, & celles qui ne ſont deſtinées
» qu'à vos amis particuliers ? Vos appar-
» temens de jour & de nuit, ces lieux
» charmans vous poſſedent-ils tour-à-
» tour ? ou le ſoin de faire valoir vos re-
» venus, vous met-il à l'ordinaire dans
» un mouvement continuel ? Vous êtes
» le plus heureux des hommes, ſi vous
» jouiſſez de tant de biens ; mais vous
» n'êtes qu'un homme vulgaire, ſi vous
» n'en jouiſſez pas. Que ne renvoyez-
» vous ces baſſes occupations à des gens
» qui en ſoient plus dignes que vous ; &
» qu'attendez-vous pour vous donner
» tout entier à l'étude des Belles-Lettres
» dans ce paiſible ſéjour ? C'eſt la ſeule
» occupation, c'eſt la ſeule oiſiveté hon-
» nête pour vous. Rapportez-là votre tra-
» vail, votre repos, vos veilles, votre
» ſommeil même. Eſſayez d'amaſſer une
» ſorte de biens que le tems ne puiſſe
» vous ôter. Tous les autres, dans la ſuite

» des ſiecles, changeront mille & mille
» fois de maître, mais les ouvrages de
» votre eſprit ne ceſſeront jamais d'être
» à vous. Je ſais à qui je parle : je con-
» nois la grandeur de votre courage,
» l'étendue de votre génie. Tâchez ſeu-
» lement d'avoir meilleure opinion de
» vous ; faites vous juſtice, & les autres
» vous la feront.

Voici quelques extraits d'une Lettre Italienne, écrite par un Sicilien à un de ſes amis; elle contient une critique agréable de Paris, & des mœurs françoiſes.

» Les Etrangers ſont bien reçus en ce
» pays-ci, pourvu qu'ils n'y demandent
» rien ; ils n'y ont d'autre emploi que de
» ſe divertir, & quelques-uns d'ôter la
» ſuie des cheminées ; c'eſt le privilege
» des Savoyards.

» Les Grands ſe diſtinguent par ne
» vouloir rien faire pour ſervir les autres,
» & par un grand nombre de bêtes & d'a-
» nimaux à deux pieds qui les ſuivent
» toujours quand ils ſe font traîner dans
» leurs carroſſes : les chevaux ont le pas
» devant les laquais, la mode étant ici de
» les mettre en troupes ſur le derriere du
» carroſſe, droits ſur les pieds comme le
» Coloſſe de Rhodes : ils regardent fie-

» rement d'autres eſclaves attelés à d'au-
» tres voitures moins faſtueuſes, qu'ils
» ſont obligés de porter ou de traîner par
» la Ville.

» Le menu Peuple ne s'enyvre que les
» jours de Fête qu'il ne fait rien; mais il
» travaille les jours ouvriers avec aſſidui-
» té : il n'y a pas un Peuple au monde
» plus induſtrieux & qui gagne moins,
» parce qu'il donne tout à ſon ventre &
» à ſes habits; cependant il eſt toujours
» content.

» Les femmes aiment ici les petits
» chiens avec une paſſion extrême; elles
» ne haïſſent perſonne : les plus belles
» commandent aux hommes comme Rei-
» nes, à leurs maris comme à des hom-
» mes, & à leurs amans comme à des eſ-
» claves; elles donnent & reçoivent faci-
» lement de l'amour, mais on n'aime ni
» long-tems, ni aſſez. Les mariages, qui
» autrefois étoient pour toute la vie, ne
» ſont à préſent que pour un tems; cela
» fait que le divorce volontaire ſe trouve
» facilement dans les maiſons des plus
» retenues; après quoi le mari vit tran-
» quille dans la Province, & la femme
» ſe réjouit à Paris.

» On connoît un véritable François à
» quatre choſes; quand l'horloge ſonne,

» quand il interroge quelqu'un, quand
» il promet, & quand il parle de ſes
» amours.

» A peine l'horloge commence à ſon-
» ner, qu'il demande quelle heure il eſt :
» il veut que ſon ami lui réponde avant
» qu'il l'ait interrogé : il ne fait que ce
» qu'il ne promet pas ; & pour ſes amours,
» il a plus de plaiſir à publier les faveurs
» de ſa maîtreſſe, qu'à les recevoir.

» Les Procureurs qui ſont en troupes
» dans toutes les villes de France, ſe trou-
» vent ici à milliers ; c'eſt une eſpece
» d'hommes choiſis pour dégraiſſer ceux
» qui ſont trop gras, & pour empêcher
» que les maigres n'engraiſſent : il ſemble
» que les Princes ne les ſouffrent qu'afin
» d'entretenir une guerre civile parmi
» leurs Sujets, perſuadés que s'ils ne
» paſſoient leur vie à demander en Juſtice
» ce qui leur appartient, & à uſurper ce
» qui ne leur appartient pas, leur autorité
» ſeroit en danger par leurs intrigues &
» par leur agitation.

» Quand j'entre dans la Grand-Salle ;
» je vois une infinité de perſonnes échauf-
» fées, dont la moitié tourmente l'autre
» par des conteſtations opiniâtrées depuis
» pluſieurs années, & ſoutenues par les
» inventions diaboliques des Praticiens ;

» leur robe eſt longue & noire, pour
» faire voir combien elle eſt funeſte à tout
» le monde; ils portent ſur la tête un
» bonnet à quatre cornes, à la maniere
» des Prêtres; & en cet équipage, ils
» conduiſent leurs Parties comme autant
» de victimes ſur l'Autel de Juſtinien:
» ils ne finiſſent les Procès que quand
» les Parties n'ont plus d'argent pour les
» continuer; & lorſqu'ils ſont jugés, il
» ne reſte aux Plaideurs qu'un amas de
» papiers barbouillés, remplis d'une eſ-
» pece de termes magiques.

» La Mode eſt le véritable Démon qui
» tourmente toujours cette Nation. On a
» porté les cravates ſi courtes qu'à peine
» les voyoit-on; à cette heure on les at-
» tache au col, d'où elles pendent com-
» me des ſauciſſons de Boulogne. Les
» François ne portent plus d'épées, mais
» des cimeterres. Les chiens de Boulogne
» paſſent préſentement pour laids & in-
» ſupportables, & on ne carreſſe plus que
» ceux qui ont le muſeau de loup & les
» oreilles coupées; & plus ils ſont dif-
» formes, plus ils ſont honorés de bai-
» ſers & d'embraſſemens.

» Les Perruques ont auſſi leur mode;
» on les faiſoit à la Françoiſe, & main-
» tenant on les porte à l'Eſpagnole. Les

» petites montres ont été recherchées ;
» elles ſont aujourd'hui ridicules, & les
» plus groſſes ſont le plus à la mode. J'ai
» même oui dire que l'on ne fait plus de
» complimens dans les lettres, mais que
» l'on introduit une nouvelle mode, qui
» eſt de cacheter, non pas d'un ſeul ca-
» chet, mais de trois, de peur de bleſſer
» la civilité.

» Mon cher ami, prions Dieu de tout
» notre cœur, qu'il donne à cette brave
» Nation l'eſprit de paix, & que la fureur
» martiale qui l'agite toujours, ſe change
» en une mode ſalutaire qui faſſe revenir
» le repos & la tranquillité dans toute
» l'Europe.

Toutes les Lettres de Madame de Sévigné ſont des modeles de ce ſtyle.

Paſſons aux exemples poétiques ; Madame Deshoulieres peut en fournir.

Il y a une ingénieuſe ſimplicité & un badinage délicat dans cette Epître à un Evêque.

Damon, que vous êtes peu tendre !
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour ?
Faire à Paris un long ſéjour,
Savoir que chez les morts je ſuis prête à deſcendre ;

Il aime à triompher de l'orgueil d'un Savant,
C'eſt ſa plus éclatante & plus douce victoire:
Ces ſages qu'on nous vante tant,
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts:
Et toute leur Philoſophie
Ne leur ſervir, Damon, qu'à ſauver les dehors
D'une voluptueuſe vie.

Ainſi plus agité que ne le ſont les flots,
Lorſqu'Eole ouvre ſa caverne,
Mon cœur fait des deſſeins contre votre repos,
En cœur que le dépit gouverne;
Mais de ce dangereux dépit
Ma raiſon s'eſt rendue auſſi-tôt la Maîtreſſe!
Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,
Qu'un ami comme vous ait un peu de pareſſe;
Que trop d'empreſſement & de délicateſſe.

Contre un foible dépit dont elle rompt le cours,
Ne cherchez donc point de ſecours;
Je ne laiſſerai point à ce guide infidelle
La conduite d'un cœur qui reſpecta toujours
De la triſte raiſon l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, ſoient de tranquilles jours;
Que jamais rien ne renouvelle
En vous le ſouvenir d'une amitié ſi belle.
Je ſens frémir mon cœur à ce triſte diſcours;

La tendreſſe en gémit. Mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.

On ſait combien la Fontaine excelloit dans ce ſtyle. Que d'agrémens dans cette ingénieuſe Fable !

Du Palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara : c'eſt une ruſée.
Le maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes Penates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore ſa cour
Parmi le thim & la roſée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ſes tours,
Jannot Lapin retourne aux ſouterrains ſéjours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O Dieux hoſpitaliers ! que vois-je ici paroître !
Dit l'animal chaſſé du paternel logis :
Holà, Madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant ;
C'étoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !
Et quand ce ſeroit un Royaume,
Je voudrois bien ſavoir, dit-elle, quelle loi

TAYLOR OXFORD

En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume;
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi?
Jean Lapin allégua la coutume & l'uſage:
Ce ſont, dit-il, les loix qui m'ont de ce logis
Rendu Maître & Seigneur, & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean tranſmis;
Le premier occupant eſt-ce une loi plus ſage?
Or bien, ſans crier davantage,
Rapportons nous, dit-elle, à Rominagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot Hermite;
Un Chat faiſant la Chatemite,
Un ſaint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit, mes enfans, approchez;
Approchez: je ſuis ſourd, les ans en ſont la cauſe.
L'un & l'autre approcha ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtans,
Grippeminaud le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même-tems,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci reſſemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits Souverains ſe rapportant aux Rois.

Voltaire ſont des ſources inépuiſables d'eſprit & d'agrémens. Avec quelles graces & quelle vérité il peint les ridicules de nos viſites, & le vuide de nos converſations !

Après dîné, l'indolente Glicere
Sort pour ſortir, ſans avoir rien à faire.
On a conduit ſon inſipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps preſſé gémit ſous les barrieres
D'un lourd pannier qui paſſe aux deux portieres;
Chez ſon amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja,
L'embraſſe & baille, & puis lui dit : Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame,
Joignez un peu votre inutilité,
A ce fardeau de mon oiſiveté.
Si ce ne ſont ſes paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens. Quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le tems,
Sur un Sermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées.
Elles chantoient déja faute d'idées;
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre Monſieur l'Abbé
&c.

Oppoſons à ce Tableau général un

portrait particulier, auſſi reſſemblant qu'il eſt agréable.

Ramene à ſes amis charmans,
Ramene à ces belles demeures,
Ce bel eſprit de tous les tems,
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpens
La courſe rapide du tems :
Il en fait un ſi bel uſage !
Les devoirs & les agrémens,
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris ſi ſouvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us*, pour un Savant,
Et le Dieu jouflu de la table,
Pour un connoiſſeur ſi gourmand !
Qu'il vive autant que ſon ouvrage ;
Qu'il vive autant que tous les Rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la foibleſſe & le courage,
Les mœurs, les paſſions, les loix,
Sans erreur & ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractere,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout ; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir ;

Mais il n'a rien, s'il ne digere,
Grand Dieu, je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un. . . . . .
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine.
. . . . . .
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un Pédant à citations,
Sans goût, ſans grace & ſans génie;
. . . . . .
Hélas! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Il n'y a qu'un pas du ſtyle ſimple au ſtyle plaiſant; ce dernier ne diffiere de l'autre que par un ton plus gai & une naïveté plus marquée. En voici deux exemples :

Epitaphe de la Fontaine, faite par lui-même.

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant ſon fonds avec ſon revenu,
Croyant tréſor choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon tems, bien le ſut diſpenſer;
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Autre Epitaphe, composée par Scarron.

Ci gît qui fut de belle taille,
Qui ſavoit danſer & chanter,
Faiſoit des vers vaille que vaille,
Et les ſavoit bien réciter;
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des Héros compter;
Même il auroit livré bataille,
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la Guerre,
Des Cieux, du Globe de la Terre,
Du Droit Civil, du Droit Canon,
Et connoiſſoit aſſez les choſes
Par leurs effets & par leurs cauſes:
Etoit-il honnête homme? Oh non.

S'il n'y a qu'un pas du ſtyle ſimple au ſtyle plaiſant, il n'y a qu'un pas auſſi du plaiſant au ridicule, & trop de gens franchiſſent ce dernier pas.

On cherche les rieurs (*dit la Fontaine*) & moi je les évite,,
Cet art veut ſur tout autre un ſuprême mérite.
Dieu ne créa que pour les ſots
Les méchans diſeurs de bons mots.

Le ſtyle ſimple eſt d'uſage dans les Co-

médies, dans les Fables, dans les Contes, dans les Hiſtoriettes, dans mille bagatelles brillantes, où l'imagination peut déployer tout ce qu'elle a de graces & d'enjouement. On ne peut mettre trop d'eſprit dans ces petits ouvrages, uniquement faits pour amuſer ; mais cet eſprit ne peut être trop naturel ; heureux quand il ſe produit ſous les traits de l'enjouement & de la naïveté, comme dans la plûpart des morceaux que nous avons cités. Si la recherche ſe fait ſentir, tout eſt froid, tout rebute & ennuie.

Il n'y a que les gens de goût qui ſoient en état de juger du prix de ces petits ouvrages. Un Savant ſans eſprit, qui ne peut ni les compoſer, ni les goûter, prend le parti de les mépriſer ; c'eſt ainſi qu'il ſe venge de la Nature qui lui a refuſé le talent de plaire.

Les Diſſertations & l'Hiſtoire demandent une ſimplicité ſérieuſe & noble.

SECTION III.

Du Style tempéré.

LE Style tempéré tient le milieu entre les deux précédens ; il a plus de force & d'élévation que le Style ſimple, mais moins que le Style ſublime : il emprunte de ce dernier la nobleſſe des penſées, la vivacité des images, & de l'autre une douceur, un air de naïveté propre à perſuader & à toucher. Ce Style admet toute ſorte de fleurs, ſur-tout celles du ſentiment. C'eſt principalement à la douceur vivifiante & pénétrante du ſentiment qu'on reconnoît le Style tempéré. Toutes les paſſions qui portent un caractere de douceur, ſont du reſſort de ce genre d'élocution ; l'amitié, la compaſſion, la triſteſſe, la douleur, l'amour lorſqu'il gémit tendrement dans l'élégie, ou qu'il peint avec molleſſe ſes langueurs & ſes plaiſirs.

Mais les fleurs ne veulent pas être prodiguées inconſidérément, il faut les répandre avec goût, ſobriété, ſageſſe, & variété ſur tout.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

La réponſe de Zaïre aux reproches de Néreſtan a cette douceur tendre, qui fait le charme du ſtyle tempéré.

Arrête, mon cher frere ! arrête ! Connois moi,
Peut-être que Zaïre eſt digne encor de toi,
Mon frere, épargne moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche eſt un plus grand outrage,
Plus terrible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandois & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage :
Tu ſouffres, je le vois ; je ſouffre davantage.
Je voudrois que du Ciel le barbare ſecours
De mon ſang dans mon cœur eût arrêté le cours.
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane ;
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé.....
Pardonnez-moi, Chrétiens ! Qui ne l'auroit aimé ?
Il faiſoit tout pour moi ; ſon cœur m'avoit choiſie ;
Je voyois ſa fierté pour moi ſeule adoucie :
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir ;
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir.
Pardonne : ton courroux, mon pere, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma foibleſſe,
Me ſervent de ſupplice ; & Zaïre en ce jour
Meurt de ſon repentir, plus que de ſon amour.

Quelle tendreſſe dans ces ſentimens d'Andromaque pour ſon fils !

Quoi, Céphiſe, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma ſeule joie & l'image d'Hector !
Ce fils que de ſa flamme il me laiſſa pour gage !
Hélas ! il m'en ſouvient ; le jour que ſon courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda ſon fils, & le prit dans ſes bras :
Chere épouſe, dit-il, en eſſuyant mes larmes ;
J'ignore quel ſuccès le ſort garde à mes armes ;
Je te laiſſe mon fils pour gage de ma foi ;
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi ;
Si d'un heureux hymen la mémoire t'eſt chere,
Montre au fils à quel point tu chériſſois le pere.
Et je puis voir répandre un ſang ſi précieux !
Et je laiſſe avec lui périr tons ſes ayeux !
Roi barbare ! faut-il que mon crime l'entraîne ?
Si je te hais, eſt-il coupable de ma haine ?
T'a-t-il de tous les ſiens reproché le trépas ?
S'eſt-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne ſent pas ?
Et cependant, mon fils ! tu meurs, ſi je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé ſur ta tête ;
Je l'en puis détourner, & je t'y vais offrir !
Non, tu ne mourras point ; je n'y puis conſentir.

MARIAMNE *à Hérode.*

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,

Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe ou ma haine ?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ?
Vous qui depuis cinq ans inſultez à mes larmes,
Qui marquez ſans pitié mes jours par mes alarmes,
Vous de tous mes parens deſtructeur odieux,
Vous teint du ſang d'un pere expirant à mes yeux !
Cruel ! ah ! ſi du moins votre fureur jalouſe
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouſe,
Les Cieux me ſont témoins que mon cœur tout à vous,
Vous chériroit encore en mourant par vos coups ;
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie,
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie.
Prenez ſoin de mes fils, reſpectez votre ſang ;
Ne les puniſſez pas d'être nés dans mon flanc :
Hérode, ayez pour eux des entrailles de pere,
Peut-être un jour, hélas ! vous connoîtrez leur mere.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que ſeul dans l'Univers vous avez ſoupçonné ;
Ce cœur qui n'a point ſu, trop ſuperbe peut-être,
Déguiſer ſes douleurs & ménager un Maître,
Mais qui juſqu'au tombeau conſerva ſa vertu,
Et qui vous eût aimé, ſi vous l'aviez voulu.

Voici quelques fragmens de la Scene où Rhadamiſte & Zenobie ſe reconnoiſ-

ſent, & qui eſt pleine de ſentimens; quoique l'impétuoſité de Rhadamiſte s'éleve quelquefois un peu au-deſſus du ſtyle tempéré.

RHADAMISTE.

Par quel bonheur le Ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits;
Mais, hélas! ſe peut-il qu'à la Cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouſe ſi chere?
Dieux! n'ai-je pas aſſez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces triſtes objets?
O! de mon déſeſpoir, victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi, vous verſez des pleurs?

ZENOBIE.

Malheureuſe! Eh, comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah, cruel! Plût aux Dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zenobie!
Le cœur, à ton aſpect, déſarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouſe,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouſe:
Ne crois pas cependant, que pour toi ſans pitié,
Je puiſſe te revoir avec inimitié.

RHADAMISTHE.

. . . . . .

. . . . . .

Juſte Ciel ! ſe peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus uniſſent tant de crimes !
Que l'hymen aſſocie au ſort d'un furieux,
Ce que de plus parfait firent naître les Dieux !
Quoi ! tu peux me revoir, ſans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce Prince, cet amant ſi grand, ſi généreux,
Te faſſent déteſter un Epoux malheureux ?
Et je puis me flatter, qu'inſenſible à ſa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arſame,
Que dis-je ? Trop heureux que pour moi dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour !

ZENOBIE.

Calme les vains ſoupçons dont ton ame eſt ſaiſie ;
Ou cache m'en du moins l'indigne jalouſie ;
Et ſouviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner ;
Eſt un cœur que ſans crime on ne peut ſoupçonner.

RHADAMISTHE.

Pardonne, chere épouſe, à mon amour funeſte ;
Pardonne des ſoupçons que tout mon cœur déteſte ;
Plus ton barbare Epoux eſt indigne de toi

Moins tu dois t'offenſer de ſon injuſte effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zenobie;
Et daigne, dès ce jour, me ſuivre en Arménie,
Céſar m'en a fait Roi : viens me voir déſormais,
A force de vertus effacer mes forfaits.

Racine peint avec autant de douceur que de délicateſſe les mouvemens d'inquiétude qui s'emparent de Junie, & les preſſentimens tendres auxquels elle ſe livre, lorſque Britannicus ſe ſépare d'elle pour aller à ce feſtin fatal où Néron devoit le faire empoiſonner.

JUNIE.

Mais Narciſſe, Seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que ſais-je? Il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'eſt ſuſpect : Je crains que tout ne ſoit ſéduit;
Je crains Néron; je crains le malheur qui me ſuit;
D'un noir preſſentiment malgré moi prévenue,
Je vous laiſſe à regret éloigner de ma vue.
Hélas! ſi cette paix dont vous vous repaiſſez,
Couvroit contre vos jours quelques pieges dreſſés!
Si Néron, irrité de notre intelligence,

Avoit choiſi la nuit pour cacher ſa vengeance!
S'il préparoit ſes coups tandis que je vous vois,
Et ſi je vous parlois pour la derniere fois!
Ah, cher Prince!

L'Elégie de Mademoiſelle Deshoulieres, ſur la mort de ſon Amant, mérite, par la tendreſſe qui y regne, & l'élégance avec laquelle elle eſt écrite en quelques endroits, de trouver ici ſa place.

Au milieu des plaiſirs ſur cet heureux rivage,
Mon cœur toujours chargé du poids de ſes douleurs,
Se fait un ordinaire uſage
De ſes ſoupirs & de ſes pleurs,
Et je porte par-tout la chere & triſte image
D'un amant dont la mort cauſe tous mes malheurs:

Du deſtin de Tirſis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaiſirs ſont pour moi ſans appas;
Je ne ſens que le coup dont mon ame eſt frappée;
Tout me peint en tous lieux l'horreur de ſon trépas:
Et quand à cette horreur ma raiſon échappée
Me conduit aux pieds des Autels,
Pour offrir de mon cœur les déplaiſirs mortels;
Hélas! ce pieux ſacrifice
Eſt tout-à-coup interrompu;
J'accuſe le Ciel d'injuſtice,

Et pleine de la mort qui cauſe mon ſupplice,
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans ces cruels inſtans, à ma douleur fidelle,
Je n'entens plus la voix du Seigneur qui m'appelle:
Tout renouvelle mon tourment,
Et je ſens rallentir mon zele:
Ma paſſion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon Amant.
Laſſe d'avoir trouvé la fortune inflexible,
J'attendrai ſans frayeur ce moment ſi terrible,
Ce moment où du corps l'ame ſe déſunit.
La mort de Tirſis m'applanit
Ce chemin, aux mortels ſi rude & ſi pénible.

Vous qui reconnoiſſez toujours
D'un Etre ſouverain l'éternelle ſageſſe;
Vous, hélas! que la grace accompagne ſans ceſſe,
Et qui dans le repos voyez couler vos jours,
Joignez à la douleur qui m'agite & me preſſe,
De vos utiles vœux l'infaillible ſecours.

Voici quelques autres exemples, où il entre beaucoup d'imagination & de ſentiment; ils ſont tirés des Poéſies de Madame Deshoulieres.

DAPHNIS.

EGLOGUE A M. D'AUDIFRET.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces Hameaux,
Qui, dans la tranquille Ausonie,
De Pan conduisoit les Troupeaux,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
Négligeoit ses moutons, brisoit ses chalumeaux;
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire:
L'enjoué Lisidor dont le doux entretien
Si souvent avoit su lui plaire,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
Ne l'eût pas connu sans son chien.

STANCES.

Dans un charmant désert où les jeunes Zéphirs
Content mille douceurs à leur divine Flore,
Je forme d'innocens désirs,
En songeant au Berger que j'aime & qui m'adore;
Et je rêve à tous les plaisirs,
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

Hélas! cent fois la nuit; hélas! cent fois le jour
Je m'imagine voir dans ce bois solitaire
Daphnis prêt d'expirer d'amour,
Me dire en soupirant: L'astre qui nous éclaire
Ne voit rien quand il fait son tour,
Qu'on doive préférer au bonheur de vous plaire.

MADRIGAL.

Qu'eſt devenu cet heureux tems,
Où le chant des oiſeaux, les fleurs d'une prairie,
Et le ſoin de ma Bergerie
Me donnoient de ſi doux momens?
Cet heureux tems n'eſt plus; & je ne ſais quel trouble
Fait que tous les plaiſirs ſont pour moi ſans douceur:
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur;
Mais, auprès d'Iris il redouble.

LES MOUTONS.

IDYLLE.

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paſſez dans nos champs, ſans ſoucis, ſans allarmes,
Auſſi tôt aimés qu'amoureux!
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles deſirs;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature:
Sans reſſentir ſes maux vous avez ſes plaiſirs:
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impoſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raiſon pour partage,
Et vous en ignorez l'uſage.

Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux,
Ce n'eſt pas un grand avantage;
Cette fiere raiſon dont on fait tant de bruit,
Contre les paſſions n'eſt pas un ſûr remede;
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide,
Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſévere,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la coſere
Des loups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos ſens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce oiſiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être, comme vous êtes,
Dans une heureuſe obſcurité,
Que d'avoir ſans tranquillité
Des richeſſes, de la naiſſance,
De l'eſprit & de la beauté?
Ces prétendus tréſors dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels:
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge.

Il n'eſt dans ce vaſte Univers
Rien d'aſſuré, rien de ſolide;
Des choſes d'ici-bas la fortune décide,
Selon ſes caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups:
Paiſſez, moutons, paiſſez ſans regle & ſans ſcience;
Malgré la trompeuſe apparence,
Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous.

Les Stances ſuivantes, de M. de Voltaire, ſont un modele parfait dans ce genre.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez moi l'âge des amours,
Au crepuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'Aurore.

Des beaux lieux, où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon empire,
Le Tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage:
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe

Ses folâtres emportemens ;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du Ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie.

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer & d'être aimable,
C'est une mort insupportable :
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorois la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon ame aux desirs ouverte
Regrettoit ses égaremens.

Du Ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours ;
Elle étoit peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumiere éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Le Madrigal suivant, de M. Ferrand, est plein de naturel, de grace & de délicatesse.

D'Amour & de mélancholie,
Celemnus enfin conſumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ſes eaux, oublie
Juſqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'Amant;
L'Infidelle l'avoit tarie.

M. de Fénélon réuſſiſſoit parfaitement dans le ſtyle tempéré, c'eſt-à-dire tendre, touchant, & d'une Poéſie douce. On peut dire que le Télémaque tout entier eſt écrit de ce ſtyle.

Le même M. de Fénélon a chanté du ton le plus aimable, les agrémens de l'Abbaye de Carenac, ſur la Dordogne.

Solitude, où la riviere
Ne laiſſe entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume & s'enfuit;
Où deux Iſles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font, pour le charme des yeux,
Tout ce que le cœur deſire:
Que ne puis-je ſur ma lyre
Te chanter du chant des Dieux?

Une herbe tendre & fleurie,
M'offre des lits de gazon;
Une douce rêverie
Tient mes ſens & ma raiſon:
A ce charme je me livre,
De ce Nectar je m'enivre,
Et les Dieux en ſont jaloux.
De la Cour flatteurs menſonges
Vous reſſemblez à mes ſonges
Trompeurs comme eux, mais moins doux!

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les Grands;
Je goûte ſous ces feuillages
Un azile en tous les tems:
Là, pour commencer à vivre,
Je puiſe ſeul & ſans livre
La profonde vérité:
Puis la fable avec l'hiſtoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

Je goûte, loin des alarmes,
Des muſes l'heureux loiſir;
Rien n'expoſe au bruit des armes
Mon ſilence & mon plaiſir:
Mon cœur, content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aſpire,
Qu'à chanter un ſi doux bien.

Loin, loin, trompeuſe fortune,
Et toi, faveur importune,
Le monde entier ne m'eſt rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît & rit à mes yeux:
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là, repoſera ma cendre;
Là, Tircis viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

Rien de plus délicat & de plus tendre que ces jolis vers ſur un berceau, une fontaine & une Maîtreſſe.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
Alimedon un jour au frais
Aſſis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine;
Grava ces vers ſur un Cyprès:

» Hélas! que l'on ſeroit heureux!
» Dans ces beaux lieux dignes d'envie;
» Si toujours aimé de Sylvie,

» On pouvoit, toujours amoureux,
» Avec elle paſſer ſa vie.

PROGNÉ ET PHILOMELE,

FABLE.

Autrefois Progné l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta,
Et loin des Villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.
Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue ;
Je ne me ſouviens pas que vous ſoyez venue,
Depuis le tems de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire ?
Ah! reprit Philomele, en eſt-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi! cette muſique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruſtique ?
Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux Cités éclater leurs merveilles :
Auſſi-bien en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, lui dit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :

En voyant les hommes, hélas !
Il m'en ſouvient bien davantage.

Rien de plus parfait dans ce genre, que l'Ode de M. l'Abbé Metaſtaſio, qui a pour titre, *la Liberté*, ou *la parfaite Indifférence*. Il n'eſt pas poſſible de mieux repréſenter l'état d'un cœur, qui, après avoir aimé, recouvre ſa liberté; mais qui, dans l'inſtant même qu'il s'applaudit d'être ſorti d'eſclavage, laiſſe entrevoir qu'il pourroit encore y rentrer, s'il eſperoit un traitement plus doux.

Le ſtyle de cette Ode eſt d'une douceur & d'une nobleſſe qui ſe font ſentir au cœur. Il n'y a pas une circonſtance, pas un ſentiment qui ne ſoit pris dans la nature.

I.

» Graces à tes tromperies, Nicé, je » reſpire. Les Dieux enfin ont eu pitié » d'un malheureux : enfin mon ame ſe » ſent délivrée de ſes liens. Pour cette » fois, ma liberté n'eſt pas un ſonge.

II.

» Mon ancienne ardeur eſt éteinte. Je » ſuis ſi tranquille, que chez moi l'amour » ne trouve point de dépit pour ſe maſ-

» quer. Quand on prononce ton nom,
» Nicé, je ne change plus de viſage; &
» quand je te regarde, mon cœur n'eſt
» plus ému.

III.

« Je dors, & je dors ſans te voir en
» ſonge. A mon réveil tu n'es plus le pre-
» mier objet de ma penſée. Je m'éloigne
» de toi ſans deſir de te revoir : je te re-
» vois ſans plaiſir & ſans peine.

IV.

» Je parle de tes charmes ſans rien ſen-
» tir. Je me rappelle tes injuſtices ſans en
» être piqué. Tu t'approches de moi, ſans
» que j'en ſois confus. Je puis, même avec
» mon rival, m'entretenir de ta beauté.

V.

» Regarde-moi d'un œil fier & dédai-
» gneux; parle-moi avec un air de bonté
» & de douceur; l'un & l'autre m'eſt égal.
» Ta bouche n'a plus d'empire ſur mes
» ſens: tes yeux ne ſavent plus le chemin
» de mon cœur.

VI.

» Que je ſois gai, que je ſois triſte: ma
» gaieté ou ma triſteſſe n'eſt plus ton ou-

» vrage. Les bois, les collines, les prai-
» ries me plaisent sans toi, & je m'en-
» nuie avec toi dans un ennuyeux séjour.

VII.

» Vois si je suis sincere. Tu me sembles
» encore belle, mais tu n'es plus pour
» moi une beauté sans pareille. Je vois
» même sur ton charmant visage (que le
» vrai ne t'offense point) quelques défauts
» que je prenois pour des agrémens.

VIII.

» Quand je brisai ma chaîne (je l'avoue
» à ma honte) je crus sentir mon cœur
» se briser : je crus que j'allois mourir.
» Mais pour sortir d'esclavage, pour
» n'être plus maltraité, pour devenir maî-
» tre de son sort, que ne souffre-t'on pas?

IX.

» L'oiseau, pour se débarrasser des
» gluaux qui l'enchaînent, sacrifie quel-
» ques plumes. Il tarde peu à les recou-
» vrer; & instruit par l'expérience, il ne
» tombe plus dans le piége.

X.

» Tu crois peut-être, Nicé, que je

» t'aime encore, parce que je dis ſouvent
» que je ne t'aime plus. Je parle ſuivant
» cet inſtinct naturel, qui fait parler des
» dangers qu'on a courus.

XI.

» Le guerrier raconte les actions pé-
» rilleuſes où il s'eſt trouvé : il ſe plaît à
» faire voir ſes cicatrices. L'eſclave de-
» venu libre montre avec plaiſir la chaîne
» barbare qu'il a portée.

XII.

» Je parle donc, mais ce n'eſt que pour
» me ſatisfaire. Je parle ſans me ſoucier
» que tu me croies, ſans me ſoucier que
» tu m'aprouves, & ſans m'informer ſi
» en parlant de moi tu es tranquille.

XIII.

» J'abandonne un cœur volage : tu
» perds un cœur ſincere. J'ignore qui de
» nous ſe doit conſoler le premier. Mais
» je ſais que Nicé ne trouvera jamais un
» Amant auſſi fidele, & qu'il eſt aiſé de
» trouver une Maîtreſſe auſſi perfide.

Quelle tendreſſe ! quelle douceur ! quelle délicateſſe dans ces adieux touchans, où Ligdamis premunit ſa Bergere

contre les faux & dangereux attraits de la Ville !

Vous allez donc quitter, pour la premiere fois ;
De nos Hameaux la demeure tranquille ?
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la ville ;
Climene, il vous ſera peut-être difficile
De retrouver du plaiſir dans nos bois :
Là, d'illuſtres Amans vous rendront leurs hommages ;
Leur rang ou leur adreſſe à vous faire la cour ;
Tout vous éblouïra dans ce nouveau ſéjour.
Que deviendrai-je, hélas ! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages,
Qu'une muſette & mon amour.

Ils vous mettront ſans doute au deſſus de leurs Belles ;
Ils vous prodigueront un encens dangereux ;
Leurs éloges ſont doux, mais ſouvent infidelles ;
Cependant vous viendrez à mépriſer pour eux
Ces louanges ſi naturelles,
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit Climene ;
Mais ils vous le diront d'un air plus aſſuré,
Avec un art flatteur des Bergers ignoré.
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine ;

D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai ſoupiré.

N'allez pas quitter pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux,
Rapportez-moi juſqu'à cet air ſévere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & ſimple Bergere :
Rapportez-moi juſqu'à cet air ſévere
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux;
Vous verrez à la Ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire,
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même Ville où vous allez paroître ;
Pour la belle Climene elle a vu mes langueurs
Parmi tous les plaiſirs qui flattoient tant de cœurs,
J'y regrettois notre ſéjour champêtre,
Et votre vue, & même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y ſemble ennuyeux :
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux ;
Dites, & ne craignez jamais de vous méprendre ;
Et dites, s'il ſe peut, d'une maniere tendre :
C'eſt ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi, que de prendre
Tous les plaiſirs de ces beaux lieux.

Je couronnerai tous ces beaux exem-

ples par ce tableau charmant du mariage enviſagé ſous deux faces différentes. Il eſt tiré de l'Enfant prodigue.

A mon avis, l'Hymen & ſes liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens:
Point de milieu. L'état du mariage
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs;
Des ſentimens, des goûts & des humeurs;
Serre ces nœuds tiſſus par la Nature,
Que l'Amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaiſir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de ſon Amant,
Votre Maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace un image adorée;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'Amour, en ſont de nouveaux nœuds.
Un tel Hymen, une union ſi chere,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un Contrat
Sa liberté, ſon nom & ſon état
Aux volontés d'un Maître deſpotique
Dont on devient le premier domeſtique;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit ſans amour;
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon Maître, ou vivre ſans eſpoir;

Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, ſécher dans ſa douleur profonde :
Un tel Hymen eſt l'enfer de ce monde.

On répétera ici que c'eſt plutôt pour faire une diviſion ſenſible qu'une diviſion complette, qu'on réduit la multitude des ſtyles à trois eſpeces ; on ſent bien que chacune de ces eſpeces génériques contient toujours quelques nuances de l'eſpece voiſine ; que, par exemple, le ſtyle tempéré participe & du ſtyle ſimple & du ſtyle ſublime, qui tous deux participent du tempéré. En effet, chacun de ces trois ſtyles ne ſe montre jamais parfaitement renfermé dans ſes bornes, ſi ce n'eſt dans quelques morceaux de détail, tels que ceux que nous venons de citer, & que nous avons accumulés exprès, pour faire mieux ſentir la nature & les différences des trois différens ſtyles. C'eſt au goût exercé & cultivé à faire lui-même les ſubdiviſions, qui peuvent s'étendre à l'infini, & à reconnoître chaque eſpece de ſtyle à travers toutes les combinaiſons & tous les mêlanges.

Au reſte on peut remarquer les trois eſpeces principales dans des genres qui ſemblent leur être conſacrés. Par exemple, dans le genre narratif, on peut

dire que l'Epopée appartient au ſtyle ſublime, la Fable & le Conte au ſtyle ſimple; que ſeulement quelques morceaux de l'Epopée, tels que la deſcription du Temple de l'Amour, le tableau des amours du Roi & de Gabrielle d'Eſtrées, dans la Henriade, &c. tomberont dans le ſtyle tempéré, & que quelques Contes & quelques Fables, telles que celle de Philomèle & de Progné, celle de Tircis & d'Amarante, &c. s'éleveront juſqu'à ce même ſtyle tempéré. Dans le genre dramatique, on peut dire qu'en général la Tragédie exige aſſez le ſtyle ſublime, la Comédie ordinaire le ſtyle ſimple, & que la haute Comédie, la Comédie touchante, cette Comédie qu'on n'appelle ainſi que faute d'un nom particulier qui la caractériſe, ſemble exiger le ſtyle tempéré. De même dans le genre lyrique, l'Ode pindarique appartient au ſtyle ſublime, l'Ode anacréontique, la Chanſon noble & délicate au ſtyle tempéré, le Vaudeville au ſtyle ſimple.

Dans la Chaire, au Barreau, &c. c'eſt la nature des ſujets qui décide du ton général du ſtyle, & les ſtyles ſe mêlent à l'infini dans les détails.

SECTION IV.

Du Style Laconique.

LE Style laconique conſiſte ordinairement dans un trait court, précis, frappant, qui dit beaucoup en peu de mots. Ce n'eſt point un genre d'éloquence diſtingué des précédens. Il ſe rapporte toujours ou au ſtyle ſimple, ou au ſtyle tempéré, ou au ſtyle ſublime, mais plus particulierement au ſublime qu'aux deux autres. En effet, il y a beaucoup de dignité & de nobleſſe dans cette économe & abondante préciſion.

Qui prodigue le ſens & compte les paroles.
M. de la Motte.

Ce ſtyle a pris ſon nom des Laconiens ou Lacédémoniens, dont la gravité naturelle regardant comme ſuperflus les ornemens du diſcours, s'accommodoit fort de ces traits vifs & courts, qui, en un ſeul mot, exprimoient toutes leurs penſées.

Ctéſiphon voulant donner une haute idée de ſon éloquence, ſe vanta de parler pendant un jour entier, ſans préparation

ſur le premier ſujet qui lui ſeroit propoſé : les Lacédémoniens, ſans vouloir le mettre à l'épreuve, le crurent ſur ſa parole, & l'exilerent à cauſe de cet excès d'éloquence.

Un autre Orateur ſe préſentant pour faire le Panégyrique d'Hercule, ils refuſerent de l'entendre, en diſant : *Qui pourroit blâmer Hercule ?*

Avoient-ils tort ? N'eſt-ce pas un abus ridicule que de perdre du tems & de l'éloquence à prouver aux hommes des vérités dont ils ſont intimement perſuadés, à leur expliquer ce qui eſt très-clair ; tandis qu'il reſte tant d'erreurs à combattre, tant de préjugés à déraciner, tant de vérités ſuperficiellement connues à approfondir, tant d'autres vérités entierement ignorées à faire connoître ?

L'ennemi menaçant un jour ces mêmes Lacédémoniens avec beaucoup de hauteur & de prolixité tout enſemble, de porter le fer & le feu dans leur Pays, ils lui firent réponſe en un ſeul mot : *Si.*

Philippe leur ayant fait demander quelque choſe qui leur paroiſſoit injuſte, ils lui répondirent : *Non.*

Quelqu'un demandant à un ſage de Grece comment il pourroit ſe venger de ſes Ennemis. *En devenant homme de bien*, répondit-il.

Henri IV, encourageant ſes Soldats avant la Bataille d'Ivri, ſe contente de leur dire : *Enfans, je ſuis votre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi, donnons.*

Un diſciple de Socrate témoignant à ce Philoſophe la douleur qu'il avoit de le voir ſi injuſtement condamné; *Aimeriez-vous mieux*, dit Socrate, *que ce fût juſtement?*

Philoxene, Philoſophe & Poëte Grec, n'ayant point voulu goûter quelques mauvais vers de Denis le Tyran, fut mis en priſon. Quelque tems après Denis voulant lui faire mériter ſa grace, lui lut d'autres vers non moins mauvais, & lui demanda ſon avis ; Philoxene ſe tourne vers les Gardes qui l'environnoient, & leur dit froidement : *Remenez-moi en priſon.*

Maximien avoit été Collegue de Dioclétien, de ce grand Dioclétien à qui on ne peut reprocher que ſon zèle aveugle pour ſes fauſſes Divinités, & ſa haine injuſte contre les Chrétiens. Dioclétien las

de l'Empire qu'il avoit gouverné en grand Prince, l'abdiqua en grand homme. Maximien, ſur qui Dioclétien avoit toujours conſervé une autorité preſque abſolue, ſuivit ſon exemple : il s'en repentit dans la ſuite ; ſon ambition & ſa légereté lui inſpirerent le pernicieux projet de reprendre la pourpre impériale ; mais ne pouvant reprendre en même-tems l'autorité qu'il avoit eue autrefois, il écrivit à Dioclétien pour lui perſuader de remonter auſſi ſur le Trône, eſpérant que la conſidération dont il jouiſſoit les rétabliroit tous deux dans tous les droits dont ils s'étoient dépouillés. Mais il n'étoit plus tems ; la puiſſance de leurs Succeſſeurs étoit trop affermie ; la grandeur de Conſtantin, qui s'élevoit ſur les ruines de ſes concurrens, étoit trop difficile à renverſer : le ſage Dioclétien, pour toute réponſe aux invitations de Maximien lui écrivit : *Mon cher ami! venez voir les belles laitues que j'ai plantées dans mes jardins de Salone.* Réponſe pleine de ſens, de politique & de grandeur !

Tout ce qu'on appelle bons mots, ſaillies, traits vifs, répliques heureuſes, ſe rapporte au ſtyle laconique.

Dans la ſeule bonne Comédie de Qui-

nault, une jeune fille brouillée par la coquetterie de ſa mere avec ſon amant qu'elle n'a pas vû depuis long tems, & qu'on lui a peint comme un infidele, lui écrit ce billet.

Je voudrois vous parler & nous voir ſeuls tous deux :
Je ne conçois pas bien pourquoi je le deſire ;
Je ne ſais ce que je vous veux ;
Mais n'auriez-vous rien à me dire ?

Je cite ces jolis vers pour exemple de ſtyle laconique, non ſeulement parce que n'écrire que quatre lignes à ſon amant eſt un Laconiſme parfait, mais plutôt parce que ces quatre lignes ſont très-expreſſives, & ſignifient beaucoup.

Dans le Nicoméde de Corneille, ce Prince conſeille à Pruſias, Roi de Bithinie, de n'être ni Mari, ni Pere, c'eſt-à-dire, de n'avoir les foibleſſes ni de l'un, ni de l'autre. Pruſias lui demande ce qu'il doit donc être : *Roi*, lui répond Nicoméde.

Dans l'Horace du même Auteur, Julie qui n'avoit vû que le commencement du combat des trois Romains contre les trois Albains, annonce au pere des Horaces que les Curiaces ſont victorieux ; que

deux de ſes fils ſont morts, & que le troiſieme, ſe trouvant trop foible contre trois, a cherché ſon ſalut dans la fuite : ce vieillard idolâtre de Rome eſt inſenſible à la perte de ſes fils ; il s'indigne de la lâcheté de celui qui lui reſte, & s'écrie avec tranſport :

Pleurez le deshonneur de toute notre race ;
Et l'opprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

HORACE.

Qu'il mourût.

La noble & mâle aſſurance que Médée conſerve au milieu des malheurs dont elle devroit être accablée, annonce un courage invincible, & une fermeté d'ame inébranlable. Sa Confidente lui dit :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes ſéduite ;
Pour voir en quel état le ſort vous a réduite,
Votre Pays vous hait, votre Epoux eſt ſans foi :
Dans un ſi grand revers que vous reſte-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.

Porus, le plus brave & le plus vaillant des Rois de l'Inde, obligé de céder à la fortune d'Alexandre qu'il avoit balancée

quelque tems par des prodiges de valeur, eſt amené vaincu & déſarmé devant ce jeune Héros. Il ne lui parle que d'un ton fier & menaçant. Alexandre en eſt étonné, & lui dit :

Votre fierté, Porus, ne ſe peut abaiſſer ;
Juſqu'au dernier ſoupir vous m'oſez menacer :
En effet, ma victoire en doit être alarmée ;
Votre nom peut encor plus que toute une armée :
Je m'en dois garantir. Parlez donc ; dites-moi :
Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS.

En Roi.

Voici une fiere & courte réponſe de Brutus à Céſar.

CESAR.

Ah ! c'eſt ce qu'il falloit reprocher à Pompée ;
Par ſa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce Citoyen ſuperbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu Céſar pour ſon égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laiſſé reſpirer la liberté Romaine ?
Ah ! ſous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

La préciſion des réponſes de Thyeſte à

ſon barbare frere dont il craint d'être reconnu, a je ne ſais quoi de fier, de noble & de grand.

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le ſort en courroux;
Laſſé de te pourſuivre, a jetté parmi nous!
Quel eſt ton rang, ton nom? Quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître?
Philoclète.

ATRÉE.

Ton rang?

THYESTE.

Noble, ſans dignité;
Et toujours le jouet du deſtin irrité.

ATRÉE.

Où s'adreſſoient tes pas? Et de quelle contrée
Revenoit ce vaiſſeau briſé près de l'Œubée?

THYESTE.

De Seſtos; & j'allois à Delphes, &c.

On ſait aſſez combien il eſt difficile d'être court. La préciſion demande du

tems, des ſoins, une application & un travail dont tout le monde n'eſt pas capable. Le Cardinal du Perron, parlant d'une réponſe de Coëffetau, dit fort bien: *Il l'auroit faite plus courte s'il avoit eu plus de tems.* Un des plus profonds & des plus vaſtes génies que la France ait produits, dit auſſi à la fin d'une de ſes Lettres: *je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce que je n'ai pas eu le loiſir de la faire plus courte.* Un des plus illuſtres Auteurs du dernier ſiecle, qui joignoit à la plus profonde érudition un eſprit juſte & un goût exquis (choſes très-rares parmi les Savans), fait cette réflexion ſenſée.

» C'eſt peut-être le plus mal-aiſé de » tous les ouvrages, que celui de bien » abréger; il faut un diſcernement peu » commun, pour juger quelles ſont les » circonſtances dont la ſuppreſſion obſ- » curcit ou n'obſcurcit pas un ouvrage.

Il ſeroit difficile de déterminer l'uſage de ce ſtyle. On ne trouve pas toujours l'occaſion d'exprimer tant de choſes en ſi peu de mots. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'en général il doit régner dans tous les diſcours un certain Laconiſme qui conſiſte à retrancher toutes ſuperfluités, & à ſe ſervir de termes expreſſifs.

On dit toujours mal en beaucoup de mots, ce qu'on peut dire fort bien en peu.

Mais, d'un autre côté, il ne faut point perdre de vûe la maxime qui vient d'être citée ; & pour s'y conformer, il faut employer tout ſon diſcernement & toute ſa pénétration à examiner quelles ſont les circonſtances eſſentielles dont l'omiſſion répandroit de la foibleſſe ou de l'obſcurité ſur le diſcours; l'Eloquence marche entre deux écueils ; on veut être court, on devient obſcur ; on veut être abondant, on eſt diffus. Il ne faudroit pas toujours condamner, comme des redondances vicieuſes, certaines répétitions variées & harmonieuſes de la même idée, qui ſervent à la développer & à flatter l'oreille, quoiqu'elles ne ſoient pas abſolument exigées par le ſens, dont elles ne ſont qu'un complément aſſez ſurabondant. Ce ſeroit peut-être un défaut dans la Proſe, mais on en trouve de trop beaux exemples dans les vers, pour pouvoir décider que ce ſoit un défaut : quelques uns de ces exemples vont faire ſentir ce que je veux dire.

Quelques crimes toujours précedent les grands crime.

Voilà un vers qui ſuffit pour l'idée qu'il

exprime ; voyez cependant en combien de manieres la même idée va encore être retournée.

I.

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes ;
Peut violer enfin les droits les plus ſacrés.

II

Ainſi que la vertu le crime a ſes degrés.

III.

Et jamais on n'a vu la timide innocence
Paſſer ſubitement à l'extrême licence.

IV.

Un jour ſeul ne fait point d'un mortel vertueux ;
Un perfide aſſaſſin, un lâche inceſtueux.

Si cette répétition variée de la même idée, eſt un défaut, pourquoi tout le monde les ſait-il par cœur? Pourquoi n'y a-t'il peut-être rien de plus beau dans Corneille que cette réponſe de Pompée à Sertorius, que nous avons déja rapportée ailleurs, & où l'on trouve le même défaut, ſi c'en eſt un.

I.

Et votre Empire en eſt d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux ;

II

Qu'en aſſujettiſſant vous avez l'art de plaire ;

III.

Qu'on croit n'être en vos fers qu'eſclave volontaire,

IV.

Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

On trouve de pareils exemples dans M. de Voltaire, lui-même le plus précis & le plus Philoſophe de tous nos Poëtes.

I.

Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des Rois,
Tant qu'ils ſont ſur la terre, on reſpecte leurs loix:

II.

On porte juſqu'aux Cieux leur juſtice ſuprême.

III.

Adorés de leur Peuple, ils ſont des Dieux eux-mêmes.

I.

Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?

II

Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux.

III.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bien-tôt oubliée.

Voici encore un autre exemple.

I.

Jeune & belle Nanine;

La jalouſie en tous les cœurs domine.

Voilà l'idée ſuffiſamment exprimée ; en voici le développement.

II.

L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer ;
La femme l'eſt même avant que d'aimer.

III.

Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincere ;
A tout ſon ſexe eſt bien sûr de déplaire.

Il faut regarder tous ces exemples comme de belles amplifications poétiques, que l'eſprit & l'oreille ſemblent demander de concert, quoiqu'ils puiſſent s'en paſſer. Il faut ſe ſouvenir que ces amplifications ne doivent être ni outrées, ni prodiguées : abus qui forme le défaut dominant reproché à Ovide.

C'eſt dommage qu'on ne puiſſe donner ſur cette partie que des préceptes vagues & généraux, & qu'on ne puiſſe indiquer que de très-loin la route qu'il faut ſuivre. Le Rhéteur reſſemble trop ſouvent à Apollon lorſqu'il met dans les mains de Phaéton les rênes de ſes chevaux : ſuis un juſte milieu, lui dit-il, ne t'écarte point de ce cercle étroit où tu trouveras les traces de mon char empreintes ; ſi tu t'éleves, tu embraſeras le Firmament ; ſi tu t'abaiſ-

ſes, tu deſſecheras la terre; les dangers; les abîmes t'environnent de tous côtés: il dit, Phaéton part, s'égare & ſe précipite. Les préceptes du Rhéteur ne ſont pas ſouvent plus précis ni mieux ſuivis; on a beau crier: ſuivez les traces que les Grands-Maîtres ont laiſſées dans la carriere de l'Eloquence. Combien peu de gens ſavent diſtinguer ces traces délicates! n'en concluons pas cependant que les préceptes ſoient inutiles. Ceux d'Apollon ne l'étoient pas; avec plus de circonſpection & de docilité, Phaéton eût pû éviter ſa perte.

SECTION V.

Des défauts du Style.

L'ESPRIT humain, même dans ceux où il brille davantage, n'a que des lumieres extrêmement foibles & renfermées dans des bornes très-étroites. Rarement il ſe trouve joint à un goût ſûr, à une raiſon ſolide, à un diſcernement délicat & judicieux, qui ſeul peut perfectionner ſes productions. Faut-il donc s'étonner de voir tous les jours tant d'erreurs légerement adoptées, tant d'abus où l'on ſe plonge tête baiſſée, ſur-tout en matiere d'Eloquence?

quence? L'homme eſt naturellement amateur du beau & du vrai; mais il ſe trompe ſouvent dans le choix. Sa paſſion violente pour ces deux objets ſi aimables, lui fait ſouvent prendre le change. Il ſe laiſſe éblouir par des apparences trompeuſes. Le faux brillant lui paroît une véritable beauté. Il l'admire dans la lecture; il l'imite dans la compoſition; & telle eſt la ſource de la plupart des vices dont pluſieurs Auteurs infectent leur ſtyle. Tel veut marcher ſur les pas d'un Boſſuet, d'un Corneille, d'un Rouſſeau, & franchir comme eux la carriere du ſublime, qui, prenant mal l'eſprit de ces grands modeles, ou n'ayant pas reçu de la nature ce génie qu'elle ſeule peut donner, s'abandonne à un fatras pompeux de paroles ſtériles, à une folle enflure de penſées extravagantes; c'eſt la Grenouille qui veut s'égaler au Bœuf, & qui creve à force de s'enfler. Cet autre prend une route différente; il veut être enjoué, badin, amuſant; il veut retracer l'ingénieuſe ſimplicité d'un la Fontaine: mais c'eſt un bouffon qui n'a que des plaiſanteries baſſes, triviales, groſſieres; c'eſt l'âne qui veut imiter le petit chien. Celui ci ſe pique de ſentimens, il veut inſpirer la tendreſſe; & ſon ſtyle inſipide n'inſpire que du

dégoût : celui-là veut être grave, sérieux, concis, & c'est un lourd pédant qui ennuie. Je ne finirois pas si je voulois peindre tous les travers dans lesquels tombe un Auteur sans goût ; je ne m'attacherai qu'aux principaux, dont je donnerai même des exemples, afin qu'en les connoissant, on puisse les éviter.

Le sublime outré dégénere ordinairement en enflure ; ce que Malherbe dit des larmes de Saint Pierre, est un tissu d'exagérations insensées.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent.
Ses soupirs se font vents, qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent, qui des hautes montagnes,
Ravageant & noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'Univers ne soit qu'un Elément.

Beaucoup d'Auteurs Espagnols sont souvent tombés dans ce défaut. Lopez de Vega, un de leurs plus célébres Poëtes, fit deux vers latins sur la pompe funebre de Charles-Quint, dont voici le sens.

« Mettez pour tombeau le Monde, « pour chapelle ardente le Ciel, pour

» torches les Etoiles, pour larmes les » Mers.

Cet appareil funéraire eſt trop vaſte pour être beau.

Gracian, un autre de leurs beaux eſprits, ne fait pas difficulté de dire que le cœur d'Alexandre eſt un » Archicœur, dans un » coin duquel tout le monde eſt ſi à l'aiſe, » qu'il y reſte de la place pour ſix autres.

On peut voir dans le traité des études de M. Rollin, & dans la maniere de bien penſer ſur les ouvrages d'eſprit du P. Bouhours, les louanges impertinentes que donnent à Alexandre ces Déclamateurs Latins, dont Séneque le pere rapporte les ſentimens.

Louer les choſes eſtimables eſt une juſtice; mais il eſt des zèles impétueux qui ne peuvent ſe contenir dans des bornes raiſonnables.

Les Juifs diſent d'un de leurs Rabbins nommé Eliezer, que ſi on le mettoit dans un baſſin d'une balance & tous les Savans dans l'autre, le ſeul Eliezer les enleveroit tous; & que ſi le Ciel étoit de parchemin, tous les cédres du Liban des plumes & l'Océan de l'encre, ils ne ſuffiroient pas à

écrire toutes les louanges qu'il mérite.

Eraſme, enchanté de la vie & de la mort de Socrate, a peine à retenir le tranſport qui le porte à s'écrier : *Saint Socrate, priez pour nous.*

Quelques-uns en ont fait un Chrétien, & c'eſt une choſe fort commune que cette transformation des Philoſophes du Paganiſme en Chrétiens, & même en Saints. Les Péripatéticiens Chrétiens damnoient Platon, & canoniſoient Ariſtote ; les Chrétiens qui s'attachoient à la Doctrine de Platon, uſoient de repréſailles.

Corneille de la Pierre doute, *ſi Ariſtote tient plus du Juriſconſulte que du Prêtre, plus du Prêtre que du Prophete, plus du Prophete que de Dieu.*

La gradation n'étoit pas près de finir s'il eût pu remonter plus haut.

» C'eſt un miracle de Dieu, dit un autre admirateur d'Ariſtote, d'avoir accu-
» mulé tant de lumieres en un ſeul ſujet.
» Louons Dieu, ajoute-t-il, d'avoir
» ſéparé cet homme de tous les autres,
» pour rendre propre à lui ſeul le com-
» ble de l'humaine perfection. Sa doc-
» trine eſt la vérité même ; ſon entende-

» ment a été l'ouvrage le plus achevé de
» la Nature, & la derniere limite de
» l'intelligence humaine : il a été créé
» pour enſeigner tout ce qu'il eſt poſſible
» de ſavoir.

Toutes ces exagérations inſenſées, tous ces éloges hyperboliques, qui s'écartent de la Nature & de la raiſon, ne ſont pas moins des défauts de ſtyle, que des défauts de jugement.

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.
Il doit regner par-tout.

Ces éloges ſi ridicules le deviennent encore bien davantage, quand on ſe les donne à ſoi-même. Il n'y a point de talent, quelque éminent qu'on le ſuppoſe, qui puiſſe donner le droit de dire ce que Malherbe diſoit à Henri le Grand.

Mais qu'en de ſi hauts faits vous m'ayez pour
témoin,
Avouez-le, Grand Roi, c'eſt le comble du ſoin
Que de vous obliger ont eu les Deſtinées ;
Tous vous ſavent louer, mais non également.
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Ce mauvais uſage emprunté des Au-

teurs Grecs & Latins, ſur-tout des Poëtes lyriques, a été mal-à propos regardé comme conſacré. La Philoſophie a fait ſentir que le ridicule ne pouvoit l'être, & que le plus vif enthouſiaſme ne pouvoit diſpenſer de l'obligation d'être modeſte.

La Pédanterie a ſouvent voulu partager avec l'enthouſiaſme le droit ignoble d'étaler de l'orgueil. Paracelſe apoſtrophe les Docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, d'Italie & du Nord, pour les ſommer de ſuivre les pas de leur Monarque, les aſſurant *qu'un ſeul de ſes cheveux eſt plus ſçavant que toutes leurs Univerſités.*

Il ne ſerviroit de rien pour juſtifier une telle vanité de dire comme Ciceron :

» Pourquoi me blâmeroit on de me » louer, s'il n'y a rien dans l'Univers qui » ſoit auſſi digne de mes louanges?

On pourroit dire que ces obſervations appartiennent plus à la Morale qu'à la Rhétorique ; cependant elles ne ſont point étrangeres à celle-ci, parce qu'elles rentrent dans l'art des bienſéances que la

Rhétorique enſeigne à garder. D'ailleurs l'idée que certains genres, tels que l'Ode ou l'Epopée, donnoit le droit aux Auteurs de ſe vanter; idée que Boileau ſemble avoir confirmé par ſon exemple, étoit une erreur relative au goût, plutôt qu'à la Morale. Continuons d'examiner d'autres défauts.

L'enthouſiaſme forçant les barrieres preſcrites par la raiſon, mene ſouvent au galimathias. Malherbe peut encore en fournir un exemple.

Ce n'eſt pas en mes vers qu'une amante abuſée
Des appas enchanteurs d'un parjure Théſée,
Après l'honneur ravi de ſa pudicité,
Laiſſée ingratement en un bord ſolitaire;
Fait, de tous les aſſauts que la rage peut faire,
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Malheur à qui entend ces deux derniers Vers.

A force de vouloir être tendre, il eſt à craindre qu'on ne donne dans la fadeur & l'inſipidité. Voici un morceau de la Tragédie de Bérénice, où les diſcours de Titus ne ſont pas exempts de ces défauts.

TITUS *à Bérénice.*

. . . r . Hélas! Que vous me déchirez!

BÉRÉNICE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez!

TITUS.

Oui, Madame, il eſt vrai; je pleure, je ſoupire;
Je frémis, &c.

Le ſtyle ſimple couvre auſſi quelques écueils. On veut être plaiſant, on veut dire de bons mots; le pas eſt gliſſant, on tombe dans le bouffon & dans le bas comique, charme de la populace, pour laquelle Moliere paroît avoir voulu faire quelque choſe dans quelques-unes de ſes pieces, telles que les Fourberies de Scapin, le Medecin malgré lui, & quelques autres farces pleines d'ailleurs de Scenes admirables, & qui décelent le Grand-Maître.

L'Epigramme de Saint Amand ſur l'incendie du Palais, finit par une pointe extrêmement plate.

Certes, l'on vit un triſte jeu;
Quand à Paris Dame Juſtice
Se mit le palais tout en feu,
Pour avoir mangé trop d'épice.

Le ridicule de ces ſortes d'exemples eſt

aiſé à ſentir : le vice général de toutes les pointes, eſt d'être fondé ſur l'équivoque, ce qui annonce toujours un badinage trop frivole. une recherche puérile de petits rapports, qui ne ſe trouvent que dans les ſons.

Il y a d'autres pointes qui conſiſtent dans l'abus de l'eſprit & dans une vaine profuſion d'antitheſes trop recherchées.

Sous le Regne de Louis XIII, & dans le commencement de celui de Louis XIV, le goût des pointes étoit dominant ; on prodiquoit l'eſprit, on le déplaçoit, on le rendoit ridicule. Corneille a trop payé le tribut à ce goût, Quinault en eſt infecté.

Dans une de ſes Tragi-Comédies, Cambyſe raconte qu'il eſt devenu amoureux d'une femme en la voyant endormie.

Elle étoit endormie, & ſans ſe faire voir,
Ses yeux firent d'abord éclater leur pouvoir ;
Je ſentis lors couler dans mon ame charmée,
Mille torrens de feu d'une ſource fermée,
Mon cœur fut au-devant d'un coup ſi glorieux,
Et ne coûta pas même un regard à ſes yeux.

Dans une autre piece, une Confidente veut perſuader à ſa Maîtreſſe d'oublier un Amant mort.

Ce Prince eſt mort enfin, & ſa mort vous convie
D'éteindre votre flâme,
Voulez-vous conſerver *des feux pour de la cendre?*

Boileau a eu raiſon de dire que le Dieu du goût n'avoit laiſſé par grace aux pointes que l'Epigramme pour aſyle ; mais c'eſt encore à condition que ces pointes ſeront ingénieuſes, délicates, naturelles & point licentieuſes.

CHAPITRE V.

Des trois Genres d'Eloquence.

L'ARTICLE que je vais traiter n'a rapport avec les ſtyles, qu'autant qu'il contribue à en faire voir l'uſage. Il s'agit ici des grands Diſcours, des Diſcours vraiment oratoires, comme des Harangues, des Plaidoyers, des Panégyriques, &c. que les Rhéteurs réduiſent à trois genres; le genre judiciaire, le genre délibératif & le genre démonſtratif ou théorique. Il eſt bon d'avoir une notion de ces trois genres, où ſont compris les principaux ſujets ſur leſquels la Rhétorique s'exerce.

SECTION PREMIERE.

Du Genre Judiciaire.

CE ſont les Plaidoyers & les diſputes qui compoſent ce genre, & c'eſt particulierement dans ces diſcours où on a un Juge à ménager, qu'il faut mettre en œuvre toutes ces parties d'oraiſon, dont on a parlé dans le ſecond Livre qui traite de la Diſpoſition.

Corneille, à ce qu'il paroît, eût excellé dans la Plaidoierie, ſi ſon génie ne ſe fût tourné du côté de la Poéſie dramatique, dont il a été le Pere parmi nous. On trouve dans ſes ſublimes Tragédies, pluſieurs Cauſes très-éloquemment plaidées; mais comme la paſſion domine dans le tragique, l'énergie & la vivacité y tiennent lieu ſouvent de ces proportions, de cette régularité, de cette ſymétrie que les Orateurs de ſang froid mettent avec art dans leurs diſcours. Rien n'eſt plus éloquent que cet endroit du Cid, ou Chiméne éplorée ſe jette aux pieds du Roi de Caſtille, & lui demande vengeance de la mort du Comte de Gormas ſon pere, que Dom Rodrigue venoit de tuer en

duel. (Ce Comte de Gormas, comme on ſait, avoit donné un ſoufflet au vieux Dom Diégue, pere de Rodrigue).

CHIMENE.

SIRE, mon pere eſt mort, mes yeux ont vu ſon ſang
Couler à gros bouillons de ſon généreux flanc :
Ce ſang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce ſang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des haſards n'oſoit verſer la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru ſur le lieu ſans force & ſans couleur,
Je l'ai trouvé ſans vie. Excuſez ma douleur,
SIRE, la voix me manque à ce récit funeſte,
Mes pleurs & mes ſoupirs vous diront mieux le reſte. . . .
. . . . . Je l'ai trouvé ſans vie,
Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émouvoir.
Son ſang ſur la pouſſiere écrivoit mon devoir ;
Ou plutôt ſa valeur en cet état réduite,
Me parloit par ſa plaie, & hâtoit ma pourſuite ;
Et pour ſe faire entendre au plus juſte des Rois,
Par cette triſte bouche elle empruntoit ma voix.
SIRE, ne ſouffrez pas que ſous votre puiſſance,
Regne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient expoſés aux coups de la témérité :

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur ſang, & brave leur mémoire.
Un ſi vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir,
Eteint, s'il n'eſt vengé, l'ardeur de vous ſervir.
Enfin mon pere eſt mort, j'en demande vengeance.
. . . . . .
Vous perdez en la mort d'un homme de ſon rang :
Vengez la par une autre, & le ſang par le ſang ;
Immolez non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre perſonne,
Immolez . . . au bien de tout l'Etat,
Le téméraire Auteur d'un ſi haut attentat.

Voici la réponſe de Dom Diégue qui défend la cauſe de ſon fils.

Qu'on eſt digne d'envie
Lorſqu'en perdant la force, on perd auſſi la vie !
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carriere un deſtin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a ſuivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, ſiege, embuſcade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait preſqu'à vos yeux ;

Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit ſur moi l'impuiſſance de l'âge.
SIRE, ainſi ces cheveux blanchis ſous le harnois,
Ce ſang pour vous ſervir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Deſcendoient au tombeau tout chargés d'infamie
Si je n'euſſe produit un fils digne de moi,
Digne de ſon Pays, & digne de ſon Roi,
Il m'a prêté ſa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage, & du reſſentiment,
Si venger un ſoufflet mérite un châtiment,
Sur moi ſeul doit tomber l'éclat de la tempête;
. . . . . .
Si Chimene ſe plaint qu'il a tué ſon pere,
Il ne l'eût jamais fait ſi je l'euſſe pu faire.
. . . . . .
Ah! conſervez pour vous le bras qui peut ſervir,
Aux dépens de mon ſang ſatisfaites Chimene,
Je n'y réſiſte point, je conſens à ma peine,
Et loin de murmurer d'un rigoureux decret,
Mourant ſans deshonneur, je mourrai ſans regret.

Dans une autre Tragédie, Horace, après avoir fait triompher Rome d'Albe par la défaite des Curiaces, tue ſa propre ſœur dans un tranſport de colere, parce qu'elle témoignoit trop de regret de la mort d'un des Curiaces ſon Amant, & que dans ſa

douleur elle s'emportoit juſqu'à faire des imprécations contre Rome; Valere, un autre Amant de ſa ſœur, voulant venger cette mort, ſe porte pour Accuſateur d'Horace devant Tullus Hoſtilius, Roi de Rome. Voici ſon plaidoyer.

Sire, puiſque le Ciel entre les mains des Rois,
Dépoſe ſa juſtice & la force des loix,
Et que l'état demande aux Princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon Sujet vous faſſe ſouvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez. . . . . .

Le vieil Horace, pere de l'accuſé, l'interrompt tout d'un coup, & s'écrie :

Quoi ! qu'on envoie un Vainqueur au ſupplice ?

Cette bruſque répartie ſi naturelle à un pere dans une pareille circonſtance, vaut toute ſeule un Plaidoyer ; nous verrons cependant par la ſuite la réponſe de ce Vieillard.

VALERE *continue* :

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juſte des Rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.

Non que nos cœurs jaloux, de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup ſes hauts faits les méritent,
Ajoutez y plutôt que d'en diminuer,
Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & périſſe en coupable :
Arrêtez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez régner, le reſte des Romains;
Il y va de la perte ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte,
Et les nœuds de l'hymen durant nos bons deſtins,
Ont tant de fois unis des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de Romains que le parti contraire
N'intéreſſe en la mort d'un gendre ou d'un beau-frere,
Et qui ne ſoient forcés de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur?
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un Amant jette au cœur d'une Amante,
Quand prêts d'être éclairés du nuptial flambeau
Elle voit avec lui ſon eſpoir au tombeau?

Faiſant triompher Rome, il ſe l'eſt aſſervie.
Il a ſur nous un droit & de mort & de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à ſa clémence il plaira l'endurer?
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme.
. . . . . .
Penſez-vous que les Dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce ſacrilege attireroit ſa peine;
Ne le conſiderez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ſes trois combats,
Le bon deſtin de Rome a plus fait que ſon bras,
Puiſque ces mêmes Dieux, Auteurs de ſa victoire,
Ont permis qu'auſſi-tôt il en ſouillât la gloire,
Et qu'un ſi grand courage après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
SIRE, c'eſt ce qu'il faut que votre arrêt décide,
En ce lieu Rome a vu le premier parricide,
La ſuite en eſt à craindre, & la haine des Cieux.
Sauvez-nous de ſa main, & redoutez les Dieux.

Il eſt aiſé de diſtinguer dans ce diſcours de Valere l'Exorde, la Confirmation & la Péroraiſon; il y avoit plus de déſordre apparent dans ceux de Chiméne & de Dom Diégue, parce qu'il y avoit plus de paſſion; mais ce déſordre même n'étoit qu'un ordre plus caché.

Horace, Sabine ſon épouſe, & le vieil Horace ſon pere, répondent diverſement à l'accuſation de Valere. Horace ne s'avoue coupable qu'autant que le Roi l'aura jugé tel; il ſe ſoumet à ſa juſtice, & conſent à mourir, ſi c'eſt ſa volonté. Cette maniere de ſe défendre n'eſt pas la plus mal-adroite.

Sabine conjure le Roi de la prendre pour victime au lieu de ſon époux. Le vieil Horace eſt le ſeul qui allégue de véritables raiſons pour la défenſe de ſon fils. Voici ces trois diſcours.

Après que Valere a parlé, Tullus dit:

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

SIRE, on ſe défend mal contre l'avis d'un Roi;
Et le plus innocent devient ſoudain coupable,
Quand aux yeux de ſon Prince il paroît condamnable.
C'eſt un crime envers lui de vouloir s'excuſer;
Notre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer,
Et c'eſt à nous de croire, alors qu'il en diſpoſe;
Qu'il ne s'en prive pas ſans une juſte cauſe.
SIRE, prononcez donc, je ſuis prêt d'obéir,
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere;
Qu'en Amant de ſa ſœur il accuſe le frere;

Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'hui,
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un ſeul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche ſon aſſurance.
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, & moi, pour la ſauver.
. . . . . .
Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
Votre Majeſté, SIRE, a vu mes trois combats,
Il eſt bien mal aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde;
Et que tout mon courage, après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au-deſſous;
Ainſi donc, pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire,
Rome ne manque point de généreux Guerriers;
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers:
Que Votre Majeſté déſormais m'en diſpenſe;
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand Roi! que de ce bras vainqueur,
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

Sabine auſſi-tôt arrive, & s'adreſſant au Roi, lui dit:

SIRE, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur, & celles d'une femme;
Qui toute déſolée, à vos ſacrés genoux,
Pleure pour ſa famille, & craint pour ſon époux.

Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la Juſtice ;
Quoiqu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel ;
Et puniſſez en moi ce noble criminel ;
De mon ſang malheureux expiez tout ſon crime ;
Vous ne changerez point pour cela de victime.
. . . . .
Les nœuds de l'Hyménée & ſon amour extrême ;
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même.
. . . . . .
La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera ſa peine, & finira la mienne.
SIRE, voyez l'excès de mes triſtes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours ſont réduits.
Quelle horreur d'embraſſer un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée,
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien ſervi les ſiens, l'Etat & vous !
Aimer un bras ſouillé du ſang de tous mes freres !
N'aimer pas un mari qui finit nos miſeres !
SIRE, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas.
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande :
Ma main peut me donner ce que je vous demande,
Mais ce trépas enfin me ſera bien plus doux,
Si je puis de ſa honte affranchir mon époux.
Si je puis par mon ſang appaiſer la colere

Des Dieux qu'a pu fâcher ſa vertu trop ſévere,
Satisfaire en mourant aux Manes de ſa ſœur,
Et conſerver à Rome un ſi bon défenſeur.

Le vieil Horace enfin prend la parole.

SIRE, c'eſt donc à moi de répondre à Valere,
Mes enfans avec lui conſpirent contre un pere ;
Tous trois veulent me perdre, & s'arment ſans raiſon
Contre ſi peu de ſang qui reſte en ma maiſon.
Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plutôt conſulter leurs Manes généreux ;
Ils ſont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puiſque le Ciel vouloit qu'elle fût aſſervie,
Si quelque ſentiment demeure après la vie,
Ce mal leur ſemble moindre, ...
Voyant que tout l'honneur en retombe ſur nous,
Tous trois déſavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les ſoupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, ſois leur ſœur, ſuis ton devoir comme eux.
Contre ce cher époux Valere en vain s'anime,
Un premier mouvement ne fut jamais un crime
Et la louange eſt dûe au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,

De rage en leur trépas maudire la patrie,
. . . . . .
C'eſt ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le ſeul amour de Rome a ſa main animée,
Il ſeroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, SIRE? Il l'eſt, & ce bras paternel
L'auroit déjà puni s'il étoit criminel.
J'aurois ſu mieux uſer de l'entiere puiſſance
Que me donnent ſur lui les droits de la naiſſance;
J'aime trop l'honneur, SIRE, & ne ſuis point de rang
A ſouffrir ni d'affront, ni de crime en mon ſang:
C'eſt dont je ne veux point de témoin que Valere;
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere,
Lorſqu'ignorant encor la moitié du combat
Je croyois que ſa fuite avoit trahi l'Etat.
Qui le fait ſe charger des ſoins de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloit venger ma fille;
Et par quelle raiſon dans ſon juſte trépas
Prend il un intérêt qu'un pere ne prend pas?
On craint qu'après ſa ſœur il n'en maltraite d'autres!
SIRE, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace,
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de ſa race.
Qui n'eſt point de ſon ſang, ne peut faire d'affront

Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, ſacrés rameaux qu'on veut reduire en
poudre,
Vous qui mettez ſa tête à couvert de la foudre;
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait cheoir les méchans ſous la main d'un
bourreau?
Romains, ſouffrirez-vous qu'on vous immole un
homme,
Sans qui Rome aujourd'hui ceſſeroit d'être Rome;
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un Guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom?
Dis, Valere, dis-nous, ſi tu veux qu'il périſſe,
Où tu penſes choiſir un lieu pour ſon ſupplice?
Sera-ce entre ces murs que mille & mille voix
Font retentir encor du bruit de ſes exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ
d'honneur,
Témoin de ſa vaillance, & de notre bonheur?
Tu ne ſaurois cacher ſa peine à ſa victoire,
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa
gloire,
Tout s'oppoſe à l'effort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſouiller un ſi beau jour;
Albe ne pourra pas ſouffrir un tel ſpectacle,
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle;

Vous les préviendrez, SIRE, & par un juſte arrêt
Vous ſaurez embraſſer bien mieux ſon intérêt;
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
SIRE, ne donnez rien à mes débiles ans,
Rome aujourd'hui m'a vu Pere de quatre enfans;
Trois en ce même jour ſont morts pour ſa querelle.
Il m'en reſte encor un, conſervez-le pour elle.

. . . . . .

Horace, ne crois pas que le peuple ſtupide
Soit le maître abſolu d'un renom bien ſolide.
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribue à notre renommée,
Toujours en moins de rien ſe diſſipe en fumée.
C'eſt aux Rois, c'eſt aux Grands, c'eſt aux eſprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux ſeuls des vrais Héros aſſurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illuſtre, fameux,
Bien que l'occaſion moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuſte attente.
Ne hai donc plus la vie, & du moins vis pour moi,
Et pour ſervir encor ton Pays & ton Roi.
SIRE, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche,
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

Ces

Ces Plaidoyers, quoique remplis d'idées nobles, brillantes & ſublimes, ſont un aſſez mauvais effet dans cette Tragédie où ils ſont déplacés. Il faut les en détacher, comme on vient de faire, & les contempler en particulier, pour jouir de toutes leurs beautés.

Ces beautés ſont offuſquées par quelques défauts. Corneille s'éleve quelquefois ſi haut, qu'il eſt obligé de tomber, & ſes chûtes ſont terribles. Voici, par exemple, deux vers, qui placés à côté l'un de l'autre, ſont inſupportables.

N'ôtez pas à ſes murs un ſi puiſſant appui,
Et ſouffrez, pour finir, que je m'adreſſe à lui.

Le premier de ces deux vers eſt bien, l'autre eſt foible & burleſque; il ſemble qu'on entend le Maître de Trictrac dans le Joueur, dire à Geronte:

Mon nom eſt Tout à Bas, Vicomte de la Caze,
Et votre ſerviteur, pour terminer ma phraſe.

Horace a bien apoſtrophé Sabine & Valere ſans permiſſion; pourquoi faut-il qu'il la demande pour apoſtropher ſon fils? Il pouvoit fort bien le faire ſans le dire.

On trouve auſſi dans tous ces diſcours de vieilles expreſſions & des inverſions

vicieuſes dont l'oreille eſt choquée ; mais il faut ſe ſouvenir qu'il y a plus de cent ans que Corneille écrivoit tout ceci.

Quoi qu'il en ſoit, il ſeroit à deſirer que tous nos Orateurs fuſſent auſſi éloquens en proſe, que Corneille l'étoit en vers. La fameuſe ſcène de Sertorius & de Pompée pourroit être rapportée au même genre. Pompée y défend Sylla que Sertorius attaque.

Dans la Tragédie de Brutus, ce Conſul plaide noblement la cauſe du Peuple Romain contre l'Ambaſſadeur Toſcan Arons, qui défend avec beaucoup d'éloquence celle de Tarquin.

Arons eſſaie d'abord d'intimider le Sénat par la peinture des dangers qui le menacent, s'il s'obſtine à ſecouer le joug des Tarquins.

Vous voyez quel orage éclate autour de vous :
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups ;
Je vois avec regret ſa valeur & ſon zele
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle :
Sa victoire affoiblit vos remparts déſolés ;
Du ſang qui les inonde, ils ſemblent ébranlés.
Ah ! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du Peuple Romain le Sénat eſt le Pere,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutez.

Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutez,
Vous, des droits des Mortels éclairés interpretes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole & ces mêmes Autels,
Où jadis, atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zele,
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidele.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints ?
Qui du front de Tarquin ravit le Diadême ?
Qui peut de vos ſermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même,
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus ;
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance & non pas d'eſclavage ;
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte :
De ſon Peuple & de lui tel étoit le lien ;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien ;
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidele,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il ſeroit vrai que l'abſolu pouvoir

Eût entraîné Tarquin par de-là ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme eſt ſans erreur, & quel Roi ſans foibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir!
Vous, nés tous ſes ſujets, vous, faits pour obéir?
Un Fils ne s'arme point contre un coupable Pere;
Il détourne les yeux, le plaint & le revere.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans, leurs Juges ſont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en ſa colere;
N'allez pas mériter un préſent plus ſevere,
Trahir toutes les Loix, en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur (ce grand Maître de l'homme)
Tarquin ſera plus juſte & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux
Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds;
Et faire encor fleurir la liberté publique,
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir Monarchique.

Brutus répond par ce beau morceau imité de Cinna, que nous avons rapporté à l'article de l'imitation.

Le genre judiciaire ſe retrouve partout. Les diſputes qui s'élevent tous les

jours dans la converſation, entraînent des eſpeces de plaidoyers pour & contre, que l'amour-propre & l'envie de briller, toujours ſupérieurs à l'éducation, font trop ſouvent dégénérer en querelles odieuſes & ridicules par l'aigreur, l'emportement & la confuſion qui s'y mêlent. Madame de Sévigné diſoit que cela rendoit l'eſprit d'une rudeſſe & d'une contrariété inſupportables. M. de Marivaux dans le Spectateur François, fait un tableau vif & burleſque de ces ſortes de conteſtations, où il montre avec beaucoup de Philoſophie, de fineſſe & de vérité, en combien de maniere l'amour-propre ſait ſe replier pour paroître triompher, du moins pour ne pas paroître vaincu. S. Evremont dans l'hiſtoire qu'on va rapporter, couvre de ridicule & les combattans & le médiateur.

» La diſpute vint ſur le ſujet de la Rei-
» ne de Suede qu'on louoit de la con-
» noiſſance qu'elle a de tant de choſes.
» Tout d'un coup le Commandeur ſe
» leva, & ôtant ſon chapeau d'un air
» tout particulier; *Meſſieurs*, dit-il, *ſi la*
» *Reine de Suede n'avoit ſu que les coutu-*
» *mes de ſon Pays, elle y ſeroit encore:*
» *pour avoir appris notre Langue & nos*
» *manieres, pour s'être miſe en état de*

» *réuſſir huit jours en France, elle a per-*
» *du ſon Royaume. Voilà ce qu'ont pro-*
» *duit ſa ſcience & ſes belles lumieres que*
» *vous nous vantez.*

» Bautru voyant choquer la Reine de
» Suede qu'il eſtime tant, & les belles-
» Lettres qui lui ſont ſi cheres, perdit
» toute conſidération : & commençant
» par un ſerment : il faut être bien in-
» juſte, reprit-il, d'imputer à la Reine
» de Suede comme un crime, la plus
» belle action de ſa vie. Je ne m'étonne
» point de votre averſion pour les Scien-
» ces : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que vous
» les avez mépriſées. Si vous aviez lu
» les Hiſtoires les plus communes, vous
» ſauriez que ſa conduite n'eſt pas ſans
» exemple. Charles-Quint n'a pas été
» moins admirable par la renonciation
» de ſes Etats, que par ſes conquêtes :
» Dioclétien n'a-t il pas quitté l'Empire,
« & Sylla le pouvoir ſouverain ? Mais
» toutes ces choſes vous ſont inconnues,
» & c'eſt folie de diſputer avec un igno-
» rant. Au reſte où me trouverez-vous
» un homme extraordinaire qui n'ait eu
» des lumieres & des connoiſſances ac-
» quiſes ?

» A commencer par M. le Prince, il
» alla juſqu'à Céſar, de Céſar au Grand

» Alexandre : & l'affaire eût été plus loin,
» ſi le Commandeur ne l'eût interrompu
» avec tant d'impétuoſité, qu'il fut con-
» traint de ſe taire. Vous nous en coutez
» bien, dit-il, avec votre Céſar & votre
» Alexandre. Je ne ſais s'ils étoient ſa-
» vans ou ignorans, il ne m'importe gue-
» res : mais je ſais que de mon tems on
» ne faiſoit étudier les Gentilshommes
» que pour être d'Egliſe ; encore ſe con-
» tentoient-ils le plus ſouvent du La in
» de leur Bréviaire. Ceux qu'on deſti-
» noit à la Cour ou à l'Armée, alloient
» honnêtement à l'Académie. Ils appre-
» noient à monter à cheval, à danſer, à
» faire des armes, à jouer du luth, à vol-
» tiger, un peu de Mathématiques, &
» c'étoit tout : vous aviez en France mil'e
» beaux Gendarmes, galans hommes.
» C'eſt ainſi que ſe formoient les Ther-
» mes & les Bellegardes. Du Latin ! de
» mon tems, du Latin ! un Gentilhom-
» me en eût été deshonoré. Je connois
» les grandes qualités de M. le Prince,
» & ſuis ſon ſerviteur : mais je vous di-
» rai que le dernier Connétable de Mont-
» morency a ſu maintenir ſon crédit dans
» les Provinces, & ſa conſidération à la
» Cour, ſans ſavoir lire. Peu de Latin,
» vous dis-je, & de bon François.

» Il fut avantageux au Commandeur » que le bon homme eût la goutte; au- » trement il eût vengé le Latin par quel- » que choſe de plus preſſant que la colere » & les injures. La conteſtation s'échauf- » fa tout de nouveau : celui-ci réſolu de » mourir ſur ſon opinion, celui-là ſou- » tenant le parti de l'ignorance avec » beaucoup d'honneur & de fermeté.

» Tel étoit l'état de la diſpute, quand » un Prélat charitable voulut accommo- » der le différend, ravi de trouver une » ſi belle occaſion de faire paroître ſon » ſavoir & ſon eſprit. Il touſſa trois fois » avec méthode, ſe tournant vers le » Docteur ; trois fois il ſourit en hom- » me du monde à notre agréable igno- » rant : & lorſqu'il crut avoir aſſez bien » compoſé ſa contenance, il parla de » cette ſorte.

» Je vous dirai, Meſſieurs, je vous di- » rai que la ſcience fortifie la beauté du » naturel, & que l'agrément & la faci- » lité de l'eſprit donnent des graces à » l'érudition. Le génie ſeul ſans regle & » ſans art, eſt comme un torrent qui ſe » précipite avec impétuoſité. La ſcience » ſans naturel reſſemble à ces campa- » gnes ſeches & arides, qui ſont déſa- » gréables à la vue. Or, Meſſieurs, il eſt

» queſtion de concilier ce que vous avez
» diviſé mal-à-propos, de rétablir l'u-
» nion où vous avez jetté le divorce. La
» ſcience n'eſt autre choſe qu'une parfai-
» te connoiſſance : l'art n'eſt rien qu'une
» regle qui conduit le naturel. Eſt-ce,
» Monſieur, (s'adreſſant au Comman-
» deur) que vous voulez ignorer les cho-
» ſes dont vous parlez, & faire vanité
» d'un naturel qui ſe déregle, qui s'é-
» loigne de la perfection ? Et vous, M.
» de Bautru, renoncez-vous à la beauté
» naturelle de l'eſprit, pour vous rendre
» eſclave de préceptes importuns, & de
» connoiſſances empruntées ? Il faut finir
» la converſation, reprit bruſquement
» le Commandeur : j'aime encore mieux
» ſa ſcience & ſon Latin, que le grand
» diſcours que vous nous faites.

» Le bon homme qui n'étoit pas irré-
» conciliable, s'adoucit auſſi-tôt ; & pour
» rendre la pareille au Commandeur, il
» préféra ſon ignorance agréable aux
» paroles magnifiques du Prélat. Pour le
» Prélat, il ſe retira avec un grand mé-
» pris de tous les deux, & une grande
» ſatisfaction de lui-même.

SECTION II.

Du Genre Délibératif.

DANS le genre délibératif, il s'agit de prendre un parti ſur une affaire importante ; chacun dit ſon ſentiment, & expoſe les motifs ſur leſquels il eſt appuyé. C'eſt une éloquence mâle & robuſte qui convient à ce genre ; point de colifichets, point de badinage, point de jeux de mots, point d'antitheſes, point de ces petits traits brillans qu'on appelle ſimplement de l'eſprit. Quand Démoſthene engageoit les Athéniens à défendre leur liberté contre Philippe, Roi de Macédoine, ſon éloquence étoit un foudre & un torrent, il entraînoit tous les eſprits & les enflammoit d'une ardeur guerriere ; auſſi Philippe diſoit-il : *Je ne crains point les Athéniens, je ne crains que Démoſthene.* Tourreil, qui, en traduiſant cet Orateur, a voulu relever ſa ſimplicité par quelques ornemens, liſant un jour dans l'Académie des morceaux de ſa traduction, Racine s'écria : *Ah ! le bourreau ! ne va-t-il pas donner de l'eſprit à Démoſthene ?*

Voici des exemples.

Dans le Paradis perdu, les Anges rebelles, précipités dans les enfers, déliberent s'ils recommenceront la guerre, ou s'ils reſteront pour jamais enfermés dans cette affreuſe priſon ; Satan, leur Général, propoſe ſimplement l'affaire dans le Conſeil, & recueille leurs avis.

» Le premier après lui, Moloch le » Sceptre en main ſe leva ; Moloch le » plus violent & le plus furieux des eſ- » prits qui combattirent dans les plai- » nes de l'Empirée. Le déſeſpoir aug- » mentoit encore ſa férocité naturelle. Il » avoit l'audace de ſe ſoutenir égal au » Tout-Puiſſant : & plutôt que de flé- » chir, il aimoit mieux ceſſer d'être.

Son diſcours eſt plein de fureur & d'emportement, nous en avons vu le début dans l'article de l'exorde bruſque ; il ne propoſe pas moins que d'aller attaquer le Tout-Puiſſant juſques dans le Ciel.

» Mais, dira-t-on, la route eſt inacceſ- » ſible, comment aller d'un plein vol » aſſaillir un ennemi ſi élevé ? Conſidé- » rez donc, ſi le breuvage aſſoupiſſant de » ce lac d'oubli ne vous tient point en- » core engourdi, que de notre propre » mouvement nous montons vers notre

» ſiege natal. La deſcente eſt contraire à
» notre nature. Eh, quoi! quand le fier
» ennemi pourſuivoit notre armée rom-
» pue à travers l'abîme, ne ſentiez-vous
» pas quels efforts il nous falloit faire
» pour deſcendre, malgré l'impulſion
» que nous avions reçue? Il nous eſt donc
» facile de nous relever. On craint l'é-
» venement; ſi nous nous attaquons de
» nouveau à un plus fort que nous, ſa
» colere pourroit augmenter nos mal-
» heurs. Eſt-il donc encore quelque cho-
» ſe à craindre dans les enfers? Quoi de
» plus déſolant, que de ſe voir à jamais
» privé de la béatitude, que de gémir
» ſans ceſſe dans ce gouffre abominable,
» livrés en proie à un feu qui ne s'éteint
» point, toujours dans l'attente de l'heu-
» re fatale où les chaînes de l'enfer nous
» entraîneront aux tourmens? De plus
» grands châtimens ſeroient au-deſſus de
» toute force créée, ils nous anéanti-
» roient. Qu'avons nous donc à redou-
» ter? Pourquoi craindre d'irriter la co-
» lere de notre ennemi? Qu'elle s'en-
» flamme à ſon plus haut point, elle nous
» conſumera entierement, & la mort eſt
» préférable à une éternelle miſere; ou
» ſi notre ſubſtance divine eſt immor-
» telle, nous aurons toujours la conſola-

» tion de nous voir à l'abri du néant.
» Ne nous ſentons-nous pas en état de
» troubler la demeure du Très-Haut,
» & de porter l'allarme juſqu'à ſon trô-
» ne ? Nous ſommes donc déja vengés,
» quand même nous ne ſerions pas vain-
» queurs.

L'impétuoſité de ce diſcours étoit bien capable d'entraîner à la guerre des eſprits révoltés, dont la haine & la vengeance n'étoient retenues que par la crainte. Que ces raiſons ſoient ſolides ou fauſſes, la vivacité avec laquelle elles ſont exprimées ne laiſſe pas le tems de les diſcuter.

» De l'autre côté ſe leva Bélial dans
» une attitude plus gracieuſe & plus mo-
» dérée. L'Olympe n'avoit point perdu
» de plus bel habitant. Par la nobleſſe de
» ſon extérieur libre & guerrier, il ſem-
» bloit deſtiné pour des actions d'éclat,
» mais en lui tout étoit faux & dépourvu
» de ſolidité. Sa voix plus douce que la
» manne du Ciel, ſavoit donner une
» couleur favorable aux crimes les plus
» noirs. Il poſſédoit l'art de confondre la
» raiſon, & de faire avorter les deſſeins
» les mieux conçus. Ses penſées, baſſes
» & induſtrieuſes pour le vice, étoient
» timides & pareſſeuſes quand il s'a-

» giſſoit de quelque choſe de grand. Il
» parla cependant, & d'un ton flatteur
» pour l'oreille & perſuaſif pour le cœur,
» il prononça ces paroles :
» Chers compagnons, je ſuis très porté
» à la guerre, je ne cede en haine à per-
» ſonne ; mais ce qui vient d'être allé-
» gué de plus fort pour la perſuader, ne
» ſert qu'à m'en détourner. Quel augure
» devons-nous tirer du ſuccès, quand le
» plus brave de nos troupes, ſe méfiant
» lui-même de ſon conſeil & de ſa force,
» fonde ſon courage ſur le déſeſpoir, &
» conſent à périr, pourvu qu'il ſe ven-
» ge ? Quelle vengeance pouvons-nous
» prendre ? Les tours éternelles ſont gar-
» dées par des troupes invincibles. De
» diſtance en diſtance les légions du
» Tout-Puiſſant ſont campées ſur les
» confins de l'abîme, & d'une aîle legere
» ſes coureurs s'avançant dans le Royau-
» me de la nuit, mettent l'Empirée à
» l'abri de la ſurpriſe. Pourrions-nous
» nous faire jour par la force ? Quand
» tout l'enfer marcheroit après nous pour
» confondre par l'épaiſſeur de ſes téne-
» bres la pure lumiere des Cieux, no-
» tre ennemi aſſis ſur un trône incorrup-
» tible, diſſiperoit par l'éclat de ſa pré-
» ſence tout ce qui voudroit l'offuſquer,

» & ſa cuiraſſe que rien ne ſauroit en-
» dommager, repouſſeroit bien-tôt nos
» foibles traits. C'eſt donc le déſeſpoir
» qu'on nous préſente pour unique reſ-
» ſource. On veut que nous allumions
» encore la colere du Vainqueur. Dans
» quelle vûe? C'eſt, dit on, que s'il re-
» double nos maux, leur excès pourra
» enfin nous anéantir. Triſte délivran-
» ce! Qui d'entre nous, malgré les pei-
» nes dont nous ſommes accablés, n'ai-
» mera pas mieux jouir de cet Etre intel-
» lectuel, & ſe promener à travers l'é-
» ternité dans la variété de ſes penſées,
» que de périr, englouti dans le ſein de
» la nuit éternelle? Mais ſuppoſons que
» la mort ſoit un bien pour nous, notre
» Vainqueur courroucé voudroit-il nous
» en gratifier, ou même le pourroit-il?
» il eſt douteux qu'il le puiſſe, ſûr qu'il
» ne le voudra jamais. Voudra-t-il, étant
» ſi ſage, lâcher la bride à toute ſa co-
» lere? Et pourroit-il bien par foibleſſe
» ou par inadvertance, donner à ſes en-
» nemis ce qu'ils deſirent? Détruiroit-il
» dans ſa fureur ceux que cette même
» fureur réſerve & deſtine à des châti-
» mens éternels? Pourquoi donc balan-
» çons-nous, diſent ceux qui conſeillent
» la guerre? Nous ſommes condamnés

» ſans retour à des malheurs ſans bor-
» nes : nos peines, quoi que nous faſ-
» ſions, ne ſauroient augmenter : que
» pourrions-nous ſouffrir de plus ? Ce
» que nous pourrions ſouffrir de plus !
» Eſt-ce donc ce qu'il y a de plus triſte,
» que d'avoir la liberté de parler, d'agir
» & de s'aſſembler ? Rappellez-vous
» cette fuite précipitée, où frappés du
» foudre & vivement pourſuivis, nous
» conjurions l'abîme de nous ouvrir ſon
» ſein, & de nous dérober aux traits du
» Vainqueur : l'enfer nous ſembloit alors
» un aſyle. Notre état n'étoit il pas plus
» affreux tout le tems où uous nous ſom-
» mes vûs enchaînés & enſevelis dans le
» lac brûlant ? Quoi ! ſi le ſouffle qui
» alluma ces triſtes feux ſe ranimoit pour
» les rendre ſept fois plus ardens : ſi la
» vengeance preſqu'aſſoupie venoit à ſe
» réveiller : ſi tous les tréſors de ſa co-
» lere s'ouvroient : ſi les voûtes infer-
» nales s'écroulant, faiſoient fondre ſur
» nos têtes leurs torrens enflammés &
» toutes les horreurs qui nous menacent,
» notre ſort ne ſeroit-il pas infiniment
» plus à plaindre ? Peut-être au moment
» que nous projettons une guerre glo-
» rieuſe, il s'éleve contre nous une tem-
» pête qui nous ſubmergera dans les

» flammes. Peut-être une main inviſible
» va-t-elle nous enlever & nous clouer
» ſur divers rochers, pour être le jouet
» & la proie des tourbillons furieux.
» Cette ſituation ne ſeroit-elle pas plus
» horrible? Non, non, ne ſongeons plus
» à la guerre. Nous ne préſumons point
» de vaincre celui qui poſſede la force, ni
» de tromper celui qui voit tout d'un
» coup d'œil. Egalement puiſſant pour
» repouſſer nos coups, & ſage pour diſſi-
» per nos trames, du haut des Cieux il
» ſe rit de nos vaines émeutes. Mais vi-
» vrons-nous deshonorés, foulés aux
» pieds, bannis du Ciel, notre chere
» Patrie? Le Deſtin l'a voulu, ſoumet-
» tons-nous. La force ne nous manque
» pas, manquerons-nous de patience?
» Dans l'incertitude du ſuccès, nous au-
» rions dû faire nos réflexions avant que
» de prendre les armes contre un ſi grand
» ennemi; mais nous nous ſommes livrés
» aux mouvemens de notre courage.
» Pourquoi frémir des violences qu'on
» exerce contre nous? L'exil, l'ignomi-
» nie, l'eſclavage, ſont des maux inévi-
» tables pour des vaincus. Faiſons-nous
» une raiſon. Notre Vainqueur pourra
» s'appaiſer avec le tems. Si nous ceſſons
» de l'inſulter, peut-être il nous laiſſera

» tranquilles dans ces lieux écartés de ſa
» vûe. Qui ſait même, ſi ſatisfait un jour
» de ce que nous aurons ſouffert, il n'é-
» coutera pas ſa clémence ? Ces feux
» brûlans ſe ralentiront quand ſon ſouf-
» fle n'en rallumera plus les flammes.
» Alors notre eſſence purifiée ſurmontera
» leur vapeur nuiſible, & notre tempéra-
» ment s'accoutumant au climat, n'en
» reſſentira plus aucune incommodité.
» Cette horreur ſe convertira en bonace,
» & cette obſcurité en lumiere. L'inſta-
» bilité des choſes que le tems diſpoſe,
» à des révolutions continuelles, doit
» élever nos eſpérances. Nous pouvons
» nous flatter de quelque changement
» heureux : notre condition étoit autre-
» fois fortunée, elle eſt aujourd'hui dé-
» plorable ; mais elle peut empirer, ſi
» nous nous expoſons à de plus grands
» châtimens.

Mammone, le démon des richeſſes, parle après lui, il opine auſſi pour la paix : comme il n'étoit ſenſible qu'à l'éclat de l'or & des perles, il ſe conſole d'être condamné à vivre éternellement dans un lieu de ſouffrances où il avoit découvert des mines d'or. » Banniſſons, dit-il, tous les pro-
» jets de guerre, & ne ſongeons plus
» qu'à tirer avantage des richeſſes que

» nous poſſédons. » Son avis pour la paix fut goûté, on ſe ſentit flatté du projet de fonder un empire pareil à celui des Cieux. Soudain Belzebuth, qui après Satan tenoit le premier rang, ſe leve d'un air grave. En ſe levant, il parut le ſoutien d'un Etat; il commence par reprocher aux Puiſſances infernales la lâcheté qui les pouſſe à préférer une paix honteuſe & impoſſible à une guerre glorieuſe & néceſſaire; mais il n'approuve pas non plus le conſeil déſeſpéré de Moloch; il propoſe d'humilier le Tout-Puiſſant par des moyens moins violens & plus ſûrs.

» Qu'eſt-il néceſſaire que par une ir-
» ruption dangereuſe nous envahiſſions
» l'Empirée, dont les ſuperbes remparts
» ne craignent ni aſſaut, ni ſiege, ni
» ſurpriſe de la part de l'abîme? Il eſt
» des routes & plus ſûres & plus aiſées.
» Une ancienne Prophétie nous a révélé
» dans le Ciel, qu'un Monde nouveau
» devoit ſortir du néant. Si j'ai bien com-
» biné les termes & les ſignes de la Pro-
» phétie, il doit en être déja ſorti pour
» ſervir de demeure à une race nouvelle,
» à l'homme dont la nature ſemblable à
» la nôtre, mais inférieure en excellen-
» ce, eſt plus favoriſée de celui qui re-
» gne. La volonté du Très haut s'eſt ex-

» pliquée la-deſſus parmi les Dieux, & il
» l'a confirmée par un ſerment qui fit
» trembler toute la circonférence du
» Ciel. Tournons de ce côté-là toutes nos
» penſées : tâchons d'apprendre quelles
» créatures l'habitent, quelle eſt leur fi-
» gure ou leur ſubſtance, quels ſont leurs
» talens, en quoi conſiſte leur force ou
» leur foibleſſe, & ſi pour les ſurmonter
» il faut employer l'artifice ou la vio-
» lence. Les portes de l'Olympe ſont fer-
» mées, tout aſſure la gloire & le repos
» du grand Monarque ; mais peut-être
» cette autre place frontiere de ſon
» Royaume eſt ouverte, dénuée de trou-
» pes, & n'a d'autres défenſes, que ſes
» premiers habitans. Portons contr'eux
» nos armes, détruiſons leur monde, ou
» ſoumettons-le à titre de conquête.
» Chaſſés du Ciel, chaſſons de la terre
» ces nouveaux ſujets, ou ſoulevons-les
» contre leur Dieu, afin qu'il devienne
» leur ennemi, & que dans ſa fureur il
» extermine ſon propre ouvrage. Ne ſen-
» tez-vous pas tout le plaiſir d'une telle
» vengeance ? Elle troubleroit la joie
» qu'il reſſent de notre confuſion, & no-
» tre joie naîtroit de ſon trouble. Il re-
» gretteroit ſes enfans bien aimés, qui
» partageant avec nous & nos fautes &

» nos peines, maudiroient leur origine,
» & pleureroient leur trop courte félici-
» té. Voyez donc ſi ce projet mérite vo-
» tre attention, ou s'il vous convient
» mieux de vous occuper dans cette triſte
» demeure à bâtir des Empires chiméri-
» ques.

» Tel fut l'avis déteſtable que Belzebuth
» mit dans tout ſon jour ſur la premiere
» idée qu'en avoit donnée Satan. Le pro-
» jet audacieux fut approuvé, & la joie
» éteincela dans les yeux des Anges des
» ténèbres. Ils donnerent un conſente-
» ment unanime.

Enfin cet avis, malheureuſement pour le genre humain, prévalut ſur tous les autres.

Auguſte dans la Tragédie de Cinna délibere s'il doit garder ou abdiquer le pouvoir ſouverain. Il conſulte Cinna & Maxime ſur cette importante & délicate queſtion. Maxime lui conſeille d'abdiquer l'Empire, Cinna de le conſerver. Leurs diſcours ſont pleins d'idées & de choſes; le ſtyle, quoique plein de traits éloquens & ſublimes, manque un peu de correction & d'égalité : c'eſt le défaut général de Corneille. Comme il s'agit d'une ſcène entiere, & ſi étendue qu'elle forme preſque un acte à elle ſeule,

il faut renvoyer à Corneille même.

Dans la premiere ſcène de Brutus, on délibere ſi on accordera ou ſi on refuſera audience à l'Ambaſſadeur Toſcan ; les Conſuls ſont partagés dans leurs avis.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre,
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils *, il eſt vrai, vengeur de ſa Patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie,
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains,
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains.
Mais ce n'eſt point aſſez, Rome aſſiegée encore
Voit dans les champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat ;
Exilé par nos Loix qu'il ſorte de l'Etat,
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontieres,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prieres.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous frapper,
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.

* Titus, fils de Brutus.

L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toujours redoutable ;
Ce n'eſt qu'un ennemi ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome ! n'écoute point leur ſéduiſant langage ;
Tout art t'eſt étranger, combattre eſt ton partage ;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités :
Tombe, ou punis les Rois ; ce ſont-là tes Traités.

BRUTUS.

Rome ſait à quel point ſa liberté m'eſt chere ;
Mais plein du même eſprit mon ſentiment differe :
Je vois cette Ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux Citoyens Romains.
Accoutumons des Rois la fierté deſpotique
A traiter en égale avec la République,
Attendant que du Ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en ſujets.

L'avis de Publicola étoit plus ſûr, celui de Brutus étoit plus noble & plus hardi, auſſi fut-il ſuivi par ces généreux Républicains ; mais il fut bien funeſte à celui qui l'avoit ouvert, puiſqu'il lui en coûta ſes deux Fils.

On peut aiſément remarquer ici combien il y a d'affinité entre le genre déli-

bératif & le genre judiciaire, & combien il eſt aiſé de réduire le premier de ces genres à l'autre, comme nous l'avons dit dans la Préface. Toute la différence n'eſt que dans le nombre des avis oppoſés : il n'y en a que deux dans le genre judiciaire, du moins ordinairement; au lieu que dans le genre délibératif, il peut y en avoir autant que d'opinans.

SECTION III.

Du Genre Démonſtratif.

DANS le genre démonſtratif on fait toujours l'éloge ou la ſatyre de quelqu'un. Dans la ſatyre, pour charger de l'horreur & de l'indignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on ſent qu'il faut employer des couleurs fortes & horribles; un ſtyle vif, ſerré, preſſant & rapide, eſt celui qui convient à la haine. Dans les Panégyriques, les Complimens, les Oraiſons funebres, &c. l'Eloquence doit étaler tout ce qu'elle a de plus brillant dans le coloris, de plus vif dans les ſentimens, de plus neuf dans les penſées, de plus harmonieux dans les expreſſions. Il eſt queſtion de ſatisfaire un auditeur

auditeur délicat & dédaigneux, qui n'eſt venu que pour entendre un beau diſcours. La paſſion ne fournit rien ici à l'éloquence, elle n'a de reſſource que dans elle-même ; il faut qu'elle paie de ſes propres richeſſes, & que l'intérêt ſoit remplacé par les ornemens.

CHAPITRE VI.

Des Figures.

LES Figures de Rhétorique ſont certains tours d'Eloquence, qui s'éloignant en quelque choſe du langage le plus ſimple & le plus uni, expriment avec plus de grace, de force, de nobleſſe & de vivacité les ſentimens, les penſées & les mouvemens de l'ame.

Par exemple ;

Les Grands nous flattent quand nous pouvons les ſervir, ils nous mépriſent quand nous leur ſommes inutiles, ils nous oppriment quand nous leur ſommes dangereux.

Voilà une maniere de parler toute ſimple & toute unie ;

Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetés par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.

Voilà une figure.

On voit par-là que les Figures conſiſtent dans une modification particuliere du diſcours qui les diſtingue, par un tour ou plus vif, ou plus noble, ou plus agréable, d'une maniere de parler plus ſimple, qui exprimeroit pourtant le même fond de penſée.

Il eſt des figures de différente eſpece; les unes vives & gaies, ſe bornent à plaire, à amuſer par une eſpece de badinage agréable; d'autres plus graves, plus majeſtueuſes, plus fortes, s'adreſſent au cœur & peignent les paſſions.

Les Figures doivent couler de la nature, comme de leur véritable ſource. Elles ſont d'un uſage néceſſaire & fort étendu; elles animent, elles aſſaiſonnent le diſcours, elles en banniſſent la langueur & la monotonie; elles y répandent mille agrémens, elles y font régner la variété. Dans la main d'un Orateur habile, elles ſont comme des javelots dans la main d'un archer adroit; elles frappent toujours à l'endroit marqué, & produiſent immanquablement l'effet attendu. Dans la con-

verſation, dans les ouvrages legers, ce ſont des fleurs qui réveillent l'attention, qui ſoutiennent le plaiſir.

Les figures conſiſtent ou dans les penſées ou dans les paroles : ce n'eſt pas qu'il puiſſe y avoir des figures entées ſur un frivole aſſemblage de mots ſans penſées, ou de penſées ſans mots; mais il y a des figures qui conſiſtent tellement dans les mots, que les moindres changemens, la plus légere omiſſion ou tranſpoſition renverſe & détruit toute la figure.

En voici des exemples,

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Jehu, le fier Jehu tremble dans Samarie.

où il eſt clair que toute la figure conſiſte dans la répétition du mot, *Rompez* d'une part, & du mot *Jéhu* de l'autre. Retranchez la répétition : il n'y aura plus de figure.

Il n'en eſt pas de même des figures de penſées où l'on peut faire mille changemens dans le choix & l'arrangement des paroles, ſans anéantir la figure. Par exemple, dans ces paroles de M. Boſſuet :

» Glaive du Seigneur, quel coup vous » venez de frapper ! toute la terre en eſt » étonnée.

Voilà une apoſtrophe parfaite. Changez tous les termes, retranchez, ajoutez, ôtez une partie, ſubſtituez-en une autre, la figure ſubſiſtera toujours.

SECTION PREMIERE.

Des Figures de Penſées.

COMME il eſt naturel de penſer avant que de parler (bien des gens font cependant le contraire), nous commencerons par les figures de penſées dans leſquelles nous n'obſerverons point d'autre ordre que l'ordre alphabétique. Nous ne remarquerons que les principales. Le moyen de les détailler toutes !

De l'Antithèſe.

L'ANTITHÈSE eſt une des plus agréables figures. Elle conſiſte dans un combat de penſées & de paroles oppoſées les unes aux autres, qui forme un effet frappant.

Saint Cyprien emploie fort noblement cette figure dans ſon ſermon ſur l'Aumône.

» Le Fils de Dieu s'eſt fait Fils de » l'Homme, afin de nous faire enfans de

» Dieu ; il a été bleſſé pour guérir nos » plaies, il s'eſt fait eſclave pour nous » rendre libres ; il eſt mort enfin pour » nous faire vivre.

M. Fléchier, dans l'Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, dit :

» On la vit ſouffrir, mais on ne l'enten- » dit pas ſe plaindre : elle fit des vœux » pour ſon ſalut, & n'en fit pas pour ſa » ſanté. Prête à vivre pour achever ſa » pénitence, prête à mourir pour conſom- » mer ſon ſacrifice ; ſoupirant après le » repos de la Patrie, ſupportant patiem- » ment les peines de ſon exil ; entre la » douleur & la joie, entre la poſſeſſion & » l'eſpérance ; ſe réſervant toute entiere » à ſon Créateur, elle attendit tout ce qui » pouvoit arriver, & ne ſouhaita que ce » que Dieu voudroit faire d'elle.

M. Maſcaron, Oraiſon funebre du Vicomte de Turenne.

» M. de Turenne, vainqueur des enne- » mis de l'Etat, ne cauſa jamais à la Fran- » ce une joie ſi univerſelle & ſi ſenſible » que M. de Turenne vaincu par la vé- » rité & ſoumis au joug de la foi,

» Rome profane lui eût dreſſé des Sta- » tues ſous l'Empire des Céſars, & Rome » ſainte trouvé de quoi l'admirer ſous

» les Pontifes de la Religion de Jeſus-
» Chriſt.

Saint Paul, 1. Epître aux Cor. chap. 4.

» On nous maudit, & nous béniſſons;
» on nous perſécute, & nous ſouffrons;
» on nous dit des injures, & nous répon-
» dons par nos prieres.

ZAIRE *à Nerſtan.*

Seigneur, nous nous craignons, nous rougiſſons tous deux,
Je ſouhaite & je crains de rencontrer vos yeux.

ALZIRE *à Zamore.*

O jour! ô doux momens d'horreur empoiſonnés!
Cher & fatal objet de douleur & de joie,
Ah! Zamore; en quel tems faut-il que je te voie!

XIPHARES *à Monime.*

Quelle marque, grands Dieux! d'un amour déplorable!
Combien en un moment heureux & miſérable!
De quel comble de gloire & de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez!

Dans le Poëme de la Religion.

Ver impur de la Terre & Roi de l'Univers;
Riche & vuide de biens, libre & chargé de fers;
Je ne ſuis que menſonge, erreur, incertitude,

Et de la vérité je fais ma ſeule étude :
Tantôt le Monde entier m'annonce à haute voix
Le Maître que je cherche, & déja je le vois.
Tantôt le monde entier dans un profond ſilence,
A mes regards errans n'eſt plus qu'un vuide immenſe.
. . . . . .
Que d'orgueil ! C'eſt ainſi qu'à moi-même contraire,
Monſtre de vanité, prodige de miſere,
Je ne ſuis à la fois que néant & grandeur.

Dans le Poëme de la Henriade, les ſentimens oppoſés qui agitent le Roi, au moment fatal où il s'éloigne de Gabrielle d'Eſtrées, ſont fort bien exprimés par cette Antithèſe.

Plein de l'aimable objet qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore;
Entraîné par Mornai, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient; il part déſeſpéré.

Voici une Antithèſe bien ſoutenue dans le caractere d'un homme biſarre & capricieux.

Il veut, il ne veut pas; il accorde, il refuſe;
Il écoute la haine, il conſulte l'amour;
Il promet, il rétracte; il condamne, il excuſe;
Le même objet lui plaît & déplaît tour-à-tour.

Comme cette figure eſt extrêmement brillante, & que l'art s'y manifeſte d'une maniere fort ſenſible, on ne doit en uſer qu'avec quelques ménagemens. Une lumiere ſi éclatante éblouit ſouvent plus qu'elle n'éclaire. On a reproché à M. Fléchier d'avoir trop émaillé ſes éloquens Diſcours de ces jeux de mots affectés, de ces petites Antithèſes qui deviennent puériles ſi elles ſont trop fréquentes. Il me ſemble que bien des Cenſeurs pouſſent trop loin leur averſion pour l'Antithèſe, ils la regardent comme un vice en elle-même, au lieu qu'elle eſt un agrément, & que ſon excès ſeul eſt vicieux ; ils veulent du moins la bannir impitoyablement de tout ouvrage ſérieux, quoiqu'elle puiſſe ſouvent y produire un fort bon effet. C'eſt tomber dans un excès pour éviter l'autre.

Il faut conſidérer que l'Antithèſe ſe trouve par-tout dans la nature, ſoit dans l'ordre Phyſique ſoit dans l'ordre Moral. Tout y eſt contraſté, & les arts empruntent de la nature même la loi du contraſte : delà l'oppoſition des ombres & des lumieres dans la Peinture ; delà divers contraſtes étudiés dans la Muſique ; delà ſur-tout la regle générale de contraſter les caracteres dans l'art Dramatique, &c.

L'Antithèſe au reſte n'eſt pas tellement une Figure de penſée qu'elle ne conſiſte un peu auſſi dans le choix des mots oppoſés.

De l'Apoſtrophe.

L'Apoſtrophe eſt une figure par laquelle l'Orateur coupe tout-à-coup ſon diſcours pour l'adreſſer à quelque perſonne préſente ou abſente, vivante ou morte, ou à quelque objet animé ou inanimé.

EXEMPLES.

Livre des Rois, chap. 1.

» Montagnes de Gelboé ! que jamais » la roſée ni la pluie du Ciel ne deſcende » ſur vous.

Ezéchiel, chap. 21.

» O, Epée vengereſſe ! ſors de ton four- » reau pour briller aux yeux des coupa- » bles, & pour leur percer le cœur !

Pſeaume 2.

» Ecoutez, Rois de la Terre ! & vous, » Juges du monde, apprenez votre de- » voir.

Boſſuet, Oraiſon funebre de Marie-Thereſe d'Autriche.

» Avant lui la France preſque ſans

» Vaiſſeaux tenoit en vain aux deux
» Mers : maintenant on les voit couver-
» tes depuis le Levant juſqu'au Couchant
» de nos Flottes victorieuſes ; & la har-
» dieſſe Françoiſe porte par-tout la ter-
» reur avec le nom de Louis. Tu céderas
» ou tu tomberas ſous ce vainqueur, Al-
» ger, riche des dépouilles de la Chré-
» tienté. Tu diſois en ton cœur avare :
» Je tiens la Mer ſous mes Loix, & les
» Nations ſont ma proie. La légereté de
» tes Vaiſſeaux te donnoit de la confian-
» ce : mais tu te verras attaqué dans tes
» murailles, comme un oiſeau raviſſant
» qu'on iroit chercher parmi les Rochers
» & dans ſon nid, où il partage ſon bu-
» tin à ſes petits. Tu rends déja tes Eſcla-
» ves, Louis a briſé les fers dont tu ac-
» cablois ſes Sujets, qui ſont nés pour
» être libres ſous ſon glorieux Empire.
» Tes maiſons ne ſont plus qu'un amas
» de pierres. Dans ta brutale fureur, tu
» tournes contre toi-même, & tu ne
» ſais comment aſſouvir ta rage impuiſ-
» ſante : mais nous verrons la fin de tes
» brigandages.

Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

» O Mere ! ô Femme ! ô Reine admi-
» rable & digne d'une meilleure fortune;

» ſi les fortunes de la terre étoient quel-
» que choſe ! Enfin il faut céder à votre
» ſort. Vous avez aſſez ſoutenu l'Etat qui
» eſt attaqué par une force invincible &
» divine, il ne vous reſte plus qu'à de-
» meurer ferme au milieu de ſes ruines.

Fléchier, Oraiſon funebre de M. de Turenne.

» Villes que nos Ennemis s'étoient déja
» partagées, vous êtes encore dans l'en-
» ceinte de notre Empire ! Provinces
» qu'ils avoient déja ravagées dans le
» deſir & dans la penſée, vous avez en-
» core recueilli vos moiſſons ! vous durez
» encore, Places que l'Art & la Nature
» ont fortifiées, & qu'ils avoient deſſein
» de démolir, & vous n'avez tremblé
» que ſous des projets frivoles d'un Vain-
» queur en idée qui comptoit le nombre
» de nos Soldats, & qui ne ſongeoit pas
» à la ſageſſe de leur Capitaine !

Dans la même Oraiſon.

» O Dieu terrible, mais juſte en vos
» conſeils ſur les enfans des hommes,
» vous diſpoſez & des Vainqueurs &
» des Victoires pour accomplir vos vo-
» lontés, & faire craindre vos Jugemens ;
» votre Puiſſance renverſe ceux que vo-

» tre Puiſſance avoit élevés ; vous im-
» molez à votre Grandeur de grandes
» victimes, & vous frappez quand il vous
» plaît ces têtes illuſtres que vous avez
» tant de fois couronnées.

M. de Voltaire, Tragédie de Zaïre ; c'eſt elle-même qui parle à ſa Confidente.

Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour ;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même
Mais, Fatime, à l'inſtant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le Ciel & moi.
Hé bien, race des Rois dont le Ciel me fit naître !
Pere & Mere chrétiens ! vous, mon Dieu ! vous, mon Maître !
Vous, qui de mon Amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne ſont plus pour lui !
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chere
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la pau-piere.

Tragédie d'Alzire.

Mânes de mon Amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en eſt fait ! & Guſman regne à jamais ſur moi.
L'Océan qui s'éleve entre nos hémiſpheres,

A donc mis entre nous d'impuiſſantes barrieres !
Je ſuis à lui. L'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos ſermens ſont écrits dans les Cieux.
O toi qui me pourſuis, ombre chere & ſanglante !
A mes ſens déſolés ombre à jamais préſente !
Cher Amant ! ſi mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe & paſſer chez les Morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait ſurvivre à ſa cendre
Cet eſprit d'un Héros, ce cœur fidele & tendre,
Cette ame qui m'aima juſqu'au dernier ſoupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu conſentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes Sujets dont je me ſens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au ſoin de l'Univers, hélas ! où tu n'es plus.
Zamore, laiſſe en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée ;
Souffre un joug impoſé par la néceſſité ;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont aſſez coûté.

Tragédie d'Hérode & de Mariamne.

. . . . . Tu meurs, & je reſpire encore !
Mânes ſacrés, chere ombre, épouſe que j'adore !
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau !
Quoi ! vous me retenez ! Quoi ! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides !

Ma chere Mariamne, arme-toi, punis-moi !
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi !

Electre, Tragédie d'Oreſte.

Dieux ! vous rendrez Oreſte aux larmes de ſa ſœur ;
Votre bras ſuſpendu frappera l'oppreſſeur !
Oreſte, entens ma voix, celle de ta patrie,
Celle du ſang verſé qui t'appelle & qui crie,
Viens du fond des forêts où tu fus élevé,
Où les maux exerçoient ton courage éprouvé.
Aux monſtres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'eſt aux Monſtres d'Argos, aux Tyrans de la terre,
Aux meurtriers des Rois que tu dois t'adreſſer.
Viens qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer !

Dans un autre endroit de la même Tragédie, Electre apoſtrophe ainſi le fer qu'elle avoit trouvé ſur le tombeau d'Agamemnon.

Glaive affreux, fer ſanglant, qu'un outrage nouveau
Expoſoit en triomphe à ce ſacré tombeau,
Fer teint du ſang d'Oreſte, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des Morts,
Sers un projet plus digne & mes juſtes efforts !

POLYEUCTE, *à Pauline.*

Le déplorable état où je vous abandonne,

Eſt bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et ſi l'on peut au Ciel ſentir quelques douleurs ;
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Grand Dieu ! de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas Chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plût la former,
Pour ne vous pas connoître & ne vous pas aimer,
Pour vivre des Enfers eſclave infortunée,
Et ſous leur triſte joug mourir comme elle eſt née !

Racine, Tragédie d'Andromaque.

Non, nous n'eſpérons plus de vous revoir encor ;
Murs ſacrés, que n'a pu conſerver mon Hector !

Dans l'Idoménée de M. de Crébillon ; Erixene, fille de Mérion, Prince rébelle, tâche en vain de combattre ſa tendreſſe pour le fils du Roi de Crete : elle s'excite à la vengeance par la contemplation des lieux où elle avoit vu périr ſon pere qu'elle apoſtrophe avec beaucoup de vivacité & de nobleſſe.

Non, mon pere, ton ſang lâchement répandu ;
A tes fiers ennemis ne ſera pas vendu ;
Et le cruel Vainqueur qui ſurprend ma tendreſſe
Ajoute à ſes forfaits celui de ma foibleſſe :
Je ſaurai le punir de ſon crime & du mien.

Apoſtrophe de Rouſſeau à l'Amour.

Venez, cher tyran de mon ame,
Venez; je vous fuirois en vain;
Et je vous reconnois à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon ſein.

Monologue de Rodogune dans la Tragédie de Corneille, qui porte le nom de cette Princeſſe des Parthes.

Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin juſtice aux mânes d'un grand Roi,
Rapportez à mes yeux ſon image ſanglante,
D'amour & de fureur encor étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria: *Vengeance; adieu je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir pourſuivie,
J'allois baiſer la main qui t'arracha la vie,
Rendre un reſpect de fille à qui verſa ton ſang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impoſe mon rang.
Plus la haute naiſſance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même aſſervit nos perſonnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toutes nos paſſions ne ſavent qu'obéir.

. . . . . .

. . . . . .

Le conſentiras-tu cet effort de ma flamme,
Toi, ſon vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher Prince, dont je n'oſe en mes plus doux ſouhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce Palais?
Je ſais qu'elles ſeront tes douleurs & tes craintes;
Je vois déja tes maux, j'entens déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un Roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Ce Prince que Rodogune apoſtrophe dans ces huit derniers Vers, eſt Antiochus fils de Démétrius Nicanor, Roi de Syrie, qu'elle avoit vu maſſacrer entre ſes bras par Cléopatre ſa Rivale, premiere épouſe de Démétrius & mere d'Antiochus & de Séleucus ſon frere.

L'Apoſtrophe, comme on voit, eſt un mouvement violent & imprévu qui frappe, qui ſaiſit, qui étonne, & qui convient très-bien aux paſſions ardentes & tumultueuſes, toujours impatientes d'éclater tout-à-coup par un impétueux tranſport. Cette figure doit cependant être amenée avec art: on doit y diſpoſer l'auditeur par des mouvemens plus doux; puis quand on l'a attiré inſenſiblement, on l'enleve tout-à-coup avec violence, & ſans lui

donner le tems de ſe reconnoître. Il eſt clair que par cette raiſon l'apoſtrophe ſeroit mal placée au commencement d'un diſcours oratoire, excepté dans ceux où j'ai dit qu'on pouvoit ſe ſervir de l'Exorde bruſque.

De la Communication.

La communication eſt une figure par laquelle l'Orateur ſemble communiquer familierement ſes raiſons à ſes auditeurs, quelquefois à ſes propres adverſaires, délibé ant avec eux, leur demandant avis, & les faiſant eux-mêmes ſes Juges.

EXEMPLES.

Dans le Panégyrique de ſaint Thomas de Cantorbery par M. Fléchier.

» Que j'ai pitié de ces impies, qui faiſant gloire de douter de tout, croient avoir bien raiſonné, quand ils diſent avec un air & une gravité de Philoſophes : Nous naiſſons tous pour mourir ; qui ſait ſi nous mourrons pour reſſuſciter ? Que faire ? Faut-il leur tenir des miracles tout prêts ? Faut-il faire ſortir des Enfers des voix terribles pour les effrayer ? Faut-il raſſembler les oſſemens épars, & du creux des tom-

» beaux, évoquer des ames avec des » marques visibles de leurs supplices ?

Brutus réduit à trahir Rome, ou à commettre un parricide dans la personne de César, consulte les Conjurés sur le parti qu'il doit prendre dans cette affreuse extrémité.

BRUTUS.

. . . . Ma honte est véritable:
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable;
Vous, faits par mes sermens les maîtres de mon sort,
Est il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez Stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissez les yeux !
Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux !
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Cassius ? & prompt à t'étonner. . . . .

On se sert à propos de la communication, lorsque par des questions étudiées on fait tomber avec adresse dans son sentiment des esprits qui en étoient d'abord éloignés, comme fait Cassius dans le conseil qu'il donne à Brutus.

. . . . Si tu n'étois qu'un Citoyen vulgaire,

Je te dirois: Va, ſers, ſois tiran ſous ton pere,
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir;
Rome aura déſormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce Héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute. Tu connois avec quelle furie
Jadis Catilina menaça ſa Patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dût à la liberté porter le coup mortel?
Si, lorſque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle, qu'aurois-tu fait?

BRUTUS.

Peux-tu le demander?
Penſes-tu qu'un moment ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la Patrie?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.

Dans la Tragédie d'Edouard III, Eu-

genie aime le Roi & en eſt aimé. Le Roi déclare à Vorceſtre ſon premier Miniſtre & Pere d'Eugenie, l'intention qu'il a de la mettre ſur le trône : mais ce généreux Citoyen, après avoir vainement épuiſé les plus fortes remontrances pour détourner Edouard d'un hymen ſi contraire aux intérêts de l'Etat, va trouver ſa Fille, l'exhorte à ramaſſer toutes les forces de ſon courage pour conſommer le plus grand des ſacrifices, & quand elle lui a promis de ne point démentir ſa vertu, il lui explique ainſi ce qu'il exige d'elle.

Un mot va vous juger : ſi, détruiſant nos droits
Et la foi des traités & le reſpect des loix,
Le Sort à votre Pere offroit un Diadême,
Et qu'entre la Patrie & le pouvoir ſuprême
Il parut balancer à choiſir ſon deſtin ;
Que conſeilleriez-vous à ſon cœur incertain ?

EUGENIE.

Le refus de ce Trône, un trépas honorable :
Un juſte Citoyen eſt plus qu'un Roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé,
C'eſt ton propre deſtin que ce choix a réglé ;
C'eſt le ſort de l'Etat : généreuſe Eugenie,
Il faut, du Peuple Anglois tutélaire génie,

Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliſer;
Plus qu'obtenir le trône, il faut le refuſer.
Oui, c'eſt toi, qu'au mépris d'une loi ſouveraine,
Au mépris de l'Etat, Edouard nomme Reine,
Et pour un rang de plus, ſi tu démens tes mœurs,
Tu l'épouſes demain, tu regnes, & je meurs.

Quand le Prophete Nathan vient de la part de Dieu reprocher à David ſon péché, il ne débute pas bruſquement par déclamer contre l'atrocité du crime de ce Monarque, mais il l'amene avec adreſſe par une parabole ingénieuſe à la confeſſion & au repentir de ſa faute.

Le même tour eſt employé avec beaucoup de fineſſe dans un ſujet profane; c'eſt dans l'*Eſope à la Cour*, de Bourſault. Rhodope, Amante d'Eſope, & deſtinée à être ſon Epouſe, étoit dans une très grande conſidération à la Cour du Roi de Lydie, par le crédit d'Eſope favori de ce Roi. Cette fille étoit d'une naiſſance aſſez obſcure, ſes parens pauvres & honnêtes, vivoient du travail de leurs mains; elles les oublia aiſément (comme c'eſt la coutume) pour s'enivrer de ſon bonheur.

Cependant le bruit de ſa fortune vient ranimer l'eſpoir de ſes parens. Sa mere, flattée de ce bruit, la vient trouver, ne doutant pas qu'elle ne mît fin à ſes pei-

nes. Mais quelle douleur pour elle de voir cette fille ingrate ſe troubler, pâlir à ſon aſpect, affecter de la méconnoître, lui parler avec froideur, & détourner la vue avec mépris. Cette mere déſolée, les larmes aux yeux, & le déſeſpoir dans le cœur, a recours à Eſope qu'elle inſtruit de l'indignité de ſa fille; celui-ci la conſole, la raſſure, & va trouver Rhodope à qui il conte l'apologue d'un fleuve, qui fier de voir ſes eaux s'accroître & ſe multiplier à meſure qu'il avance dans ſon cours, pouſſe l'orgueil & l'ingratitude juſqu'à mépriſer ſa ſource. Rhodope ne tarde point à s'en faire l'application. Touchée d'un vif repentir à ce récit, elle fond en larmes, court chercher ſa mere & la combler de careſſes & de préſens.

Tous ces exemples appartiennent à la communication, & en montrent l'uſage.

De la Conceſſion.

La Conceſſion eſt une figure par laquelle l'Orateur accorde à ſon adverſaire ce qu'il ne peut lui refuſer, afin d'inſiſter plus vivement ſur ce qu'il n'a pas envie de lui accorder.

L'art conſiſte à ſe faire un mérite de ſa facilité à accorder des choſes dont on inſinue qu'on pourroit tirer avantage, &

à la faire valoir comme une preuve de la ſureté de ſa cauſe.

Antoine ſe ſert adroitement de cette figure pour faire aux Romains l'apologie de Céſar.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire:
De votre Dictateur ils ont percé le flanc,
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il falloit bien que Ceſar fût coupable:
Je le crois. Mais enfin, Ceſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appéſanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes:
Tout l'or des Nations qui tomboient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous:
De ſon Char de triomphe il voyoit vos alarmes;
Lui-même en deſcendoit pour eſſuyer vos larmes;
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix;
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payoit le ſervice, il pardonnoit l'outrage;
Vous le ſavez, grands Dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, Dieux! qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimoit à pardonner!

Marmontel

Mentor dans Télémaque.

» La guerre eſt quelquefois néceſſaire, » il eſt vrai; mais c'eſt la honte du genre » humain qu'elle ſoit inévitable en cer- » taines occaſions. O Rois! ne dites » point qu'on doit la deſirer pour acqué- » rir de la gloire.

M. Boſſuet, dans l'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

» Je veux bien avouer de lui (de Char- » les I, Roi d'Angleterre) ce qu'un Au- » teur célebre a dit de Céſar, qu'il a » été clément juſqu'à être obligé de s'en » repentir. Que ce ſoit donc là, ſi l'on » veut, l'illuſtre défaut de Charles auſſi » bien que de Céſar: mais que ceux qui » veulent croire que tout eſt foible dans » les malheureux & dans les vaincus, ne » penſent pas pour cela nous perſuader » que la force ait manqué à ſon courage, » ni la vigueur à ſes conſeils. Pourſuivi » à toute outrance par l'implacable ma- » lignité de la fortune, trahi de tous les » ſiens, il ne s'eſt pas manqué à lui-mê- » me. Malgré le mauvais ſuccès de ſes » armes infortunées, ſi on a pu le vain- » cre, on n'a pas pu le forcer; & comme » il n'a jamais refuſé ce qui étoit raiſon-

» nable, étant vainqueur, il a toujours » rejetté ce qui étoit foible & injuſte, » étant captif.

Cette figure peut être employée lorſqu'on veut rappeller à la raiſon un cœur préoccupé d'une paſſion violente : choquer de front ſes ſentimens, faire une guerre ouverte à ſon erreur, c'eſt le moyen de l'y engager davantage. Il faut dans ces occaſions, prendre le parti d'accorder quelque choſe afin de tout gagner, d'entrer dans le précipice avec ceux qui s'y plongent, afin de les en retirer : c'eſt ainſi que le prudent Ulyſſe engage Agamemnon, à ſacrifier ſa fille aux intérêts de la Gréce.

Je ſuis pere, Seigneur, & foible comme un autre ;
Mon cœur ſe met ſans peine à la place du vôtre ;
Et frémiſſant du coup qui vous fait ſoupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je ſuis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuſe légitime,
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime ;
Il le ſait, il l'attend ; & s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous ſommes ſeuls encor. Hâtez-vous de répandre
Les pleurs que vous arrache un intérêt ſi tendre :
Pleurez ce ſang, pleurez ; ou plutôt ſans pâlir,
Conſidérez l'honneur qui doit en rejaillir.

Voyez tout l'Helleſpont blanchiſſant ſous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélene par vos mains rendue à ſon Epoux;
Voyez de vos vaiſſeaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiecles à venir.

De la Correction.

La Correction eſt une figure par laquelle l'Orateur corrige la penſée ou les paroles qu'il vient de proférer, & leur en ſubſtitue d'autres, ou plus convenables ou plus fortes.

L'Art conſiſte à feindre d'avoir omis quelque choſe d'eſſentiel, ou d'avoir laiſſé échapper inconſidérément quelque trait haſardé, quoiqu'en effet on ait exactement meſuré & ſes penſées & ſes expreſſions, & que cette erreur prétendue ne ſoit qu'un artifice inventé pour répandre de la variété, & pour piquer & réveiller l'attention des auditeurs.

EXEMPLES.

» La gloire des actions du grand Tu» renne efface celle de ſa naiſſance; & la

» moindre louange qu'on peut lui don-
» ner, c'eſt d'être ſorti de l'ancienne &
» illuſtre Maiſon de la Tour d'Auvergne,
» qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine,
» des Princes à toutes les Cours de l'Eu-
» rope, & des Reines même à la France.
» Mais que dis-je? Il ne faut pas l'en
» louer ici. Quelque glorieuſe que fût la
» ſource dont il ſortoit, l'héréſie des
» derniers tems l'avoit infectée : il rece-
» voit, avec ce beau ſang, des princi-
» pes d'erreur & de menſonge; & parmi
» ſes exemples domeſtiques, il trouvoit
» celui d'ignorer & de combattre la
» vérité.

PHEDRE.

Dieux! que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble pouſſiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere?

ŒNONE.

Quoi, Madame!

PHEDRE.

Inſenſée! Où ſuis-je? & qu'ai-je dit?
Où laiſſai-je égarer mes vœux & mon eſprit?
Je l'ai perdu; les Dieux m'en ont ravi l'uſage,
Œnone, la rougeur me couvre le viſage;
Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
Et mes yeux malgré moi ſe rempliſſent de pleurs.

Dans un autre endroit de la même Tragédie.

Il faut perdre Aricie ; il faut de mon Epoux,
Contre un ſang odieux réveiller le courroux :
Qu'il ne ſe borne pas à des peines légeres,
Le crime de la ſœur paſſe celui des freres
Dans mes jaloux tranſports je le veux implorer.
Que fais-je ? Où ma raiſon ſe va-t-elle égarer ?
Moi, jalouſe ! Et Théſée eſt celui que j'implore !
Mon Epoux eſt vivant & moi je brûle encore !
Pour qui ? Quel eſt le cœur où prétendent mes vœux,
Chaque mot ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.

Dans la Tragédie d'Andromaque.

Etrangere .... Que dis-je ? Eſclave dans l'Epire.

Dans la même Tragédie, Hermione en proie aux tranſports d'une fureur jalouſe, & juſtement irritée contre l'infidele Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque ne peut cependant ſe réſoudre à le laiſſer périr ſous les coups d'Oreſte qu'elle a chargé du funeſte emploi de lui ôter la vie.

Le Perfide triomphe, & ſe rit de ma rage ;
Il penſe voir en pleurs diſſiper cet orage ;
Il croit que toujours foible, & d'un cœur incertain,

Je parerai d'un bras les coups de l'autre main;
Il juge encor de moi par mes bontés paſſées,
Ou plutôt le perfide à bien d'autres penſées:
Triomphant dans le Temple, il ne s'informe pas
Si l'on ſouhaite ailleurs ſa vie ou ſon trépas:
Il me laiſſe, l'ingrat, cet embarras funeſte.
Non, non; encore un coup, laiſſons agir Oreſte:
Qu'il meure: puiſqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puiſqu'il m'a forcée enfin à le vouloir;
A le vouloir? Eh quoi! c'eſt donc moi qui l'ordonne?
Sa mort ſera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce Prince, dont mon cœur ſe faiſoit autrefois,
Avec tant de plaiſir, redire les exploits,
A qui même en ſecret je m'étois deſtinée,
Avant qu'on eut conclu ce fatal hymenée;
Je n'ai donc traverſé tant de mers, tant d'Etats,
Que pour venir ſi loin préparer ſon trépas,
L'aſſaſſiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire....

Cette figure eſt propre à exprimer le choc des paſſions oppoſées, les combats de l'amour & de la raiſon. On voit dans ce dernier exemple, & dans les deux précédens de la Tragédie de Phédre, des projets inſenſés que l'amour enfante & que la raiſon détruit.

Voici une correction extrêmement in-

génieuſe dans la Tragédie de Bajazet. Roxane, amante de ce Prince, vient ſonder Atalide qu'elle ſoupçonne d'être ſa rivale, & lui montre un écrit du Sultan, qui demande la tête de Bajazet. Atalide frappée comme d'un coup de foudre à cette vue, peut à peine retenir ſes larmes : la pénétrante Sultane qui s'apperçoit de ſon trouble, acheve de l'accabler, en lui déclarant qu'elle a réſolu d'obéir à cet ordre cruel ; Atalide déſeſpérée de cette réſolution, eſſaye de lui inſpirer des ſentimens plus doux. Quoi, dit-elle, ce Prince aimable..... qui vous aime,

Verra finir ſes jours qu'il vous a deſtinés ?

Quel art dans cette correction ! Atalide ſe laiſſoit d'abord entraîner au dangéreux penchant de ſa tendreſſe qui la portoit à dire du bien de ſon amant ; mais bientôt elle ſent qu'elle va exciter la jalouſie de ſa rivale, elle s'arrête, elle change de ſtyle, & ne préſente aux yeux de la Sultane que l'amour de ce Prince, objet ſeul capable de la fléchir.

De la Deſcription.

Voici la plus belle & la plus étendue de toutes les figures : c'eſt elle qui raconte

avec tant de feu, qui peint avec des couleurs ſi vives, qui préſente des Tableaux ſi naïfs, qu'on ne croit plus entendre l'Orateur, ni lire un Ouvrage, mais voir réellement l'objet repréſenté. C'eſt ici qu'on diſtingue l'homme éloquent & ſenſible, de l'Ecrivain ordinaire. Le commun des Auteurs ne ſait que dire les choſes ; le grand écrivain les décrit, les peint. Homere, Virgile, Racine, Voltaire, Boſſuet, font voir tous les objets ; leurs moindres détails ſont preſque toujours pittoreſques. Cette figure ſe ſubdiviſe en pluſieurs eſpeces. Avant d'entrer dans ce détail, voici deux Portraits généraux, tracés par le plus grand Peintre moral, la Bruyere.

Caractere du Riche.

» Giton a le teint frais, le viſage plein, » & les joues pendantes, l'œil fixe & » aſſuré, les épaules larges, l'eſtomac » haut, la démarche ferme & délibérée ; » il parle avec confiance, il fait répéter » celui qui l'entretient, il ne goûte que » médiocrement tout ce qu'il lui dit : il » déploie un ample mouchoir & ſe mouche avec grand bruit ; il crache fort » loin, & il éternue fort haut ; il dort » le jour, il dort la nuit, & profondément ; » il ronfle en compagnie, il occupe à la

» table & à la promenade plus de place
» qu'un autre, il tient le milieu en ſe
» promenant avec ſes égaux; il s'arrête,
» & l'on s'arrête; il continue de mar-
» cher, & l'on marche; tous ſe reglent
» ſur lui: il interrompt, il redreſſe ceux
» qui ont la parole; on ne l'interrompt
» pas, on l'écoute auſſi long-tems qu'il
» veut parler, on eſt de ſon avis, on
» croit les nouvelles qu'il débite; s'il
» s'aſſied, vous le voyez s'enfoncer dans
» un fauteuil, croiſer ſes jambes l'une
» ſur l'autre, froncer le ſourcil, abaiſſer
» ſon chapeau ſur ſes yeux pour ne voir
» perſonne, ou le relever enſuite & dé-
» couvrir ſon front par fierté & par au-
» dace: il eſt enjoué, grand rieur, im-
» patient, préſomptueux, colere, liber-
» tin, politique, myſtérieux ſur les af-
» faires du tems: il ſe croit des talens &
» de l'eſprit: il eſt riche.

Caractere du Pauvre.

» Phébon a les yeux creux, le teint
» échauffé, le corps ſec & le viſage mai-
» gre; il dort peu, & d'un ſommeil fort
» léger; il eſt abſtrait, réveur, & il a,
» avec de l'eſprit, l'air d'un ſtupide; il
» oublie de dire ce qu'il ſait, ou de par-
» ler d'événemens qui lui ſont connus;

» & s'il le fait quelquefois, il s'en tire
» mal ; il croit peſer à ceux à qui il par-
» le : il conte briévement, mais froide-
» ment ; il ne ſe fait pas écouter, il ne
» fait point rire ; il applaudit, il ſourit
» à ce que les autres lui diſent, il eſt de
» leur avis ; il court, il vole pour leur
» rendre de petits ſervices ; il eſt com-
» plaiſant, flatteur, empreſſé ; il eſt myſ-
» térieux ſur ſes affaires, quelquefois
» menteur ; il eſt ſuperſtitieux, ſcrupu-
» leux, timide ; il marche doucement
» & légérement, il ſemble craindre de
» fouler la terre ; il marche les yeux baiſ-
» ſés, & il n'oſe les lever ſur ceux qui
» paſſent ; il n'eſt jamais du nombre de
» ceux qui forment un cercle pour diſ-
» courir, il ſe met derriere celui qui par-
» le, il recueille furtivement ce qui s'eſt
» dit, & il ſe retire ſi on le regarde ; il
» n'occupe point de lieu, il ne tient
» point de place ; il va les épaules ſer-
» rées, le chapeau abaiſſé ſur ſes yeux
» pour n'être point vû ; il ſe replie & ſe
» renferme dans ſon manteau ; il n'y a
» point de rue ni de galerie ſi embarraſ-
» ſée & ſi remplie de monde où il ne
» trouve moyen de paſſer ſans efforts, &
» de ſe couler ſans être apperçu : ſi on le
« prie de s'aſſeoir, il ſe met à peine ſur le

» bord d'une chaiſe ; il parle bas dans la
» converſation, & il articule mal : libre
» néanmoins ſur les affaires publiques,
» chagrin contre le ſiecle, médiocre-
» ment prévenu des Miniſtres & du Mi-
» niſtere : il n'ouvre la bouche que pour
» répondre, il touſſe, il ſe mouche ſous
» ſon chapeau, il crache preſque ſur ſoi,
» & il attend qu'il ſoit ſeul pour éter-
» nuer, ou ſi cela lui arrive, c'eſt à l'inſ-
» çu de la compagnie. il n'en coûte à
» perſonne ni ſalut, ni compliment : il
» eſt pauvre.

Il y a quatre ſortes de deſcriptions. La Démonſtration, l'Etopée, la Proſographie & la Topographie.

De la Démonſtration.

C'eſt une deſcription de choſe, comme l'expoſition d'un fait particulier, la relation d'un événement, la peinture d'une tempête, d'une bataille, &c. toutes ces peintures doivent être extrêmement animées.

Madame de Sévigné excelle dans cette partie. Elle peint tout, on voit tout ce qu'elle dit. Quelle force dans cette peinture du déſeſpoir de Madame de Lon-

gueville, à la mort de ſon fils tué dans l'expédition du paſſage du Rhin.

» Madame de Longueville fait fendre » le cœur ; Mademoiſelle de Vertus » étoit retournée depuis deux jours à » Port Royal, où elle eſt preſque tou- » jours : on eſt allé la quérir avec M. Ar- » nauld, pour dire cette terrible nou- » velle. Mademoiſelle de Vertus n'avoit » qu'à ſe montrer ; ce retour ſi préci- » pité marquoit bien quelque choſe de » funeſte : en effet, dès qu'elle parut, » ah ! Mademoiſelle ! comment ſe porte » M. mon frere ? ſa penſée n'oſa aller » plus loin. Madame, il ſe porte bien » de ſa bleſſure : & mon fils ? On ne lui » répondit rien. Ah ! Mademoiſelle, » mon fils ! mon cher enfant ! répondez- » moi, eſt-il mort ſur le champ ? N'a- » t-il pas eu un ſeul moment ? Ah ! mon » Dieu, quel ſacrifice ! & là-deſſus elle » tombe ſur ſon lit ; & tout ce que la » plus vive douleur peut faire, & par » des convulſions, & par des évanouiſſe- » mens, & par un ſilence mortel, & par » des cris étouffés, & par des larmes ame- » res, & par des élans vers le Ciel, & » par des plaintes tendres & pitoyables, » elle a tout éprouvé. Je lui ſouhaite la

» mort, ne comprenant pas qu'elle puiſſe
» vivre après une telle perte.

Voici un tableau auſſi gai que le précédent eſt touchant. C'eſt dans un détail de ce paſſage du Rhin.

» Le Chevalier de Nantouillet étoit
» tombé de cheval, il va au fond de l'eau,
» il revient; il retourne, il revient en-
» core; enfin il trouve la queue d'un
» cheval, il s'y attache: ce cheval le
» mene à bord, il monte ſur le cheval,
» ſe trouve à la mêlée, reçoit deux coups
» dans ſon chapeau, & revient gaillard.

Saint Jérôme fait une éloquente peinture des combats que lui livroient ſes paſſions dans le fond de ſa ſolitude.

» Hélas! combien de fois m'eſt-il arrivé
» dans l'affreux déſert où je ſuis, & dans
» l'horrible ſolitude où je me ſuis en-
» terré moi-même, combien de fois,
» dis-je, m'eſt-il arrivé de me trouver
» en eſprit & en imagination, au mi-
» lieu des plaiſirs que l'on goûte à Ro-
» me? Un rude ſac couvroit tout mon
» corps, & ma chair brûlée par les ar-
» deurs du ſoleil, étoit toute noire &
» toute deſſéchée; mes yeux répandoient
» à tous momens des torrens de larmes,

» & mon cœur accablé pouſſoit ſans
» ceſſe vers le Ciel de lugubres, de pi-
» toyables gémiſſemens. Si quelquefois
» le ſommeil m'arrêtoit malgré moi, je
» briſois mes os contre les pierres ſur
» leſquelles j'étois couché. Je ne parle
» point de la nourriture que je prenois ;
» un peu d'eau étoit ce qui me ſoute-
» noit ; car dans nos plus grandes mala-
» dies, ce ſeroit un crime pour nous de
» manger quelque choſe de cuit. Après
» tout cela, j'avoue que dans cette ef-
» froyable priſon où je m'étois condamné
» pour éviter les cachots éternels des
» enfers, n'ayant point d'autre compa-
» gnie que les ſerpens & les ſcorpions
» qui m'environnoient, j'avoue, dis-je,
» que ma chair rébelle & mon imagina-
» tion révoltée me repréſentoient les
» danſes impudiques des filles Romai-
» nes : mon corps étoit atténué de jeû-
» nes, & mon cœur étoit tout prêt de
» brûler de ſales deſirs ; l'amour profane
» étoit allumé dans un corps tout froid,
» & la cupidité dans une chair déjà
» morte avant la mort même.

Quelle vivacité dans la deſcription du combat de Télémaque contre Hyppias !

» A peine Télémaque eût tiré cette

» épée, qu'Hyppias qui vouloit profiter
» de l'avantage de ſa force, ſe jetta ſur
» le jeune fils d'Uliſſe pour la lui arra-
» cher : l'épée ſe rompt dans leurs mains,
» ils ſe ſaiſiſſent & ſe ſerrent l'un l'au-
» tre ; les voilà comme deux bêtes cruel-
» les qui cherchent à ſe déchirer : le feu
» brille dans leurs yeux, ils ſe raccour-
» ciſſent, ils s'allongent, ils ſe baiſſent,
» ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont
» altérés de ſang. Les voilà aux priſes,
» pieds contre pieds, mains contre
» mains : ces deux corps entrelaſſés pa-
» roiſſent n'en faire qu'un : mais Hyp-
» pias d'un âge plus avancé ſembloit de-
» voir accabler Télémaque, dont la ten-
» dre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déjà
» Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes
» genoux chanceler. Hyppias le voyant
» ébranlé, redouble ſes efforts ; c'étoit
» fait du fils d'Ulyſſe ; il alloit porter la
» peine de ſa témérité & de ſon empor-
» tement, ſi Minerve qui veilloit de
» loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans
» cette extrêmité de péril que pour l'inſ-
» truire, n'eût déterminé la victoire en
» ſa faveur.

Voici cinq deſcriptions de tempête, dont chacune eſt un exemple parfait de

démonſtration. Le goût du Lecteur décidera de la prééminence.

La premiere eſt traduite d'Homere par Boileau.

Comme l'on voit les flots ſou'evés par l'orage,
Fondre ſur un vaiſſeau qui s'oppoſe à leur rage ;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit :
La mer blanchit d'écume & l'air au loin gémit.
Le matelot troublé, que ſon art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

La ſeconde eſt tirée de la Henriade. Elle paroît en quelques endroits imitée de Virgile.

L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit ;
L'air ſifle, le Ciel gronde & l'onde au loin gémit ;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues,
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs & l'abîme des flots,
Montrent par tout la mort aux pâles matelots.

La troiſieme eſt traduite, par une main habile, d'une très-touchante Elégie d'Ovide.

Mais quel bruit effrayant ſort du gouffre des mers ?
Les Aquilons fougueux s'élancent dans les airs :
L'onde mugit, s'entrouve, & les ſables bouillonnent,

Déja ſur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus & les mâts chancelans
Deviennent le jouet des ondes & des vents.
Du Ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées,
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, déſeſpéré, le Chef des matelots
Laiſſe le gouvernail à la merci des flots.

La quatrième eſt faite par Oreſte, Tragédie d'Electre.

Mais ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La Mer en un moment ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur:
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portent ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſous de vaſtes abîmes,
Où les éclairs preſſés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſembloient nous plonger tous.
Le Pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne:

A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe & nâge enfin ſur les eaux diſperſé.

La derniere eſt tirée de l'Idoménée, du même M. de Crébillon.

Une effroyable nuit ſur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.
La mort ſeule y parut... le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des Enfers;
Par des vents oppoſés les vagues ramaſſées,
De l'abîme profond juſques au Ciel pouſſées,
Dans les airs embraſés agitoient mes vaiſſeaux,
Auſſi près d'y périr qu'à fondre ſous les eaux;
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler ſur nous une Mer enflammée,
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout ſalut que des rochers affreux.

Voici d'autres Tableaux pleins de feu, ou d'horreur, ou de nobleſſe, ou de douceur.

ANDROMAQUE.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné ſans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier ſon pere à mes pieds renverſé,
Enſanglantant l'Autel qu'il tenoit embraſſé?
Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle;

Qui fut pour tout un Peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos Palais brulans,
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage :
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans ;
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans ;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue,
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue ;
Voilà par quels exploits il sut se couronner ;
Enfin, voilà l'Epoux que tu me veux donner.

Châtillon, Tragédie de Zaïre.

Ciel! Si vous aviez vu ce Temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané ;
Nos peres, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
Lusignan, le dernier de cette auguste Race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des Temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entassés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidele à tout moment trempée,
Et de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,

Criant à haute voix: François, ſoyez fideles:
Sant doute, en ce moment le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-Haut qui nous ſauve aujourd'hui,
Appl'aniſſoit ſa route, & marchoit devant lui.

Joſabet (Tragédie d'Athalie) raconte au Grand-Prêtre comment elle avoit arraché Joas tout ſanglant des bras de ſes Meurtriers.

Hélas! l'état horrible où le Ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon eſprit!
De Princes égorgés la chambre étoit remplie:
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldars,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort, frappa ſoudain ma vue:
Je me figure encor ſa nourrice éperdue,
Qui contre les bourreaux s'étoit jettée en vain;
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant: en baignant ſon viſage,
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage;
Et, ſoit frayeur encor, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.

Voici un tableau effrayant dans une Tragédie du Poëte Eſchyle, intitulée: *Les ſept devant Thebes.*

Sur un bouclier noir ſept Chefs impitoyables,

Epouvantent les Dieux de ſermens effroyables ;
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger ;
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars & Bellonne.

Voici deux tableaux un peu ſemblables, qu'on pourra comparer. Le premier eſt tiré de l'Electre de M. de Crébillon.

A peine aux Autels je me fus proſterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut conſterné.
Le temple retentit d'un funebre murmure ;
Le Prêtre épouvanté, recule à mon aſpect,
Et ſourd à mes ſouhaits, refuſe de répondre.
Sous ſes pieds & les miens, tout ſemble ſe confondre ;
L'Autel tremble, le Dieu ſe voile à nos regards ;
Et de pâles éclairs brillent de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre.
. . . . . .
A tant d'horreurs enfin ſuccede un long ſilence ;
. . . . . .
Enfin parmi les pleurs & parmi les ſanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots ;
» Ceſſe de me preſſer ſur le deſtin d'Oreſte ;
» Pour en être éclairci tu m'implores en vain ;
» Jamais deſtin ne fut plus triſte & plus funeſte ;

» Redoute pour toi-même un ſemblable deſtin.
» Appaiſe cependant les Mânes de ton Pere ;
» Ton bras ſeul doit venger ce Héros malheureux ;
» D'une main qui lui fut bien fatale & bien chere ;
» Mais crains, en le vengeant, le ſort le plus
» affreux.

Le ſecond eſt tiré d'Œdipe.

Pour la premiere fois par un don ſolemnel,
Mes mains jeunes encore, enrichiſſoient l'Autel ;
Du Temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent,
De longs ruiſſeaux de ſang les marbres ſe couvrirent.
De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une inviſible main repouſſoit mes préſens,
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Porterent juſqu'à moi cette voix effrayante :
» Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté ;
» Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté,
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies,
» Va porter tes préſens aux Autels des Furies,
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer ;
» Va, ce ſont-là les Dieux que tu dois implorer.

Ce qui contribue le plus ſenſiblement au mérite de cette eſpece de deſcription, qu'on nomme démonſtration, c'eſt l'uſage des ſons imitatifs, c'eſt-à-dire, des

mots ou des phraſes, qui par leur douceur ou par leur dureté, par leur lenteur ou leur vîteſſe, préſentent l'image même & l'expreſſion imitative de l'objet qu'on veut peindre. On en peut voir des traces dans ces morceaux de l'Oraiſon funebre de M. de Turenne, dans Fléchier.

» Cet homme que Dieu avoit mis au-
» tour d'Iſrael comme un mur d'airain,
» où ſe briſerent tant de fois toutes les
» forces de l'Aſie. . . . . venoit
» tous les ans comme le moindre des
» Iſraëlites, réparer avec ſes mains triom-
» phantes les ruines du Sanctuaire, &c.

» Un effort de douleur rompant enfin
» ce long & morne ſilence. . . . .

» A ces cris, Jéruſalem redouble ſes
» pleurs; les voutes du Temple s'ébran-
» lerent; le Jourdain ſe troubla, & tous
» ſes rivages retentirent du ſon de ces
» lugubres paroles : comment eſt mort
» cet homme, &c.

Mais, c'eſt principalement dans les Poëtes qu'on trouve des Tableaux preſque entiers, compoſés de ces ſons imitatifs. Si Virgile décrit la Lutte d'Entelle & de Darès dans le cinquieme Livre de l'Eneïde; les vers s'élevent, ſe courbent, ſe dreſſent, ſe briſent, ſe hâtent, ſe roidiſſent, s'allongent & repréſentent tous

les mouvemens des Athletes. Veut-il peindre les cinquantes gueules béantes d'une hydre, il accumule les baillemens, les *hiatus*, les h dont l'aſpiration rude peint à l'oreille la rude image de ce monſtre. Dans un autre endroit il fait entendre par les ſons, les cris douloureux, les coups qui rétentiſſent dans les airs & le bruit affreux des chaînes traînées par des miſérables. La peſanteur de la chûte d'un bœuf, la légéreté de la courſe d'un cheval; tout chez ce Peintre admirable eſt reproduit par des ſons imitatifs & caractériſtiques. Nos plus grands Poëtes ſont ceux qui lui reſſemblent le plus de ce côté-là. Ces vers de Boileau

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

ont une lenteur peſante & vraiment figurative.

Sa Muſe *déréglée* en ſes Vers *vagabonds*,

eſt dans le même genre, auſſi-bien que ces Vers.

Les Chanoines *vermeils* & *brillans* de ſanté,
S'engraiſſoient d'une *longue* & ſainte oiſiveté.

Peut-on peindre d'une maniere plus ſenſible l'inconſtance du Maréchal de Joyeuſe,

Joyeuſe, que l'a fait M. de Voltaire dans ces deux vers de la Henriade.

Vicieux, Pénitent, Courtiſan, Solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.

Quel choix d'expreſſions molles & douces dans ce Tableau de la douceur & de la molleſſe.

Etes-vous en ces lieux, ſoibles & tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaiſirs & couchés ſur les fleurs,
Sans fiel & ſans fierté, couliez dans la pareſſe,
Vos inutiles jours, filés par la molleſſe.

Ce dernier vers ſur-tout eſt admirable. Racine eſt plein de ces Tableaux ſenſibles, formés par des ſons figuratifs.

Moi-même il m'enferma dans des cavernes ſombres,
Lieux profonds & voiſins de l'Empire des ombres.

Dans le récit de la mort d'Hippolite :

Juſqu'au fond de nos cœurs notre ſang s'eſt glacé,
Des Courſiers attentifs le crin s'eſt hériſſé.
Cependant ſur le dos de la plaine liquide,
S'éleve à gros bouillons une montagne humide,
L'onde approche, ſe briſe & vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monſtre furieux.
Son front large eſt armé de cornes menaçantes ;

Tout ſon corps eſt couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugiſſemens font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce Monſtre ſauvage;
La Terre s'en émeut, l'air en eſt infecté,
Le flot, qui l'apporta, recule épouvanté.

Sang glacé; crin s'eſt hériſſé; s'éleve à gros bouillons: l'onde approche, ſe briſe, ſon front large eſt armé; ſa croupe ſe recourbe; replis tortueux; longs mugiſſemens, trembler avec horreur; recule épouvanté: tous ces mots ont le caractere imitatif.

Il en eſt de même de ces deux vers excellens du même récit.

L'eſſieu *crie & ſe rompt*, l'intrépide Hyppolite,
Voit voler en éclats tout ſon char fracaſſé.

Rouſſeau a beaucoup de ces traits pittoreſques.

Ce Sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil reſpectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majeſtueux.

Et les frémiſſemens de l'Enfer irrité,
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité.

C'eſt peut-être dans la Cantate de Circé, qu'il faut chercher le morceau de notre Poëſie, où l'on a tiré le plus grand parti des ſons imitatifs.

Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Tenare.
Les Parques, Néméſis, Cerbere, Phlégeton,
Et l'inflexible Hécate & l'horrible Alecton.
Sur un Autel ſanglant l'affreux bucher s'allume.
La foudre dévorante auſſi-tôt le conſume;
Mille noires vapeurs obſcurciſſent le jour,
Les Aſtres de la nuit interrompent leur courſe.
Les Fleuves étonnés remontent vers leur ſource,
Et Pluton même tremble en ſon obſcur ſéjour.

Sa voix redoutable
Trouble les Enfers.
Un bruit formidable
Gronde dans les airs.
Un voile effroyable
Couvre l'Univers.
La Terre tremblante,
Frémit de terreur.
L'onde turbulente
Mugit de fureur.
La Lune ſanglante
Recule d'horreur.

De l'Etopée.

L'Etopée eſt la peinture d'un caractere.

Caractere de Cromwel.

» Un homme s'eſt rencontré d'une pro-
» fondeur d'eſprit incroyable ; hypocrite
» raffiné autant qu'habile politique, ca-
» pable de tout entreprendre & de tout
» cacher, également actif & infatigable
» dans la paix & dans la guerre, qui ne
» laiſſoit rien à la fortune de ce qu'il
» pouvoit lui ôter par conſeil & par pré-
» voyance ; d'ailleurs ſi vigilant & ſi
» prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué
» aucune des occaſions qu'elle lui a pré-
» ſentées ; enfin un de ces eſprits re-
» muans & audacieux qui ſemblent être
» nés pour changer le monde.

Caractere du Duc de Guiſe, dit le Balafré.

On vit paroître Guiſe, & le Peuple inconſtant
Tourna d'abord ſes yeux vers cet aſtre éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, ſait regner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.

Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Impérieux & doux, cruel & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la miſere,
Déteſtoit des impôts le fardeau rigoureux :
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux :
Souvent il prévenoit la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçoient ſa préſence ;
Il ſavoit captiver les Grands qu'il haïſſoit.
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit ;
Téméraire en ſes vœux, ſouple en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus & même par ſes vices ;
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

Caractere du grand Prêtre Oroës dans Semiramis.

Obſcur & ſolitaire,
Renfermé dans les ſoins de ſon ſaint miniſtere,
Sans vaine ambition, ſans crainte, ſans détour,
On le voit dans ſon temple, & jamais à la Cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang ſuprême,
Ni placé ſa Thiare auprès du Diadême ;
Moins il veut être grand, plus il eſt révéré.

Portrait de Radamiſte, fait par lui-même.

Et que ſais-je, Hieron ? Furieux, incertain,
Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je ſuis me connois-je moi-même ?
Mon cœur, de ſoins divers ſans ceſſe combattu,
Ennemi du forfait ſans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords ſans renoncer au crime.
Je cede au repentir, mais ſans en profiter ;
Et je ne me connois que pour me déteſter.
Dans ce cruel ſéjour ſais-je ce qui m'entraîne ?
Si c'eſt le déſeſpoir, ou l'amour, ou la haine ?
J'ai perdu Zénobie ; après ce coup affreux,
Peux-tu me demander encor ce que je veux ?
Déſeſpéré, proſcrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere :
Je ne ſais quel poiſon ſe répand dans mon cœur,
Mais juſqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Ce portrait eſt admirable, parce qu'il eſt affreux.

Portrait du Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naiſſance ;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la conſtance :

Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant,
Rien n'eſt comparable à ma gloire :
Le plus fameux Héros qu'on vante dans l'hiſtoire
Ne me la ſauroit diſputer.
Si je n'ai pas une Couronne,
C'eſt la fortune qui la donne ;
Il ſuffit de la mériter.

On peut prendre pour modele de cette figure quatre Portraits inſérés dans le premier volume des Œuvres de Madame de Lambert, & celui que fait M. l'Abbé de Vertot de ce fameux Vaſconcellos, Miniſtre Eſpagnol, miſérablement maſſacré dans cette grande révolution qui chaſſa la Maiſon d'Autriche du Trône de Portugal, pour y faire monter la Maiſon de Bragance à qui il appartenoit ſuivant les loix du Pays.

De la Proſographie.

La Proſographie eſt la peinture d'un objet conſidéré par rapport à ſes qualités extérieures.

Portrait du Vieillard Thermoſyris.

» Pendant que ces paroles rouloient
» dans mon eſprit, je m'enfonçai dans
» une ſombre forêt où j'apperçus tout-à-

» coup un Vieillard qui tenoit un Livre
» à la main : ce Vieillard avoit un grand
» front chauve & un peu ridé ; une barbe
» blanche pendoit jusqu'à sa ceinture :
» sa taille étoit haute & majestueuse,
» son teint étoit encore frais & vermeil,
» ses yeux vifs & perçans, sa voix dou-
» ce, ses paroles simples & aimables ;
» jamais je n'ai vu un si vénérable Vieil-
» lard.

Portrait de Boccoris mourant.

» Je me souviendrai toute ma vie d'a-
» voir vû cette tête qui nageoit dans le
» sang ; ces yeux fermés & éteints, ce
» visage pâle & défiguré, cette bouche
» entr'ouverte qui sembloit vouloir en-
» core achever des paroles commencées,
» cet air superbe & menaçant que la
» mort même n'avoit pu effacer.

Portrait de Calipso agitée, jalouse & furieuse.

» En parlant ainsi, Calipso avoit les
» yeux rouges & enflammés, ses regards
» ne s'arrêtoient en aucun endroit ; ils
» avoient je ne sais quoi de sombre & de
» farouche : ses joues tremblantes étoient
» couvertes de taches noires & livides ;

» elle changeoit à chaque moment de
» couleur ; ſouvent une pâleur mortelle
» ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes
» larmes ne couloient plus comme autre-
» fois avec abondance ; la rage & le dé-
» ſeſpoir ſembloient en avoir tari la
» ſource, & à peine en couloit-il quel-
» ques-unes ſur ſes joues : ſa voix étoit
» rauque, tremblante & entrecoupée.

Portrait de Télémaque dompté & accablé par l'amour.

» Il demeuroit ſouvent étendu & im-
» mobile ſur le rivage de la mere. Sou-
» vent dans le fond de quelque bois ſom-
» bre, verſant des larmes ameres & pouſ-
» ſant des cris ſemblables aux rugiſſe-
» mens d'un lion : il étoit devenu maigre ;
» ſes yeux creux étoient pleins d'un feu
» dévorant ; à le voir pâle, abattu &
» défiguré, on auroit dit que ce n'étoit
» plus Télémaque. Sa beauté, ſon en-
» jouement, ſa noble fierté s'enfuyoient
» loin de lui ; il périſſoit. Telle qu'une
» fleur qui étant épanouie le matin, ré-
» pand ſes doux parfums dans la campa-
» gne, & ſe flétrit peu à peu vers le ſoir :
» ſes vives couleurs s'effacent ; elle lan-
» guit, elle ſe deſſeche, & ſa belle tête
» ſe panche ne pouvant plus ſe ſoutenir ;

» ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de
» la mort.

Cette comparaiſon ajoute encore à la beauté du Tableau.

Portrait du Prélat dans le Lutrin.

La jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage ;
Son menton ſur ſon ſein deſcend à triple étage ;
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.

Du Chanoine Fabri dans le même Poëme.

Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri :
Ce guerrier dans l'Egliſe, aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage ;
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſu l'uſage.

Portrait de la Chicane.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuſe Grand'Salle
Soutient l'énorme poids de ſa voûte infernale,
Eſt un pilier fameux des Plaideurs reſpecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté :
Là, ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique ;
Heurle tous les matins une Sybille étique :
On l'appelle *Chicane* : & ce monſtre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La diſette au teint blême, & la triſte Famine,

Les Chagrins dévorans & l'infâme Ruine,
Enfans infortunés de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſemens :
Sans ceſſe feuilletant les Loix & la Coutume,
Pour conſumer autrui le monſtre ſe conſume ;
Et dévorant Maiſons, Palais, Châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence,
Thémis a vu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour ;
Comme un hibou, ſouvent il ſe dérobe au jour :
Tantôt les yeux en feu, c'eſt un lion ſuperbe,
Tantôt, humble Serpent, il ſe gliſe ſous l'herbe.
En vain pour le dompter, le plus juſte des Rois
Fit régler le cahos des ténébreuſes Loix.
Ses griffes, vainement par Puſſort accourcies,
Se rallongent déja, toujours d'encre noircies ;
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent bréches déja rentrent de toutes parts.

Voici quelques Portraits où l'Etopée ſe trouve jointe avec la Proſographie.

Portrait de Pygmalion, Roi de Tyr, dans Télémaque.

» Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge, il a » peur de ſon ombre, il ne dort ni nuit » ni jour : les Dieux pour le confondre

» l'accablent de tréſors dont il n'oſe
» jouir. Ce qu'il cherche pour être heu-
» reux eſt préciſément ce qui l'empêche
» de l'être ; il regrette tout ce qu'il don-
» ne, & craint toujours de perdre, il ſe
» tourmente pour gagner. On ne le voit
» preſque jamais ; il eſt ſeul, triſte, abattu
» au fond de ſon Palais ; ſes ſerviteurs
» mêmes n'oſent l'aborder de peur de lui
» devenir ſuſpects : il ne connoît ni les
» doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus
» douce ; la joie fuit loin de lui & refuſe
» d'entrer dans ſon cœur ; ſes yeux creux
» ſont pleins d'un feu âpre & farouche ;
» ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtés ;
» il prête l'oreille au moindre bruit, il
» ſe ſent tout ému, il eſt pâle & défait,
» & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon
» viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſou-
» pire, il tire de ſon cœur de profonds
» gémiſſemens, il ne peut cacher les re-
» mords qui déchirent ſes entrailles. Les
» mets les plus exquis le dégoûtent : ſes
» enfans, loin d'être ſon eſpérance, ſont
» le ſujet de ſa terreur, il en a fait ſes
» plus dangereux ennemis ; il n'a eu
» toute ſa vie aucun moment d'aſſuré ;
» il ne ſe conſerve qu'à force de répandre
» le ſang de tous ceux qu'il craint.

Portrait de la Politique, dans la Henriade.

Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la ſéduction :
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis, paroît ſimple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots ;
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe ;
Toujours l'autorité lui prête un prompt ſecours ;
Le menſonge ſubtil regne en tous ſes diſcours,
Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

Portrait de l'Envie.

Au pied du Mont où le Fils de Latone
Tient ſon Empire, & du haut de ſon trône
Dicte à ſes Sœurs les ſavantes leçons,
Qui de leurs voix régiſſent tous les ſons,
La main du Temps creuſa les voûtes ſombres
D'un antre noir, ſéjour des triſtes ombres,
Où l'œil du monde eſt ſans ceſſe éclipſé,
Et que les vents n'ont jamais careſſé :
Là, de Serpens nourrie & dévorée,
Veille l'Envie honteuſe & retirée,

Monſtre ennemi des mortels & du jour,
Qui de ſoi-même eſt l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne ſe nourrit que du fiel qui le tue:
Ses yeux cavés, troubles & clignotans,
De feux obſcurs ſont chargés en tout temps;
Au lieu de ſang, dans ſes veines circule
Un noir poiſon qui les gele & les brûle,
Et qui de-là porté dans tout ſon corps,
En fait mouvoir les horribles reſſorts:
Son front jaloux & ſes lévres déteintes,
Sont le ſéjour des ſoucis & des craintes:
Sur ſon viſage habite la pâleur,
Et dans ſon ſein triomphe la douleur,
Qui ſans relâche à ſon ame infectée,
Fait éprouver le ſort de Prométhée.

Rouſſeau.

Voici le même Portrait par M. de Voltaire.

Le plus cruel de tous dans ſes ſombres caprices,
Le plus lâche à la fois & le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoiſonné,
Ce bourreau de l'eſprit, quel eſt-il? c'eſt l'Envie.
L'orgueil lui donna l'être au ſein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer,
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de ſe montrer.
Le mérite étranger eſt un poids qui l'accable,

Semblable à ce Géant ſi connu dans la Fable,
Triſte ennemi des Dieux, par les Dieux écraſé,
Lançant en vain les feux dont il eſt embraſé,
Il blaſphéme, il s'agite en ſa priſon profonde;
Il croit pouvoir donner des ſecouſſes au Monde;
Il fait trembler l'Etna dont il eſt oppreſſé:
L'Etna ſur lui retombe, il en eſt terraſſé.

Portrait de Clarice, par M. de Fontenelle.

J'eſpere que Venus ne s'en fâchera pas:
Aſſez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne ſuis pas des plus aimables,
Mais je ſuis des plus délicats.

J'étois dans l'âge où regne la tendreſſe,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit juſtifier ſans ceſſe
Ce cœur oiſif qui m'étoit reproché.

Je diſois quelquefois: Qu'on me trouve un viſage
Dont la beauté ſoit vive, & dont l'air vif ſoit ſage,
Où regne une douceur dont on ſoit attiré,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage;
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui ſeroit encor bien néceſſaire,
Ce ſeroit un eſprit qui penſât finement,
Sans prétendre à ce caractere;
Qui, pour être ſans art, n'eût que plus d'agrément,

Un peu timide seulement,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire :
Qu'on me le trouve, & je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former ;
Comme, en aimant, je prétens estimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve & pure ;
Qu'on me la trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde :
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de Bergere,
Qui, d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimere.

Je ne sais cependant comment l'Amour a fait ;
Il faut qu'il ait long-tems médité son projet :
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits ;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O, que l'amour a de malice !

De la Topographie.

La Topographie est la description d'un lieu particulier.

Deſcription de la Bétique.

» Le Fleuve Bétis coule dans un Pays
» fertile, & ſous un Ciel pur qui eſt tou-
» jours ſerein : le Pays a pris ſon nom du
» Fleuve qui ſe jette dans l'Océan aſſez
» près des Colomnes d'Hercule, & de
» cet endroit où la Mer furieuſe rom-
» pant ſes digues, ſépara autrefois la
» Terre de Tarſis d'avec la grande Afri-
» que. Ce pays ſemble avoir conſervé les
» délices de l'Age d'or ; les hivers y ſont
» tiédes, les rigoureux Aquilons n'y
» ſoufflent jamais ; l'ardeur du ſoleil y
» eſt toujours tempérée par des zéphirs
» rafraîchiſſans qui viennent adoucir l'air
» vers le milieu du jour ; ainſi toute l'an-
» née n'eſt qu'un heureux hymen du Prin-
» tems & de l'Automne qui ſemblent ſe
» donner la main.

Deſcription de la Grotte de Calypſo.

» Cette Grotte étoit taillée dans le roc
» en voûtes pleines de rocailles & de co-
» quilles ; elle étoit tapiſſée d'une jeune
» vigne qui étendoit également ſes bran-
» ches ſouples de tous côtés. Les doux
» zéphirs conſervoient en ce lieu, mal-
» gré les ardeurs du ſoleil, une déli-

» cieuſe fraîcheur. Des fontaines cou-
» lant avec un doux murmure ſur des
» prés ſemés d'amarantes & de violet-
» tes, formoient en divers lieux des
» bains auſſi purs & auſſi clairs que le
» criſtal. Mille fleurs naiſſantes émail-
» loient les tapis verds dont la Grotte
» étoit environnée : là on trouvoit un
» bois de ces arbres touffus qui portent
» des pommes d'or, & dont la fleur qui
» ſe renouvelle dans toutes les Saiſons,
» répand le plus doux de tous les par-
» fums. Ce bois ſembloit couronner ces
» belles prairies, & formoit une nuit
» que les rayons du ſoleil ne pouvoient
» percer : là on n'entendoit jamais que
» le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un
» ruiſſeau qui ſe précipitant du haut du
» rocher, tomboit à gros bouillons pleins
» d'écume, & s'enfuyoit au travers de la
» prairie.

Deſcription du Temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie,
S'éleve un vieux Palais reſpecté par les tems;
La Nature en poſa les premiers fondemens,
Et l'Art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la Nature.

Là, tous les Champs voiſins peuplés de Myrthes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des Hyvers ;
Par tout on voit mûrir, par tout on voit éclorre,
Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore :
Et la terre n'attend pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons ;
L'homme y ſemble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la ſeule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs ;
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtreſſes,
Qui célebrent leur honte & vantent leurs foibleſſes :
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable Maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi, s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main ;
Près du Temple ſacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.

La molle volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquille, écoute leurs chanſons :
On voit à ſes côtés le myſtere en ſilence,
Le ſourire enchanteur, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.

DE ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au Sanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux?
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre :
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour, un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le ſoupçon qui la guide :
La haine & le courroux répandant leur venin,
Marche devant ſes pas, un poignard à la main :
La malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide :
Le repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe, en ſoupirant, ſes yeux baignés de pleurs.

Tous ces perſonnages allégoriques ſont extrêmement ingénieux, pleins de moralité, & forment chacun en particulier des images frappantes, indépendamment du grand tableau.

Boileau dans ſa ſixieme Epître décrit agréablement la campagne où il vivoit.

Oui, LAMOIGNON, je fuis les plaiſirs de la Ville,
Et contr'eux la campagne eſt mon unique azile :
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'eſt un petit Village, ou plutôt un Hameau,
Bâti ſur le penchant d'un long rang de collines,
Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine aux pieds des monts que ſon flot vient laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'élever ;
Qui, partageant ſon cours en diverſes manieres,
D'une riviere ſeule y forment vingt rivieres :
Tous ſes bords ſont couverts de Saules non plantés ;
Et de Noyers ſouvent du paſſant inſultés.
Le Village au-deſſus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connoît ni la chaux, ni le plâtre ;
Et dans le roc qui cede & ſe coupe aiſément,
Chacun ſait de ſa main creuſer ſon logement.
La maiſon du Seigneur, ſeule un peu plus ornée ;
Se préſente au-dehors de murs environnée ;
Le ſoleil en naiſſant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.

Deſcription burleſque de Paris, par Scarron.

Un amas confus de maiſons,
Des crottes dans toutes les rues ;

Portes, Grilles, Palais, Priſons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs, blancs, roux, griſons,
Des prudes, des filles perdues,
Des meurtres, des trahiſons;
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le Sergent;
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, Laquais, Voleurs de nuit;
Caroſſes, Chevaux, & grand bruit:
Voilà Paris. Que vous en ſemble?

La Chartreuſe de M. Greſſet eſt un exemple excellent de Topographie.

L'art de peindre avec les couleurs de l'éloquence, eſt le plus beau & le plus difficile de tous les arts; c'eſt encore un coup celui qui diſtingue le vrai génie du talent médiocre. Timante, Peintre célebre fit un tableau du ſacrifice d'Iphigénie, dans lequel ayant peint l'affliction ſur le viſage de Calchas, ayant repréſenté Ulyſſe plus triſte, ayant épuiſé ſon art pour exprimer la douleur de Menelas, il prit le parti de voiler le viſage d'Agamemnon, laiſſant le ſpectateur juger de l'excès de la paſſion d'un Pere. C'eſt ainſi qu'Homere

après avoir fait un portrait admirable d'Agamemnon, peint Achille d'un seul trait; *mais Achille eſt le rempart des Grecs.* Par cet artifice heureux, le portrait d'Achille s'embellit de toutes les couleurs qui ont élevé Agamemnon au-deſſus de tous les hommes.

La Deſcription parle à l'imagination ſon véritable langage, mais elle ne doit point la flatter aux dépens du jugement & du goût. Il faut éviter avec ſoin l'excès des ornemens; il faut choiſir les traits qu'on emploie, il faut les aſſortir au ſujet; il faut tout peindre, ſans montrer le deſſein de peindre. Quand on dit qu'il faut tout peindre, cela ſe borne toujours à ce qui mérite d'être peint.

Il n'eſt point de ſerpent, ni de monſtre odieux,
Qui par l'art imité ne puiſſe plaire aux yeux;

il y a des objets dégoutans qui ne peuvent jamais leur plaire, & des objets ſi petits, ſi frivoles, qu'ils ne méritent point d'attirer les regards; il ne faut jamais perdre de vue ces préceptes de Boileau.

Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions;
C'eſt-là qu'il faut des vers étaler l'élégance:
N'y préſentez jamais de baſſe circonſtance.

N'imitez pas ce fou * qui, décrivant les Mers,
Et peignant au milieu de ſes flots entr'ouverts,
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes maîtres,
Met, pour les voir paſſer, les poiſſons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui va, ſaute, revient,
Et joyeux, à ſa mere offre un cailloux qu'il tient:
Sur de trop vains objets c'eſt arrêter la vûe.

On ſent que les Tableaux qui peignent le caractere ou les qualités extérieures d'une perſonne, doivent les produire ſous des couleurs propres & diſtinctives. Le plus grand défaut ſeroit de ne rien peindre en voulant tout peindre.

De la Dubitation.

La Dubitation eſt une figure par laquelle l'Orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire, ou de ce qu'il doit faire.

EXEMPLES.

Dans un Sermon du Pere Bourdaloue, ſur la Nativité.

« J'annonce un Sauveur humble & pau-
» vre, mais je l'annonce aux grands du

* Saint Amand.

» monde

» monde & aux riches du monde.....
» Que leur dirai-je donc, Seigneur, &
» de quels termes me ſervirai-je pour
» leur propoſer le Myſtere de votre
» humilité & de votre pauvreté ? Leur
» dirai-je, *ne craignez point* ? Dans
» l'état où je les ſuppoſe, ce ſeroit les
» tromper. Leur dirai-je, *Craignez*. Je
» m'éloignerois de l'eſprit du Myſtere
» même que nous célébrons & des pen-
» ſées conſolantes qu'il inſpire & qu'il
» doit inſpirer aux plus grands pécheurs.
» Leur dirai-je *Affligez-vous*, pendant
» que tout le monde chrétien eſt dans la
» joie ? Leur dirai-je, *Conſolez-vous* ?
» pendant qu'à la vue du Sauveur qui
» condamne toutes leurs maximes, ils
» ont tant de raiſons de s'affliger ? Je
» leur dirai, ô mon Dieu ! l'un & l'autre;
» & par-là je ſatisferai au devoir que
» vous m'impoſez : je leur dirai affligez-
» vous, conſolez-vous, car je vous an-
» nonce une nouvelle qui eſt tout-à-la-
» fois pour vous un ſujet de crainte &
» de joie.

Irréſolution de Calypſo qui voudroit troubler une partie de chaſſe, où Télémaque & la Nymphe Eucharis ſe ſont donnés rendez-vous.

» Il ne me ſert donc de rien d'avoir

» voulu troubler ces deux Amans en dé-
» clarant que je veux être de cette chaſ-
» ſe? en ſerai-je ? Irai-je la faire triom-
» pher, & faire ſervir ma beauté à rele-
» ver la ſienne? Faudra-t-il que Téle-
» maque, en me voyant, ſoit encore plus
» paſſionné pour ſon Eucharis? O mal-
» heureuſe ! Qu'ai-je fait ? Non, je
» n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes,
» je ſaurai bien les en empêcher. Je vais
» trouver Mentor, je le prierai d'enlever
» Télémaque, il le ramenera en Ithaque.
» Mais que dis-je? Et que deviendrai-je
» quand Télémaque ſera parti? Où ſuis-
» je? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle
» Vénus? Vénus, vous m'avez trompée!
» O perfide préſent que vous m'avez
» fait ! Pernicieux enfant, amour em-
» peſté, je ne t'avois ouvert mon cœur
» que dans l'eſpérance de vivre heureuſe
» avec Télémaque; & tu n'as porté dans
» ce cœur que trouble & que déſeſpoir!
» Mes Nymphes ſont révoltées contre
» moi. Ma Divinité ne me ſert plus qu'à
» rendre mon malheur éternel. Oh, ſi
» j'étois libre de me donner la mort pour
» finir mes douleurs! Télémaque, il faut
» que tu meures, puiſque je ne puis
» mourir. Je me vengerai de tes ingrati-
» tudes; ta Nymphe le verra, & je te

» percerai à ſes yeux. Mais je m'égare.
» O malheureuſe Calypſo ! Que veux-
» tu ? faire périr un innocent que tu as
» jetté toi-même dans cet abîme de mal-
» heurs ? C'eſt moi qui ai mis le flambeau
» dans le ſein du chaſte Télémaque.
» Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle
» horreur du vice ! quel courage contre
» les honteux plaiſirs ! Falloit-il empoi-
» ſonner ſon cœur ? Il m'eût quitté ! Eh
» bien, ne faudra-t-il pas qu'il me quitte,
» ou que je le voie plein de mépris pour
» moi, ne vivant plus que pour ma ri-
» vale ? Non, non, je ne ſouffre que ce
» que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque,
» va-t'en au-delà des mers, laiſſe Ca-
» lipſo ſans conſolation, ne pouvant
» ſupporter la vie, ni trouver la mort,
» laiſſe-la inconſolable, couverte de
» honte, déſeſpérée avec ton orgueilleu-
» ſe Eucharis.

Mithridate ayant découvert que ſon fils Xipharès eſt ſon rival, & un rival aimé, demeure flottant entre la tendreſſe qu'il doit à ſon fils, & la colere que les mépris récens de Monime viennent encore d'allumer.

MITHRIDATE.

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche ſilence,

Je ſemble de ſa fuite approuver l'inſolence !
Peu s'en faut que mon cœur penchant de ſon côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté.
Qui ſuis-je ? Eſt-ce Monime, & ſuis-je Mithridate ?
Non, non ; plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colere revient, & je me reconnois :
Immolons en partant trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; & c'eſt par de tels ſacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices ;
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de ſupport :
Les plus ſéditieux ſont déjà loin du bord.
Sans diſtinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime ;
Allons, & commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle eſt ma fureur, & qu'eſt-ce que je dis ?
Tu vas ſacrifier ? Qui ? Malheureux ! ton fils,
Un fils que Rome craint, qui peut venger ſon pere !
Pourquoi répandre un ſang qui m'eſt ſi néceſſaire ?
Ah ! Dans l'état funeſte où ma chûte m'a mis,
Eſt-ce que mon malheur m'a laiſſé trop d'amis ?
Songeons plutôt, ſongeons à gagner ſa tendreſſe ;
J'ai beſoin d'un vengeur, & non d'une maîtreſſe.
Quoi ! Ne vaut-il pas mieux, puiſqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conſerver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne ſont que m'inſtruire
Des foibleſſes d'un cœur qui cherche à ſe ſéduire ;

Je brûle, je l'adore; & loin de la bannir. . . . .
Ah! c'eſt un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes ſentimens timides?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils! Inutile courroux!
Et, vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous ſaviez ma honte, & qu'un avis fidéle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
Quoi des plus cheres mains craignant les trahiſons!
J'ai pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons,
J'ai ſu par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie!
Ah! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées,
Un cœur déja glacé par le froid des années!
De ce trouble fatal par où dois-je ſortir?

Rien n'égale l'expreſſion du trouble & de la fureur irréſolue d'Oroſmane, lorſqu'il a ſurpris le billet fatal adreſſé par Néreſtan à Zaïre.

Cours chez elle à l'inſtant; va, vole, Coroſmin,
Montre-lui cet écrit. . . . Qu'elle tremble. . . Et ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidéle meure.

Mais avant de frapper.... Ah ! cher ami, demeure
Demeure, il n'eſt pas temps. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené... Non... Je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

Quelle agitation ! quel beau déſordre ! quel combat de paſſions !

On peut dire de la dubitation ce que l'on a dit de la correction. Ces deux figures ont beaucoup de reſſemblance. L'art & l'uſage de l'une & de l'autre ſont les mêmes ; l'une & l'autre ont pour but de réveiller l'attention des Auditeurs ; l'une & l'autre expriment noblement le choc des paſſions tumultueuſes qui déchirent l'ame diviſée contre elle-même, & la font voler rapidement de parti en parti, de penſée en penſée, de ſentiment en ſentiment.

On peut dire que la dubitation eſt une correction répétée : elle tient auſſi un peu de la communication, en ce que l'Orateur irréſolu ſemble conſulter ſon auditeur ſur le parti qu'il doit prendre, & le prier de fixer à quelqu'objet certain, ſon imagination égarée & vagabonde. C'eſt principalement dans la peinture des paſſions les plus tumultueuſes que cette figure a

lieu. Elle eſt ſur-tout d'un grand uſage dans les Monologues de Tragédie.

De l'Exclamation.

L'Exclamation eſt une figure aſſez ſemblable à l'apoſtrophe : même vivacité, même véhémence. L'Orateur éleve tout-à-coup la voix par un mouvement imprévu & ſurprenant, propre à exprimer l'étonnement, la douleur, l'indignation, la colere.

EXEMPLES.

Philoctéte exprime à Télémaque la fureur dont il fut tranſporté quand Ulyſſe & Néoptoléme voulurent emporter ſes armes.

» Alors je me ſentis comme une lion-
» ne à qui on vient d'arracher ſes petits ;
» elle remplit les forêts de ſes rugiſſe-
» mens. O caverne, diſois-je, jamais je ne
» te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! O
» ſéjour de ma douleur ! Plus de nourri-
» ture, plus d'eſpérance ! Qui me don-
» nera un glaive pour me percer ! O, ſi
» les oiſeaux de proie pouvoient m'en-
» lever ! Je ne les percerai plus de mes
» fléches. O arc précieux, arc conſacré
» par les mains du fils de Jupiter ! O
» cher Hercule, s'il te reſte encore quel-

» que ſentiment, n'es-tu pas indigné ?
» Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton
» fidéle ami ; il eſt dans les mains impu-
» res & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de
» proie, bêtes farouches, ne fuyez plus
» cette caverne, mes mains n'ont plus
» de fléches. Miſérable ! je ne puis vous
» nuire, venez me dévorer, ou plutôt
» que la foudre de l'impitoyable Jupiter
» m'écraſe.

Exclamation d'Œnone quand Phédre lui a avoué ſa paſſion pour Hippolyte.

Juſte Ciel ! tout mon ſang dans mes veines ſe glace.
O déſeſpoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné, rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangéreux !

ANDROMAQUE.

O mânes d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !
O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mere !

L'Epiphonéme ſe rapporte à cette figure. C'eſt une ſentence ou une réflexion vive, qui termine ou un raiſonnement ou un récit. En voici des exemples.

Dans M. Boſſuet, Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe d'Orléans.

» J'étois donc encore deſtiné à rendre

» ce devoir funébre à Très-Haute & Très-
» Puiſſante Princeſſe Henriette-Anne
» d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans? El-
» le, que j'avois vue ſi attentive pendant
» que je rendois le même devoir à la
» Reine ſa Mere, devoit être ſi-tôt après
» le ſujet d'un diſcours ſemblable, & ma
» triſte voix étoit réſervée à ce déplora-
» ble miniſtere! O vanité! ô néant! ô
» mortels ignorans de leurs deſtinées!

Et dans M. Fléchier.

» On éloigne les derniers Sacremens
» comme ſi c'étoient des Myſteres de
» mauvais augure; on rejette les vœux &
» les prieres que l'Egliſe a inſtitués pour
» les mourans, comme ſi c'étoient des
» vœux meurtriers & des prieres homi-
» cides. La Croix de Jeſus-Chrit, qui
» doit être un ſujet de confiance, devient
» à ces eſprits lâches un objet de terreur;
» & pour toute diſpoſition à la mort, ils
» n'ont que l'appréhenſion ou la peine
» de mourir. Quels funeſtes égards!
» quels ménagemens criminels n'a-t-on
» pas pour eux! Bien loin de leur fai-
» re voir leur perte infaillible, à pei-
» ne les avertit-on de leur danger, &
» lors même qu'ils ſont mourans, on
» n'oſe preſque leur dire qu'ils ſont mor-

» tels. Cruelle pitié qui les perd, de peur » de les effrayer ! Crainte funeſte, qui » les rend inſenſibles à leur ſalut !

Zaïre à l'aſpect de Luſignan qui revoit la lumiere après vingt ans de captivité, ſe trouble, s'attendrit, verſe des pleurs dont elle ignore la cauſe, & s'écrie :

Mes larmes, malgré moi, me dérobent ſa vûe:
Ainſi que ce Vieillard j'ai langui dans les fers.
Qui ne ſait compâtir aux maux qu'on a ſoufferts !

Dans Oreſte, Iphiſe annonce à Electre qu'on s'émeut en faveur du ſang d'Agamemnon.

Les Gardes dont Egyſthe eſt ſans ceſſe entouré,
A ce grand nom d'Oreſte ont déja murmuré.
J'ai vu de vieux ſoldats qui ſervoient ſous le Pere,
S'attendrir ſur le Fils & frémir de colere :
Tant au cœur des humains la juſtice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix !

M. de Fénélon, dans ſon Ode ſur les avantages de la ſolitude.

Des Grecs je vois le plus ſage
Jouet d'un indigne ſort,
Tranquille dans ſon naufrage
Et circonſpect dans le port;
Vainqueur des vents en furie,

Pour ſa ſauvage Patrie,
Bravant les flots nuit & jour :
O ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour !

Madrigal de Mademoiſelle Deshoulieres.

Dans ces lieux, rêvons à loiſir ;
Rien n'y peut troubler le plaiſir
De penſer au Berger que j'aime.
Hélas ! que ce Berger charmant
Ne penſe-t-il à moi de même ?
Qu'il y penſeroit tendrement !

Extrait d'une Idylle de Mde Deshoulieres.

Lieux toujours oppoſés au bonheur de ma vie,
C'eſt ici qu'à l'Amour je me vis aſſervie !
Ici, j'ai vu l'ingrat qui me tient ſous ſes loix ;
Ici, j'ai ſoupiré pour la premiere fois.
Mais, tandis que pour lui je craignois mes foi-
bleſſes,
Il appelloit ſon chien, l'accabloit de careſſes :
Du déſordre où j'étois, loin de ſe prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir :
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette ;
Il m'offrit de chanter un air ſur ſa muſette ;
Il voulut m'enſeigner quelle herbe va paiſſant,
Pour reprendre ſa force, un troupeau languiſſant

Ce que fait le Soleil des vapeurs qu'il attire.
N'avoit-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

On ſent aſſez que l'Epiphonéme ne conſiſte que dans les derniers Vers de tous ces exemples.

De la Gradation.

La Gradation eſt une figure par laquelle l'Orateur s'éleve, comme par dégrés, de penſées en penſées qui vont toujours en augmentant, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu au dégré d'élévation où il veut parvenir.

Fléchier, Oraiſon funebre de M. de Turenne.

» Seigneur, qui éclairez les plus ſom-
» bres replis de nos conſciences, & qui
» voyez dans nos plus ſécrettes inten-
» tions ce qui n'eſt pas encore comme ce
» qui eſt, recevez dans le ſein de votre
» gloire, cette ame, qui bientôt n'eût
» été occupée que des penſées de votre
» éternité: recevez ces deſirs que vous
» lui aviez vous-même inſpirés. Le tems
» lui a manqué, & non pas le courage
» de les accomplir. Si vous demandez des
» œuvres avec ces deſirs, voilà des cha-
» rités qu'il a faites ou deſtinées pour le

» ſoulagement & le ſalut de ſes freres ;
» voilà des ames égarées qu'il a ramenées
» à vous par ſes aſſiſtances, par ſes con-
» ſeils, par ſon exemple ; voilà ce ſang
» de votre peuple qu'il a tant de fois
» épargné ; voilà ce ſang qu'il a ſi géné-
» reuſement répandu pour vous ; & pour
» dire encore plus, voilà le ſang que
» Jeſus-Chriſt a verſé pour lui.

Dans l'Oraiſon funebre de M. le Maréchal de Noailles, , par le Pere de la Rue.

» Tout le Vivarais étoit en alarmes.
» Le Duc deſcendant le Rhône, apprit
» que les ſéditieux, au mépris de l'amniſ-
» tie qu'ils venoient de recevoir de la
» clémence du Roi, avoient tiré ſur ſes
» troupes. Il aborde, & ſans différer mar-
» chant aux rébelles, il eſſuie leur feu,
» les charge, les met en fuite, & les for-
» ce enfin dans les Villes & les Bourgs
» qui leur ſervoient de retraite.

ARISTIE *à Pompée.*

Mon feu qui n'eſt éteint que parce qu'il doit l'être ;
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître :
Et je ſens qu'à vos yeux mon courroux chancelant,
Trébuche, perd ſa force, & meurt en vous parlant.

Cantate d'Adonis.

Que déſormais Mars en fureur ;
Gronde, menace, tonne, éclate, &c.
Rouſſeau.

OROSMANE *à Zaïre.*

J'atteſte ici la gloire, & Zaïre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour Maîtreſſe & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux.

Le ſecond chant du Lutrin finit par une gradation qui forme un Tableau parfait

. . . . . La Molleſſe oppreſſée ;
Dans ſa bouche, à ces mots, ſent ſa langue glacée ;
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

La Gradation ſe fait auſſi en deſcendant, comme dans ces Vers d'Oreſte à Hermione.

Vous voulez qu'un Roi meurt, & pour ſon châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

On peut remarquer la Gradation dans des morceaux beaucoup plus étendus,

dans des tirades, quelquefois même dans des ſcènes entieres.

Il y a une gradation bien ſenſible dans les mouvemens de rage qui ſaiſiſſent Atrée, lorſqu'il reconnoît ſon frere.

Quel ſon de voix a frappé mon oreille !
Quel tranſport tout-à-coup dans mon cœur ſe réveille !
D'où naiſſent à la fois des troubles ſi puiſſans !
Quelle ſoudaine horreur s'empare de mes ſens !
Toi qui pourſuis le crime avec un ſoin extrême ;
Ciel ! rend vrais mes ſoupçons, & que ce ſoit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu ſa voix.
Voilà ſes traits encore. Ah ! c'eſt lui que je vois.
Tout ce déguiſement n'eſt qu'une adreſſe vaine ;
Je le reconnoîtrois ſeulement à ma haine.
Il fait, pour ſe cacher des efforts ſuperflus :
C'eſt Thyeſte lui-même, & je n'en doute plus.

C'eſt par une gradation à peu près ſemblable, c'eſt du moins par un développement graduel de ſentimens vifs & tendres, qui paſſent du deſir à l'eſpérance, & de l'eſpérance à la certitude, qu'Electre reconnoît Oreſte, dans M. de Crébillon.

La reconnoiſſance de Zaïre & de Luſi-

gnan, celle de Rhadamiſte & de Zenobie ſe font auſſi par des gradations habilement ménagées, ſur-tout la premiere, car celle de Rhadamiſte & de Zenobie, comme celle de Mérope & d'Egyſthe, tiennent plus du coup de Théâtre que de la Gradation.

Voyez avec quels ménagemens graduels & habilement filés, Phédre avoue ſa paſſion à Œnone & enſuite à Hippolyte lui-même. Voyez auſſi l'exemple de la Gradation la plus fine & la plus heureuſe dans la Scène du dédit du Flateur de Rouſſeau, Scène qui ne dépareroit pas les chef-d'œuvres de Moliere ; voyez auſſi dans Moliere même les Scènes où Scapin emprunte de l'argent d'Argante & de Géronte.

Voilà la Gradation conſidérée en grand: dans les premiers exemples nous l'avons conſidérée en petit, c'eſt-à-dire, dans des détails & des morceaux très-courts.

Dans l'uſage oratoire cette figure peut être employée utilement lorſqu'on veut amener avec art une propoſition hardie, qui ſans ces ménagemens, auroit un air de Paradoxe rebutant & inſoutenable.

De l'Imprécation.

Le nom de cette figure contient ſa définition. En voici des Exemples.

Calypſo, à l'exemple de Didon dans Virgile, vomit de violentes imprécations contre Télémaque.

» Je conjure les Puiſſances céleſtes de » me venger. Puiſſe-tu, au milieu des » Mers, ſuſpendu aux pointes d'un ro» cher, & frappé de la foudre, invoquer » en vain Calypſo que ton ſupplice com» blera de joie !

Philoctete, dans Télémaque.

» O Ulyſſe, auteur de mes maux, que » les Dieux puiſſent te..... mais les » Dieux ne m'écoutent point, au con» traire, ils excitent mon ennemi. O » terre de ma patrie que je ne reverrai » jamais ! O ! Dieux, s'il en reſte encore » quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pi» tié de moi ; puniſſez, puniſſez Ulyſſe, » alors je me croirai guéri.

Azarias, dans la Tragédie d'Athalie.

Si quelque tranſgreſſeur enfreint cette promeſſe,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengereſſe;
Qu'avec lui ſes enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

Les fureurs & les imprécations de Camille dans l'Horace de Corneille, ſont célebres en ce genre.

Rome, l'unique objet de mon reſſentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome, qui t'a vu naître, & que ton cœur adore !
Rome enfin, que je hais parce qu'elle t'honore !
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés,
Sapper ſes fondemens encor mal aſſurés ;
Et, ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie :
Que cent Peuples unis des bouts de l'Univers,
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers :
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles !
Que le courroux du Ciel allumé par mes vœux,
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux :
Puiſſé-je de mes yeux y voir tomber la foudre !
Voir ſes maiſons en cendre & tes lauriers en poudre !
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir ;
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir !

Imprécations de Palmyre contre Mahomet.

Monſtre dont les fureurs & les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides,
De ma foible jeuneſſe infâme ſéducteur,
Tout ſouillé de mon ſang tu prétens à mon cœur !
Mais tu n'as pas encore aſſuré ta conquête ;

Le voile eſt déchiré, la vengeance s'apprête.
Entens-tu ces clameurs? Entens-tu ces éclats?
Mon Pere te pourſuit des ombres du trépas.
Le Peuple ſe ſouleve & s'arme en ma défenſe;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puiſſé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, & nager dans leur ſang!
Puiſſent la Meque enſemble, & Medine & l'Aſie,
Punir tant de fureur & tant d'hypocriſie!
Que le monde, par toi ſéduit & ravagé,
Rougiſſe de ſes fers, les briſe & ſoit vengé!
Que ta Religion, que fonda l'impoſture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'Enfer dont tes cris menaçoient tant de fois
Quiconque oſoit douter de tes indignes Loix,
Que l'Enfer, que ces lieux de douleur & de rage,
Pour toi ſeul préparé, ſoit ton juſte partage!
Voilà les ſentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les ſermens, & les vœux que je fais.

Œdipe fait, au premier Acte contre le meurtrier de Laïus, des imprécations d'autant plus terribles qu'elles doivent retomber ſur ſa tête au cinquieme.

Puniſſez l'aſſaſſin, Dieu! qui le connoiſſez;
Soleil, cache à ſes yeux le jour qui nous éclaire;
Qu'en horreur à ſes fils, exécrable à ſa Mere,
Errant, abandonné, proſcrit dans l'Univers,

Il raſſemble ſur lui tous les maux des enfers!
Et que ſon corps ſanglant privé de ſépulture,
Des Vautours dévorans devienne la pâture!

Brutus fait auſſi des imprécations qui lui deviennent funeſtes en tombant ſur ſes fils.

Si dans le ſein de Rome il ſe trouvoit un traître
Qui regrettât les Rois & qui voulût un Maître,
Que le perfide meurt au milieu des tourmens,
Que ſa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiſſe ici qu'un nom, plus odieux encore,
Que le nom des Tyrans que Rome entiere abhorre.

Les Pſeaumes fourniſſent une multitude d'exemples de cette figure.

De l'Interrogation.

L'Interrogation eſt une figure par laquelle nous faiſons diverſes queſtions à notre adverſaire, ou à celui que nous voulons perſuader, moins pour nous informer de ce qui fait l'objet de ces queſtions, que pour le preſſer, le convaincre, ou le confondre.

M. Gibert conſeille à l'Orateur du Barreau d'engager ſes Juges à interrompre la plaidoyerie de ſon adverſaire par ces ſortes d'interrogations, afin qu'il ne

puiſſe faire uſage de l'éloquence qu'il a préparée. Mais ſeroit-il juſte de déconcerter l'éloquence d'un Orateur, quand on a laiſſé une libre carriere à celle de ſon adverſaire? Il paroît que tout l'uſage qu'on puiſſe faire au Barreau de cette Figure, eſt de preſſer ſon adverſaire par des queſtions auxquelles il ne puiſſe répondre. On en fait auſſi le même uſage dans la Chaire contre les ennemis qu'on eſt en poſſeſſion d'y combattre.

EXEMPLES.

Dans le Prophete Michée, chap. 6. c'eſt Dieu qui parle à ſon Peuple par la bouche de ce Prophete.

» Mon Peuple, que vous ai-je fait? » En quoi vous ai-je donné ſujet de vous » plaindre? Répondez-moi. Eſt-ce à » cauſe que je vous ai tiré de l'Egypte, » que je vous ai délivré d'une maiſon » d'eſclavage, & que j'ai envoyé pour » vous conduire Moyſe, Aaron & Ma» rie? &c.

Philoctete à Télémaque.

» Alors je dis à votre pere tout ce que

» la fureur pouvoit m'inſpirer : Puiſque
» tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui
» diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix?
» Va chercher la gloire des combats &
» tous les plaiſirs : jouis de ton bonheur
» avec les Atrides, laiſſe-moi ma miſere
» & ma douleur. Pourquoi m'enlever?
» Je ne ſuis plus rien, je ſuis déja mort.
» Pourquoi ne crois-tu pas encore au-
» jourd'hui, comme tu le croyois autre-
» fois, que je ne ſaurois partir; que mes
» cris & l'infection de ma playe trouble-
» roient les ſacrifices?

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Barbare! c'eſt donc là cet heureux ſacrifice
Que vos ſoins préparoient avec tant d'artifice?
Quoi! l'horreur de ſouſcrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main?
Pourquoi feindre à nos yeux une fauſſe triſteſſe?
Penſez-vous, par des pleurs, prouver votre tendreſſe?
Où ſont-ils ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de ſang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre réſiſtance?
Quel champ couvert de morts me condamne au ſilence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel! que votre amour a voulu la ſauver.

Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un Oracle dit-il tout ce qu'il ſemble dire ?
Le Ciel, le juſte Ciel par le meurtre honoré,
Du ſang de l'innocence eſt-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélene on pourſuit ſa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione ſa fille ;
Laiſſez à Ménélas racheter d'un tel prix,
Sa coupable moitié dont il eſt trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent ſa victime ?
Pourquoi vous impoſer la peine de ſon crime ?
Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc ;
Payer ſa folle ardeur du plus pur de mon ſang ?

ACHILLE *à Agamemnon, toujours pour les mêmes intérêts d'Iphigénie.*

Juſte Ciel ! puis-je entendre & ſouffrir ce langage ?
Eſt-ce ainſi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ſes jours ?
Et que m'a fait à moi, cette Troye où je cours ?
Au pied de ſes remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, ſourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais Vaiſſeaux partis des rives du Scamandre,
Aux champs Theſſaliens oſerent-ils deſcendre,
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où ſont les pertes que j'ai faites ?

Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi ſeul je ne dois rien,
Vous que j'ai fait nommer & leur Chef & le mien,
Vous que mon bras vengeoit dans Leſbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé votre Armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à ſon époux!
Depuis quand penſe-t-on, qu'inutile à moi-même,
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frere bleſſé,
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé?

CASSIUS *à Brutus.*

Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint en toi
L'amour de ton Pays, ton devoir & ta foi?
En diſant ce ſecret ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? En es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur & ta main?
Toi, ſon fils! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mere?
Chacun des Conjurés n'eſt-il donc plus ton frere!
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Eleve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage;
Qu'importe qu'un Tyran, vil eſclave d'amour;
Ait ſéduit Servilie & t'ait donné le jour?

BAJAZET

BAJAZET *à Roxane.*

Que ſuis-je ? J'attens tout du Peuple & de l'Armée.
Infortuné, proſcrit; incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs, au lieu de les gagner :
Témoins de nos plaiſirs plaindront-ils nos miſeres
Croiront-ils mes périls & vos larmes ſinceres ?

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne te preſſe plus, ingrat, d'y conſentir.
Car enfin qui m'arrête ! & quelle autre aſſurance
Demanderois-je encor de ſon indifférence ?
L'ingrat eſt-il touché de mes empreſſemens ?
L'Amour même entre-t-il dans ſes raiſonnemens ?

De l'Interruption.

L'interruption eſt une figure qui ne convient gueres qu'à certaines ſituations Dramatiques, à l'étonnement, à la ſurpriſe, à la douleur. En voici des exemples.

NERESTAN *à Châtillon.*

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur, ſa Providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mélange altere ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend, il ſait ſi dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de ſa grandeur :

Je taiſois tout pour lui, j'eſpérois de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée.
Du ſérail des Sultans ſauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens;
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole;
Seigneur, je me flattois.... eſpérance frivole!
De ramener Zaïre à cette heureuſe Cour,
Où Louis des vertus a fixé le ſéjour.
Déja même la Reine à mon zele propice,
Lui tendoit de ſon Trône une main protectrice,
Enfin lorſqu'elle touche au moment ſouhaité
Qui la tiroit du ſein de ſa captivité,
On la retient: ..... que dis-je!... Ah! Zaïre elle-même
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime.
N'y penſons plus.... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel;
Des Chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

Et plus bas:

Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis.. pardonnez ſi mon cœur en ſoupire,
Qui depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un Maître barbare abandonna ſon Dieu.

Dans la Tragédie d'Oreſte, Electre n'oſant avouer à Clytemneſtre que l'un des deux étrangers arrêtés par l'ordre d'Egiſte, eſt Oreſte, s'embarraſſe dans la vivacité des tranſports avec leſquels elle conjure ſa Mere de ſauver ces étrangers.

Vous voyez que les Dieux ont reſpecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le Ciel vous les confie: & vous répondez d'eux;
L'un d'eux.... ſi vous ſaviez.... tous deux ſont malheureux.

Endimion à Diane, lorſque cette Déeſſe qu'il aime, lui avoue l'amour qu'elle a pour lui.

Déeſſe, eſt-il donc vrai! Quelle ardeur!.... Quel hommage!....
Tout mon cœur..... De mon trouble entendez le langage.

Rien n'étoit en effet plus éloquent que ce trouble.

L'embarras de Zaïre, lorſqu'elle eſt reconnue pour Fille de Luſignan, & qu'Oroſmane, qui ne ſait rien de cet important ſecret, vient la preſſer de lui donner la main, eſt exprimé par des interruptions accumulées avec goût.

ZAIRE.

Séigneur, ſi vous m'aimiez; ſi je vous étois chere;

OROSMANE.

Si vous l'êtes? Ah Dieu!

ZAIRE.

Souffrez que l'on differe...

Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous, ô Ciel! Eſt-ce vous qui parlez, Zaïre?

ZAIRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colere.

OROSMANE.

Zaïre?

ZAIRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excuſez ma douleur... non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je ſuis & tout ce que je dois,
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue,
Je ne puis.... ah! ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur; j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

Mérope interrogeant un jeune homme qui eſt ſon fils, ſans qu'elle le ſache, s'attendrit au récit de ſes avantures, & laiſſe échapper des pleurs; Euriclès lui dit:

TAYLOR INST. OXFORD

Eh ! Madame, d'où vient que vous verſez des larmes ?

MEROPE,

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſoit, tout mon cœur s'eſt troublé.
Cresfonte.... ô Ciel ! ... j'ai cru... que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrez-vous
Une ſi fauſſe image, & des rapports ſi doux ?
Affreux reſſouvenir ! quel vain ſonge m'abuſe ?

MEROPE *lui demande enſuite* :

En quel lieu le Ciel vous fit-il naître ?

EGYSTHE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entends je ! en Elide ! ah ! peut être..
L'Elide.... répondez.... Narbas vous eſt connu ;
Le nom d'Egyſte au moins, juſqu'à vous eſt venu.
Quel étoit votre état, votre rang, votre pere ?

Que tout ce déſordre exprime bien les mouvemens que la nature excitoit alors dans l'ame de cette tendre mere !

L'interruption eſt auſſi d'uſage dans la Comédie.

Madame PERNELLE, *dans l'Impoſteur.*

Mille caquets divers s'y font en moins de rien,

Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien ;
C'eſt véritablement la Tour de Babylone,
Car chacun y babille, & tout du long de l'aune ;
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea....
Voilà-t-il pas, Monſieur, qui ricane déja ?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire ?
Et ſans..... Adieu, ma Bru, je ne veux plus rien dire.

GERONTE *à Ariſte, dans le Méchant.*

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procedés que je ne puis comprendre.
C'eſt de mon amitié faire bien peu de cas.....
Je ſors.... car je dirois ce que je ne veux pas.

MENECHME *à Araminthe, dans Regnard.*

En vérité, Madame, il faut que je vous diſe.....
Que je ſuis fort ſurpris... & que dans ma ſurpriſe...
Je trouve ſurprenant.... je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois.... car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu.... dérangés.... pourroient bien me confondre,
Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne ſais que répondre.

De l'Obſécration.

L'Obſécration eſt une figure par laquelle on demande une grace avec un empreſſement plein d'ardeur.

L'art conſiſte à préſenter à ceux qu'on

veut fléchir, tous les objets les plus capables de les émouvoir & de les attendrir.

EXEMPLES.

Priere de Philoctete à Néoptoleme.

» O mon fils! je te conjure par les mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce » que tu as de plus cher ſur la terre, de ne » me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu » vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai » à charge; mais il y auroit de la honte à » m'abandonner : jette-moi à la proue, à » la poupe, dans la ſentine même, partout où je t'incommoderai le moins. » Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être » bon : ne me laiſſe point en un déſert » où il n'y a aucun veſtige d'homme; » mene-moi dans ta Patrie ou dans l'Eubée qui n'eſt pas loin du Mont Oeta, » de Trachine, & des bords agréables » du Fleuve Sperchius : renvoie-moi à » mon pere. Hélas! que je crains qu'il ne » ſoit mort! Je lui avois mandé de m'envoyer un Vaiſſeau : ou il eſt mort, ou » ceux qui m'avoient promis de lui dire » ma miſere ne l'ont point fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! Souviens-toi

» de la fragilité des choſes humaines.
» Celui qui eſt dans la proſpérité doit
» craindre d'en abuſer, & ſecourir les
» malheureux.

Dans *la mort de Céſar ;* ce Héros & Brutus ſon fils ſe font l'un à l'autre de très-vives inſtances.

CESAR.

Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils, je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fais céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée,
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée ;
A ton pere qui t'aime & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur ;
Prends d'autres ſentimens : ma bonté t'en conjure,
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ? Tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez ſur moi, grands Dieux ;
Céſar.....

CESAR.

Quoi ! tu t'émeus ? Ton ame eſt amollie ?
Ah, mon fils !

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain

Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein ?

(*Il ſe jette à genoux.*)

Que le ſalut de Rome, & que le tien te touche,
Ton génie alarmé te parle par ma bouche ;
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes piés ;
Céſar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome & de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfere au Monde & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas.

Les inſtances que fait Electre à Oreſte ſon frere déguiſé ſous le nom de Tidée, ſont extrêmement touchantes. Le faux Tidée lui dit :

Vous le ſavez, Oreſte a vu les ſombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreſte
Palamede avoit vu cet empire funeſte ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frere eſt-il le ſeul que le deſtin pourſuit ?
Vous même ſans eſpoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un Port dans le naufrage ?
Oreſte, comme vous, peut en être échappé.
Il n'eſt point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.

J'ai vu dans ce Palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs;
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? Quel autre que mon frere
L'eût osé consacrer aux Mânes de mon pere?
Mais quoi! vous vous troublez! ah! mon frere est ici.
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore;
Pourquoi me fuir? Pourquoi vouloir que je l'ignore!
J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse:
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse;
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble & mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des Rois
A l'Univers entier sembloit donner des loix,
Qu'a fait aux Dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?
Une mere en fureur la hait & la poursuit,
Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit:
Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste;

Rendez-moi par pitié le ſeul bien qui me reſte.

ORESTE.

Et bien ! il vit encore, il eſt même en ces lieux!
Gardez-vous cependant.....

ELECTRE.

Qu'il paroiſſe à mes yeux.
Oreſte, ſe peut-il qu'Electre te revoie ?
Montrez-le moi, duſſai-je en expirer de joie.

Tout-à-coup elle ouvre les yeux : l'amitié, la nature, tout lui apprend que le témoin de ſa tendreſſe en eſt auſſi l'objet, & que Tidée eſt Oreſte lui-même.

Mais, hélas ! n'eſt-ce point lui-même que je voi ?
C'eſt Oreſte, c'eſt lui, c'eſt mon frere & mon Roi.
Au tranſport qu'en mon cœur ſa préſence a fait naître,
Eh ! comment ſi long tems l'ai-je pû méconnoître !
Je te revois enfin, cher objet de mes vœux !
Momens tant ſouhaités ! ô jour trois fois heureux !
Vous vous attendriſſez, je vois couler vos larmes :
Ah ! Seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes !
Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur !
C'eſt donc vous que j'embraſſe, ô mon frere !

Oreſte ne peut réſiſter à des tranſports ſi doux & ſi preſſans ; il laiſſe échapper ſon ſecret, il s'écrie :

Ah ! ma ſœur !
Mon amitié trahit un important myſtere :
Mais hélas ! que ne peut Electre ſur ſon frere !

La beauté de ce morceau nous a engagés à le rapporter ici tout entier, quoiqu'il n'appartienne pas tout entier à l'obſécration ; mais cette figure y domine, c'eſt elle qui anime les tranſports d'Electre & qui attendrit Oreſte. Il ſera aiſé de reconnoître cette figure par tout où elle ſe trouve, ſans que nous prenions la peine ſuperflue de marquer où elle commence & où elle finit. Nous avons déja dit que cette Scène priſe dans une certaine généralité, appartenoit auſſi à la gradation : (voyez l'article de la Gradation.)

Quelle vivacité de ſentimens dans ces inſtances de Rhadamiſthe à Zenobie !

Quoi ! loin de m'accabler, grands Dieux ! c'eſt
Zénobie
Qui craint de me haïr & qui s'en juſtifie !
Ah ! punis-moi plutôt : ta funeſte bonté

Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon ſang, cher objet que j'adore!
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.
(*Il ſe jette à genoux.*)
Faut-il pour t'en preſſer, embraſſer tes genoux,
Songe au prix de quel ſang je devins ton époux,
Juſques à mon amour tout veut que je périſſe;
Laiſſer le crime en paix, c'eſt s'en rendre complice.
Frappe, mais ſouviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne ſortis jamais un moment de mon cœur;
Que ſi le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine, ni vengeance;
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

On pourroit trouver ſeulement que ces inſtances priſes à la lettre ne ſont point ſinceres, mais elles peignent le délire de la paſſion.

ŒNONE *à Phèdre.*

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai verſés,
Par vos foibles genoux que je tiens embraſſés,
Délivrez mon eſprit de ce funeſte doute.

CHIMENE *à Rodrigue.*

Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défens-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.

Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon averſion.
Te dirai-je encor plus ? va, ſonge à ta défenſe;
Pour forcer mon devoir, pour m'impoſer ſilence;
Et ſi jamais l'Amour échauffa tes eſprits,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimene eſt le prix.

Les inſtances de Pauline à Felix en faveur de Polyeucte ſont du même ton; & le modele de toutes ces obſécrations ſe trouve dans le quatrieme livre de l'Enéide, lorſque Didon implore l'amour & la pitié d'Enée pour l'engager à reſter.

De l'Optation.

L'Optation eſt une figure qui exprime le deſir.

EXEMPLES.

Pſeaume 54.

» Qui me donnera les aîles de la Co-
» lombe pour m'élever vers le lieu de
» mon repos !

Fléchier, Oraiſon funebre de M. de Lamoignon.

» Que ne puis-je vous le repréſenter
» tel qu'il étoit, lorſqu'après un long &

» pénible travail, loin du bruit de la » Ville & du tumulte des affaires, il al- » loit ſe décharger du poids de ſa digni- » té, & jouir d'un noble repos dans ſa » retraite de Baville !

ATALIDE *parlant de Bajazet & de Roxane.*

Qu'il l'appaiſe. Ces mots ne me ſuffiſent pas :
Que ſa bouche, ſes yeux, tout l'aſſure qu'il l'aime?
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ſes ſoins trop languiſ-
ſans,
Mettre dans ſes diſcours tout l'amour que je ſens !

Rouſſeau, Ode à Duché.

O ! que ne puis-je ſur les aîles
Dont Dédale fut poſſeſſeur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur.

M. Greſſet, dans la Chartreuſe.

Dans ces ſolitudes riantes,
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour !

Monime s'entretenant avec ſa confi- dente, de la crainte qu'elle a d'avoir ex- poſé Xipharès à la fureur de Mithridate,

en déclarant à ce Roi jaloux ſes ſentimens pour ce Prince, témoigne ainſi la vivacité de ſa tendreſſe & l'impatience de ſes deſirs.

Ma Phœdime, & qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis dont tu ſais tout le poids,
Quoi ! je puis reſpirer pour la premiere fois !
Quoi, cher Prince avec toi je me verrois unie !
Et loin que ma tendreſſe eût expoſé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu
Approuver un amour ſi long tems combattu ?
Je pourrois tous les jours t'aſſurer que je t'aime !
Que ne viens tu ? . . . . . .

De la Figure appellée Parallele.

Cette figure a quelque rapport avec la ſimilitude, un des lieux oratoires dont il eſt parlé au premier Livre. Elle en differe en ce que dans les paralleles la comparaiſon regne bien plus long tems que dans la ſimilitude, & ſe ſoutient ſur beaucoup plus de membres. Ce ſont deux objets que l'on peſe dans une juſte balance, dont on apprécie la valeur relative, dont on examine tous les rapports & toutes les contrariétés.

EXEMPLES.

Fléchier, Oraiſon funebre de M. de Turenne.

» Quelle étoit ſa joie, lorſqu'après » avoir forcé des Villes, il voyoit ſon il- » luſtre neveu, plus éclatant par ſes ver- » tus que par ſa pourpre, ouvrir & récon- » cilier des Egliſes ſous les ordres d'un » Roi auſſi pieux que puiſſant? L'un fai- » ſoit proſpérer les armes, l'autre éten- » doit la Religion; l'un abattoit des » remparts, l'autre redreſſoit des Autels; » l'un ravageoit les terres des Philiſtins, » l'autre portoit l'Arche autour des pa- » villons d'Iſraël: puis uniſſant enſemble » leurs vœux comme leurs cœurs étoient » unis, le neveu avoit part aux ſervices » que l'oncle rendoit à l'Etat, & l'oncle » avoit part à ceux que le neveu rendoit » à l'Egliſe.

Parallele de Charles XII Roi de Suede, & du Czar Pierre Alexiowitz.

» Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709 » que ſe donna cette bataille déciſive de » Pultava entre les deux plus célebres » Monarques qui fuſſent alors dans le » monde. Charles XII, illuſtre par neuf » années de victoires; Pierre Alexiowitz

» par neuf années de peines priſes pour
» former des troupes égales aux troupes
» Suédoiſes : l'un glorieux d'avoir don-
» né des Etats ; l'autre d'avoir civiliſé
» les ſiens : Charles aimant les dangers,
» & ne combattant que pour la gloire ;
» Alexiowitz ne fuyant point les périls,
» & ne faiſant la guerre que pour ſes in-
» térêts : le Monarque Suédois libéral
» par grandeur d'ame ; le Moſcovite ne
» donnant jamais que par quelque vûe.
» Celui-là d'une ſobriété & d'une conti-
» nence ſans exemple, d'un naturel ma-
» gnanime, & qui n'avoit été barbare
» qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dé-
» pouillé la rudeſſe de ſon éducation &
» de ſon Pays, auſſi terrible à ſes Sujets
» qu'admirable aux Etrangers, & trop
» adonné à des excès qui ont même abré-
» gé ſes jours. Charles avoit le titre d'in-
» vincible qu'un moment pouvoit lui
» ôter ; les Nations avoient déja donné à
» Pierre Alexiowitz le nom de GRAND,
» qu'une défaite ne pouvoit lui faire
» perdre, parce qu'il ne la devoit pas à
» des victoires.

Comparaiſon du Vicomte de Turenne avec le Chevalier d'Aumale.

D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux

Turenne eſt plus adroit & moins impétueux ;
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colere,
Il ſonge à fatiguer ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur ;
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur :
Turenne qui l'obſerve apperçoit ſa foibleſſe ;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe,
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang ;
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent.
Ces funebres accens dans les airs s'entendirent :
» De la Ligue à jamais le Trône eſt renverſé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre regne eſt paſſé.

Du Cardinal de Richelieu avec le Cardinal Mazarin.

Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcherent à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un fuyant avec art, & cédant à l'orage,
L'autre, aux flots irrités oppoſant ſon courage ;
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

D'un Chien avec l'Amour.

Savez-vous avec qui, Philis, ce petit Chien
Peut avoir de la reſſemblance ?
La choſe eſt aſſez d'importance.

Pour petcer le myſtere, & vous y faire jour,
Examinez Marqués, ſon humeur, ſa figure:
Mais enfin cette énigme eſt-elle trop obſcure ?
Vous rendez-vous ? Il reſſemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous? la comparaiſon cloche,
Si jamais on a vu comparaiſon clocher.
Un chien avec l'Amour! Eh bien, il faut tâcher
D'en faire un parallele exact & ſans reproche.

Marqués ſur vos genoux a mille privautés;
Entre vos bras il ſe loge à toute heure :
Et c'eſt-là que l'Amour établit ſa demeure,
Lorſqu'il eſt bien reçu par vous autres Beautés.

On voit Marqués ſe mettre aiſément en colere,
Et s'appaiſer fort aiſément.
Connoiſſez-vous l'Amour ? Voilà ſon caractere :
Il ſe fâche, il s'appaiſe en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez aſſez frugalement,
Et le pauvre Marqués qui fait toujours diéte,
Subſiſte je ne ſais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de ſubſiſtance,
Vous ne lui ſervez pas un ſeul mets nourriſſant:
Et, s'il ne vivoit d'eſpérance,
Je crois qu'il mourroit en naiſſant.

Avec ce petit chien vous folâtrez ſans ceſſe;
En folâtrant, ce petit chien vous mord:
On joue avec l'Amour; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous bleſſe.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ſes morſures?
Encor que de l'Amour on ſente les bleſſures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un chien ſoit tel que quand il vient de naître;
Et de peur qu'il ne croiſſe, on y prend mille ſoins;
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous careſſez Marqués parce qu'il eſt petit;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable.
Un petit Amour divertit;
S'il devient trop grand, il accable.

De la Prétermiſſion.

La Prétermiſſion eſt une figure par laquelle l'Orateur feint de paſſer ſous ſilence, ou au moins de ne toucher que lé-

gerement & en paſſant, des faits ou des circonſtances ſur leſquelles néanmoins il inſiſte fortement ; c'eſt en cela que conſiſte l'art de cette figure, dont voici des exemples :

Fléchier, Oraiſon funebre de M. de Turenne.

» N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ou-
» vre ici une ſcène tragique, que je re-
» préſente ce grand homme étendu ſur
» ſes propres trophées, que je découvre
» ce corps pâle & ſanglant auprès du-
» quel fume encore la foudre qui l'a
» frappé, que je faſſe crier ſon ſang
» comme celui d'Abel, & que j'expoſe
» à vos yeux les triſtes images de la Re-
» ligion & de la Patrie éplorées.

Oraiſon funebre de Madame d'Aiguillon.

» Je pourrois vous la repréſenter dans
» ces triſtes demeures où ſe retirent la
» miſere & la pauvreté, où ſe préſentent
» tant d'images de morts & de maladies
» différentes, recueillant les ſoupirs des
» uns, animant les autres à la patience,
» laiſſant à tous des fruits abondans de
» ſa piété. Je pourrois ici la décrire dans
» ces lieux ſombres & retirés, où la honte
» tient tant de langueurs & de néceſſités

» cachées, verſant à propos des béné-
» dictions ſecrettes ſur des familles dé-
» ſeſpérées qu'une ſainte curioſité lui
» faiſoit découvrir pour les ſoulager; je
» pourrois vous marquer ce zele avec le-
» quel elle animoit les ames les plus tié-
» des à ſecourir le prochain dans le tems
» des calamités publiques, & rallumoit
» la charité en un ſiecle où elle eſt non-
» ſeulement réfroidie, mais preſque
» éteinte. Ce ſeroit là le ſujet du Pané-
» gyrique d'un autre, c'eſt la moindre
» partie du ſien.

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne vous ferai point de reproches frivoles;
Les momens ſont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes ſoins vous ſont connus; en un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirois que ce que vous ſavez.
Malgré tout mon amour, ſi je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut être & ces mêmes bienfaits
Auroient dû ſuppléer à mes foibles attraits.

ALZIRE *à Zamore.*

Je pourrois t'alléguer, pour affoiblir mon crime,
De mon Pere ſur moi le pouvoir légitime.

L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats;
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas,
Que des Chrétiens vainqueurs eſclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu,
A déteſté tes Dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi, lorſque l'Amour m'accuſe.

Henriade, Chant 2.

Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le Fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon Pere,
Le Frere avec la Sœur, la Fille avec la Mere;
Les Epoux expirans ſous leurs toits embraſés,
Les Enfans au berceau ſur la pierre écraſés:
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.

De la Proſopopée.

La Proſopopée eſt une figure noble, véhémente & hardie. C'eſt elle, qui donne une ame & des ſentimens aux êtres inſenſibles; qui rappelle les morts du tombeau pour toucher ou inſtruire les vivans, qui anime toute la nature d'une éloquence impoſante & ſublime, qui rend préſens les

les objets abſens ou éloignés, qui rend ſenſible la communication de l'homme avec les eſprits, avec la Divinité même.

Fléchier, Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe de Montauſier.

» Plût à Dieu que cette illuſtre morte » pût encore vous exhorter elle même ! » Elle vous diroit : ne pleurez pas ſur » moi. Dieu m'a retiré, par ſa grace, des » miſeres d'une vie mortelle. Pleurez ſur » vous qui vivez encore dans un ſiecle » où l'on voit, où l'on ſouffre, & où l'on » fait tous les jours beaucoup de mal. » Apprenez en moi la fragilité des gran- » deurs humaines. Qu'on vous couronne » de fleurs, qu'on vous compoſe des » guirlandes; ces fleurs ne ſeront bonnes » qu'à ſécher ſur votre tombeau. Que » votre nom ſoit écrit dans tous les ou- » vrages que la vanité de l'eſprit veut » rendre immortels : que je vous plains, » s'il n'eſt pas écrit dans le Livre de vie ! » que les Rois de la terre vous hono- » rent ; il vous importe ſeulement que » Dieu vous reçoive dans ſes Taberna- » cles éternels: que toutes les langues des » hommes vous louent ; malheur à vous, » ſi vous ne louez Dieu dans le Ciel avec » ſes Anges ! Ne perdez pas ces momens

» de vie qui peuvent vous valoir une
» éternité bienheureuſe.

Saint Cyprien, dans ſon Sermon ſur l'Aumône.

» Repréſentez-vous le Démon au mi-
» lieu de tous ſes Sectateurs, qui a l'au-
» dace de dire à Jéſus-Chriſt d'un air
» triomphant : je n'ai rien ſouffert pour
» tous ceux qui ſe ſont donnés à moi ; je
» n'ai point été flagellé pour eux, je n'ai
» point reçu de ſoufflets, je n'ai point été
» couronné d'épines, je n'ai point été
» crucifié ; je n'ai point verſé mon ſang
» pour eux ; je ne leur ai point promis
» de récompenſe éternelle ; & cependant
» ils m'ont ſuivi, ils m'ont adoré. Vous
» êtes mort pour eux, Seigneur ; &
» qu'ont-ils fait pour vous ? Vous ont-
» ils revêtu & nourri quand vous avez
» été nud & que vous avez eu faim dans
» la perſonne de vos pauvres ? Le nom-
» bre de ceux qui vous ont obéi, appro-
» che-t-il de celui de mes ſerviteurs, ou
» plutôt de mes eſclaves volontaires ?
» Que répondrons-nous à cela, mes
» chers freres ?

L'éloge funebre des Officiers morts dans la guerre de 1741, nous offre un exemple admirable de Proſopopée.

» O Peuples heureux, donnez au moins » à des Compatriotes, qui ont expiré victimes de cette gloire, ou qui survivent encore à une partie d'eux-mêmes; » les récompenſes que leurs cendres ou » leurs bleſſures vous demandent ! Si » vous les refuſiez, les arbres, les campagnes de la Flandre prendroient la » parole pour vous dire : c'eſt ici que » ce modeſte & intrépide Luttaux, chargé d'années & de ſervices, déjà bleſſé » de deux coups, affoibli & perdant ſon » ſang, s'écria ; *il ne s'agit pas de conſerver ſa vie, il faut en rendre les reſtes utiles* & ramenant au combat des troupes diſperſées, reçût le coup mortel » qui le mit enfin au tombeau. C'eſt là » que le Colonel des Gardes Françoiſes » en allant le premier reconnître les » ennemis, fut frappé le premier dans » cette journée meurtriere, & périt en » faiſant des ſouhaits pour le Monarque » & pour l'Etat. Plus loin eſt mort le neveu de ce célebre Archevêque de Cambrai, l'héritier des vertus de cet homme unique qui rendit la vertu ſi aimable.

Dans l'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, l'éloquent Boſſuet, après

avoir honoré d'un juſte éloge la mémoire du grand & malheureux Roi Charles I, adreſſe cette tendre & conſolante apoſtrophe au cœur de la Reine ſon épouſe.

» Grande Reine ! je ſatisfais à vos plus » tendres deſirs quand je célebre ce Mo» narque, & ce cœur qui n'a jamais vé» cu que pour lui, ſe réveille tout pou» dre qu'il eſt, & devient ſenſible, même » ſous ce drap mortuaire, au nom d'un » Epoux ſi cher.

Ce mouvement ſi pathétique placé dans un endroit ſi intéreſſant, dût arracher à tout l'Auditoire des larmes de douleur & de plaiſir.

Le fils de Brutus prêt à ſacrifier ſa Patrie à ſa Maîtreſſe, flotte dans l'agitation cruelle de ſes remords & de ſes deſirs.

Je le ſais. . . Mais. . . du Ciel, qui tonne ſur ma tête,
J'entens la voix qui crie : arrête, ingrat, arrête !
Tu trahis ton païs . . . non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encore Titus !

Ce morceau peut auſſi ſe rapporter à l'interruption, car les paſſions accumulent les figures ; celui de Boſſuet eſt mêlé

d'apoſtrophe auſſi bien que l'exemple précédent, & celui de Fléchier commence par une Optation.

Œdipe ayant connu toute l'horreur de ſa deſtinée, ſe livre à ſon déſeſpoir.

Je vois les Eumenides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des Parricides.
Le tonnerre en éclats ſemble fondre ſur moi,
L'enfer s'ouvre.... ô Laïus! ô mon Pere! eſt-ce toi?
Je vois, je reconnois la bleſſure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monſtre déteſté,
D'un monſtre qui ſouilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures ſombres,
J'irai de mon ſupplice épouvanter les ombres.

On ſent que l'uſage ordinaire de cette figure eſt réſervé aux Tragédies, aux Sermons, aux Oraiſons funebres, en un mot, aux grands Ouvrages où l'éloquence peut déployer tout ce qu'elle a de mouvemens touchans, pathétiques & terribles.

On en trouve pourtant auſſi des exemples dans la Comédie; car grace au contraſte univerſel de la nature, & au mêlange de grandeur & de foibleſſe qui ſe trouve dans l'homme, les genres les plus

ſublimes n'ont point de mouvement impoſant & majeſtueux qui ne puiſſe être parodié par le genre Comique. Ainſi dans le Joueur, Nerine dit à Angélique :

S'il venoit à l'inſtant
Avec cet air flatteur, ſoumis, inſinuant,
Que vous lui connoiſſez; que d'un ton pathétique,
Il vous dit à vos pieds : » Non, charmante Angé-
» lique,
» Je ne veux oppoſer à tout votre courroux,
» Qu'un ſeul mot : Je vous aime, & je n'aime que
» vous.
» Votre ame en ma faveur n'eſt-elle point émue ?
» Vous ne me dites rien, vous détournez la vue.
» Vous voulez donc ma mort, il faut vous con-
» tenter.

De la Réticence.

La Réticence eſt une figure myſtérieuſe, qui par un ſilence affecté, en dit plus que les diſcours les plus énergiques. C'eſt ainſi qu'Aricie, par une réticence adroite, embarraſſe Théſé qui s'étoit laiſſé prévenir contre Hyppolite par les calomnies d'Œnone.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monſtres ſans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'eſt pas détruit, & vous en laiſſez vivre

Un ... votre fils, Seigneur, me défend de pour-
suivre,
Instruite du respect qu'il veut vous conserver ;
Je l'affligerois trop si j'osois achever ;
J'imite sa pudeur, & fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

⁂

ATHALIE *à Joad.*

Te voilà, Séducteur ;
De ligues, de complots pernicieux Auteur,
Qui dans le trouble seul a mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes Puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé ;
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir & ton Temple & ta vie !
Je devrois sur l'Autel, où ta main sacrifie,
Te .... Mais du prix qu'on m'offre il faut me
contenter.

⁂

AGRIPPINE *à Néron.*

J'eus soin de vous nommer par un contraire choix ;
Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, & crus la renommée ;
J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Séneque, & ce même Burrhus
Qui depuis .... Rome alors estimoit leurs vertus.

Cette derniere formule de réticence a été adoptée par M. de Voltaire, & appli-

quée avec goût au jeune Duc de Biron dans le Poëme de la Henriade.

Biron, dont le nom ſeul répandoit les alarmes;
Et ſon fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il étoit vertueux.

Dans le même Poëme, Henri III expirant ſous les coups du fanatique Clément, avertit par une réticence prophétique Henri IV ſon ſucceſſeur, du malheur qui devoit lui arriver un jour.

Vous connoiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups.
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare.....
Juſte Ciel! épargnez une vertu ſi rare.

Dans le Panégyrique de Saint Thomas de Cantorbery.

» Il n'en fallut pas davantage à des » Courtiſans lâches & mercenaires; ils » roulent dans leur eſprit le deſſein de » répandre le ſang du juſte, ils ſongent » aux récompenſes qu'ils eſperent, & » non pas au crime qu'ils font. Thomas » eſt l'oint du Seigneur, mais il eſt l'en- » nemi du Prince; il eſt innocent, il eſt » vrai, mais le Roi veut qu'il ſoit cou-

» pable : ils partent de la Cour, ils paſ-
» ſent la mer, ils arrivent, ils entrent
» dans l'Egliſe où le Saint célébroit l'Of-
» fice, & s'avançant vers lui la fureur
» dans le cœur, le feu dans les yeux, le
» fer à la main, ſans reſpect des Autels,
» ni du Sanctuaire de Jéſus-Chriſt, ni
» de ſes Miniſtres..... Vous entendez
» preſque le reſte, Meſſieurs, & je vou-
» drois pouvoir me diſpenſer de vous
» rapporter un ſi pitoyable ſpectacle.

On ſent qu'il y a un rapport aſſez marqué entre la réticence & l'interruption.

De la Subjection.

La ſubjection eſt une figure par laquelle l'Orateur s'interroge & répond lui-même à ſes propres queſtions. Cette figure ſert à prévenir & à réfuter les objections qui peuvent être propoſées par un adverſaire.

EXEMPLES.

Dans l'Oraiſon funebre du Premier Préſident de Lamoignon.

» Quelles penſez-vous que furent les
» voies qui conduiſirent cet illuſtre Ma-
» giſtrat à des fins ſi nobles? La faveur?
» il n'avoit d'autre relation à la Cour

» que celle que lui donnoient ou ſes » affaires ou ſes devoirs. Le haſard ? on » fut long-temps à délibérer, & dans » une affaire auſſi délicate, on crut qu'il » falloit tout donner au conſeil, & ne » rien laiſſer à la fortune. La cabale ? il » étoit du nombre de ceux qui n'avoient » ſuivi que le parti de leur devoir.

Rouſſeau, *Epigramme XXVII.*

Eſt-on Héros pour avoir mis aux chaînes
Un Peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur.
Eſt-on Héros en ſignalant ſes haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Eſt-on Héros en régnant par la peur !
Séjan fit tout trembler juſqu'à ſon Maître.
Mais de ſon ire éteindre le ſalpêtre,
Savoir ſe vaincre & réprimer les flots
De ſon orgueil : c'eſt ce que j'appelle être
Grand par ſoi même, & voilà mon Héros.

Il y a une autre eſpece de ſubjection fort uſitée dans les dialogues, & fort familiere ſur-tout aux Auteurs Dramatiques. C'eſt lorſque les interlocuteurs s'attaquent, ſe défendent avec la même vivacité, & n'emploient dans leurs attaques & dans leurs reparties qu'un nombre de paroles à peu près égal.

EXEMPLES.

PAULINE.

C'eſt peu de me quitter, tu veux donc me ſéduire?

POLYEUCTE.

C'eſt peu d'aller au Ciel, je veux vous y conduire

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Céleſtes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préferes la mort à l'amour de Pauline?

POLYEUCTE.

Vous preférez la vie à la bonté divine?

PAULINE.

Va, cruel, va périr: tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuſe au monde, & me laiſſez en paix.

***

BRITANNICUS *à Néron.*

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injuſtice & la force,
Les empriſonnemens, le rapt & le divorce?

NERON.

Rome ne porte point ſes regards curieux

Juſques dans des ſecrets que je cache à ſes yeux.
Imitez ſon reſpect.

BRITANNICUS.

On ſait ce qu'elle en penſe.

NERON.

Elle ſe tait du moins, imitez ſon ſilence.

BRITANNICUS.

Ainſi Néron commence à ne ſe plus forcer.

NERON.

Néron de vos diſcours commence à ſe laſſer.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de ſon regne.

NERON.

Heureux ou malheureux, il ſuffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels ſentimens
Ne mériteront pas ſes applaudiſſemens.

NERON.

Du moins, ſi je ne ſais le ſecret de lui plaire,
Je ſais l'art de punir un Rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puiſſe accabler.
Sa ſeule inimitié peut me faire trembler.

NERON.

Souhaitez-là. C'eſt tout ce que je puis vous dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire eſt le ſeul où j'aſpire.

NERON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne ſais pas du moins épier ſes diſcours, &c.

**

PHARNACE, *parlant de Xipharès à Monime.*

Il ſait vos ſentimens. Me trompois-je, Madame?
Voilà cet intérêt ſi puiſſant ſur votre ame;
Ce Pere, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARES.

J'ignore de ſon cœur les ſentimens cachés.
Mais je m'y ſoumettrois, ſans vouloir rien prétendre.
Si, comme vous, Seigneur, je croyois les entendre,

PHARNACE.

Vous feriez bien, & moi je fais ce que je dois:
Votre exemple n'eſt pas une regle pour moi.

XIPHARES.

Toutes fois en ces lieux je ne connois perſonne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainſi.

XIPHARES.

Je le puis à Colchos & je le puis ici.

PHARNACE.

Ici? vous y pourriez rencontrer votre perte.

Voici un exemple qui peint la vertu dans tout ſon éclat.

VARUS, MARIAMNE.

VARUS.

Craignez encore Hérode armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſais mon devoir.

VARUS.

Quoi! faudra-t-il toujours que Varus vous offenſe!
Je vais donc malgré vous ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran qu'en vain vous reſpectez,
Je revole au combat, & mon bras ....

MARIAMNE.

Arrêtez;
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits .....

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints ....

VARUS.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit

VARUS.

Le crime vous ſépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare,
Sauvez tant de vertus ....

MARIAMNE.

Vous les deshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

VARUS.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre Pere.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attens les derniers traits,
Et ne prens point de lui l'exemple des forfaits.

L'exemple ſuivant exprime le déſeſpoir d'Œdipe, lorſqu'il reconnoît qu'il a tué Laïus, ſans ſavoir encore que Laïus étoit ſon Pere.

ŒDIPE *à Jocaſte.*

Prenez ce fer, inſtrument de ma rage,
Qu'il vous ſerve aujourd'hui pour un plus juſte uſage,
Plongez-le dans mon ſein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur;
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéreſſe?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'eſt moi qui vous en preſſe.
Ecoutez ma priere.

ŒDIPE.

Ah! je n'écoute rien.
J'ai tué votre Epoux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le ſuis par le crime.

JOCASTE.

Il eſt involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il eſt commis.

JOCASTE.

O comble de miſere!

ŒDIPE.

O trop funeſte Hymen! O feux jadis ſi doux!

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints, vous êtes mon Epoux.

De la Subſtentation.

La Subſtentation eſt une figure par laquelle l'Orateur tient l'eſprit de ſes auditeurs en ſuſpens, & prolonge avec art

l'incertitude où il les laiſſe ſur ce qu'il va dire.

Cette figure eſt fort propre à réveiller l'attention & à ſoutenir l'intérêt. Il y en a de deux ſortes ; l'une ſincere dans ſes paroles, tient fidélement ce qu'elle promet, & ſurpaſſe même ſouvent l'attente qu'elle a fait naître : l'autre badine & enjouée ſe joue de l'attention de ſes auditeurs, les trompe, & leur donne une plaiſanterie au lieu d'un trait important qu'elle avoit fait attendre. Voici des exemples de la premiere.

PHEDRE *à Œnone.*

Tu le veux. Leve-toi.

ŒNONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel ! que vais-je lui dire, & par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs ceſſez de m'offenſer.

PHEDRE.

O haine de Venus ! ô fatale colere !
Dans quels égaremens l'Amour jetta ma mere !

ŒNONE.

Oublions-les, Madame, & qu'à tout l'avenir
Un ſilence éternel cache ce ſouvenir.

PHEDRE.

Ariane, ma ſœur, de quel amour bleſſée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laiſſée !

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame, & quel mortel ennui
Contre tout votre ſang vous anime aujourd'hui ?

PHEDRE.

Puiſque Vénus le veut, de ce ſang déplorable
Je péris la derniere, & la plus miſérable.

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui ?

PHEDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs :
J'aime .... à ce nom fatal je tremble .... je friſſonne ....
J'aime ....

ŒNONE.

Qui ?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone ;
Ce Prince ſi long-tems par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolite, grands Dieux !

PHEDRE.

C'eſt toi qui l'as nommé.

Dans cette Scène terrible où le myſtere de la naiſſance d'Œdipe, ſe développe, Phorbas apprenant qu'Œdipe eſt celui dont il avoit ſauvé l'Enfance, le Fils de Laïus & de Jocaſte, le meurtrier de ſon Pere & le mari de ſa mere, veut du moins épargner à ce malheureux Prince l'affreuſe connoiſſance de tant d'horreurs.

Seigneur (*dit-il*), permettez-moi de fuir votre préſence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguiſe rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la Reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi ſeulement, la réticence eſt vaine.
Cet enfant par toi même à la mort deſtiné,
En montrant Icare.
Le mis-tu dans ſes bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai;
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel étoit ſon pays?

PHORBAS.

Thebe étoit ſa Patrie.

ZENOBIE.

Et l'Epoux à qui l'Hymen me lie;
Eſt ce même Romain dont vos ſoins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le ſecours & l'appui.

ARSAME.

Ah! dans mon déſeſpoir fut-ce Céſar lui-même....

ZENOBIE.

Calmez de ce tranſport la violence extrême;
Mais c'eſt trop l'expoſer à votre inimitié:
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'eſt un rival, Seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur inſenſible,
Qui vous eſt attaché par les nœuds les plus doux;
Rhadamiſte en un mot.

ARSAME.

Mon frere!

ZENOBIE.

Et mon Epoux,

Les exemples ſuivans ſe rapportent à la ſeconde eſpece de Suſtentation.

Madame Deshoulieres à Madame Duſſé, fille de M. de Vauban.

Quelqu'un qui n'eſt pas votre Epoux,
Et pour qui cependant, (ſoit dit ſans vous déplaire)
Vous ſentez quelque choſe & de vif & de doux,
Me diſoit l'autre jour de prendre un ton ſévere

Pour ..... mais dans vos beaux yeux je vois de la colere,

. . . . . Appaiſez-vous.

Ce quelqu'un, n'eſt, Iris, que votre illuſtre Pere.

CHANSON.

Après le malheur effroyable,
Qui vient d'arriver à mes yeux;
J'avouerai déſormais grands Dieux!
Qu'il n'eſt rien d'incroyable.

J'ai vu, ſans mourir de douleur,
J'ai vu, ... (Siecles futurs vous ne pourrez le croire!)
Ah! j'en frémis encor de dépit & d'horreur:
J'ai vu mon verre plein, & je n'ai pu le boire.

La lettre par laquelle Madame de Sévigné apprend à M. & Madame de Coulanges le prochain mariage de Mademoiſelle avec M. le Duc de Lauzun, & dans laquelle elle épuiſe agréablement toutes les Epithétes pour qualifier cette grande nouvelle, tient de la Suſtentation ſérieuſe par la ſingularité & l'importance de l'événement qu'elle annonce, & de la ſuſtentation badine par l'enjouement que Madame de Sévigné a ſu y répandre.

SECTION II.

Des Figures de mots.

LES Figures de mots donnent aux penſées des tours vifs & brillans qui en relevent beaucoup l'éclat.

Il y a deux ſortes de figures de mots: les unes conſiſtent dans un certain emploi de mots qui conſervent leur ſignification propre & naturelle; on en traitera dans la Section ſuivante: les autres conſiſtent dans des mots tranſportés de leur propre ſignification à une ſignification étrangere; comme lorſqu'on dit: *Un courage bouillant, un cœur enflammé de colere, une riante verdure, &c.* & ce ſont celles-là que l'on appelle *Tropes*.

Dans preſque toutes les Langues, il y a une infinité de choſes & de modification de choſes qui manquent de termes propres; d'autres en ont, mais ils ne ſont point aſſez énergiques. Cette diſette de mots a obligé de recourir à des tours étrangers; & de-là eſt venue l'origine des Tropes dont l'uſage ayant été juſtifié par l'éclat, la grace & la force qu'ils répandoient

pandoient ſur les diſcours, on s'en eſt ſervi dans la ſuite autant & plus pour le ſimple ornement que pour la néceſſité. Tel eſt le ſort de la plûpart des inventions humaines; c'eſt d'abord la néceſſité, ou du moins l'utilité qui les introduit, peu à peu on s'accoutume à en faire uſage pour la commodité, pour l'agrément & pour le plaiſir.

En général les mots s'emploient ou dans le ſens propre ou dans le ſens figuré. Le ſens propre des mots, c'eſt leur premiere ſignification : un mot eſt pris dans le ſens propre lorſqu'il ſignifie la choſe pour laquelle il a été inſtitué; par exemple, *le feu brûle*, *la lumiere nous éclaire*, lorſqu'il eſt véritablement queſtion du feu matériel & de la chaleur, & de la lumiere qu'il produit. Mais ſi ces mêmes mots paſſent de leur ſignification premiere & propre, à une ſignification étrangere, ils ſont employés dans le ſens figuré ; par exemple, ſi l'on diſoit des paſſions, ſource de tant de bien & de tant de mal; *c'eſt un feu qui brûle & dont la lumiere nous éclaire.* Or ce paſſage de la ſignification propre, à une ſignification étrangere, eſt ce qu'on appelle *Trope*. Il n'y a peut-être point de mot qui ne ſe prenne en quelque ſens figuré. Le rap-

port qui ſe trouve entre de certaines idées eſt la ſource des divers ſens figurés qu'on donne aux mots. Le nom propre de l'idée acceſſoire, eſt ſouvent plus préſent à l'eſprit que le nom de l'idée principale; ſouvent auſſi ces idées acceſſoires, déſignant les objets avec plus de circonſtances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-là le ſigne pour la choſe ſignifiée, la cauſe pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conſéquent, de-là enfin tous les Tropes. Comme l'une de ces idées ne ſauroit être réveillée ſans exciter l'autre, il arrive que l'expreſſion figurée eſt auſſi facilement entendue que ſi l'on ſe ſervoit du mot propre; elle eſt même, comme nous l'avons dit, plus vive & plus agréable, parce qu'elle parle aux ſens, parce qu'elle fait tableau. Les Tropes en général enrichiſſent une Langue en multipliant l'uſage d'un même mot, richeſſe qui vaut beaucoup mieux qu'une ſtérile abondance de mots qui ſignifieroient exactement la même choſe avec les mêmes circonſtances. De pareils ſynonimes, s'il y en a dans aucune Langue, ce qui n'eſt pas trop décidé, n'auroient d'autre avantage que celui de faire éviter la ré-

pétition d'un même mot; au lieu que les tropes multiplient réellement le même mot, en lui donnant deux ou plusieurs significations absolument différentes, en l'unissant avec d'autres mots, auxquels souvent il ne peut se joindre dans le sens propre, en l'employant par extension & par ressemblance, pour suppléer aux termes qui manquent dans la Langue. Les tropes donnent plus d'énergie à l'expression, plus d'éclat & de noblesse au discours, ils déguisent les idées dures, désagréables, tristes, ou contraires à la modestie. Les tropes qui ne produisent point ces effets, sont défectueux : ils doivent s'offrir naturellement, il faut qu'ils sortent du sujet, que les idées accessoires les fassent naître, ou que les bienséances les inspirent. Nous ne pouvons trop recommander ici la lecture de l'excellent Traité des Tropes de M. du Marsais.

Il y a autant de tropes, qu'il y a de manieres différentes de donner à un mot une signification qui n'est pas préciſément la signification propre de ce mot: mais nous ne nous engagerons point dans l'examen de cette multitude infinie de tropes; nous nous arrêterons aux principaux & aux plus connus, tels que la Métaphore & l'Allégorie, l'Hyperbole, l'Ironie.

De la Métaphore.

La Métaphore eſt un trope par lequel on tire un mot de ſa ſignification propre & naturelle, pour exprimer une choſe approchante de celle qu'il ſignifie.

La Métaphore, dit Quintilien, doit trouver vacante la place dont elle ſe ſaiſit; ou ſi elle en chaſſe un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle eſt ſubſtituée:

EXEMPLES.

S. Paul 1. *Ep. aux Corinthiens.*

» Vous êtes le champ que Dieu cul-
» tive, & l'édifice que Dieu bâtit.

PHEDRE *à Œnone.*

Hyppolyte aime, & je n'en puis douter;
. . . . . .
Ce Tigre, que jamais je n'abordai ſans crainte;
Soumis, apprivoiſé, reconnoît un Vainqueur.

* * *

ZENOBIE.

Arſame conduiſant la terreur ſur ſes pas,
Vint la foudre à la main déſoler nos climats.

Voici une tirade de vers de Rouſſeau où l'on voit briller à tout moment quelque nouvelle métaphore.

Epître à M. le Baron de Breteuil.

Comme eux alors apprentif Philoſophe,
Sur le papier nivellant chaque ſtrophe,
J'aurois bien pû du Bonnet doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et raſſembler ſous quelques jolis titres,
Mes froids dixains rédigés en Chapitres :
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis & bien intitulés,
Faire ſervir votre nom d'Epiſode;
Et vous offrir ſous le pompeux nom d'Ode;
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes Sermons l'ennuyeuſe beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le Bourgeois s'engoue,
Et ne ſait point, Prêcheur faſtidieux,
D'un ſot Lecteur éblouiſſant les yeux,
Analyſer une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle perſuade;
Et qui traînant toujours le même accord,
Nous inſtruit moins qu'elle ne nous endort.

XXX

JOAD *à Joſabet.*

Il faut que ſur le Trône un Roi ſoit élevé,
Qu'il ſe ſouvienne un jour qu'au rang de ſes ancêtres,
Dieu l'a fait remonter par la main de ſes Prêtres;

L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de *David éteint rallumé le flambeau.*

Il ſeroit inutile de donner plus d'exemples de cette figure. Elle eſt d'un uſage univerſel; on peut dire que c'eſt le trope par excellence.

La Métaphore, comme tout autre figure, doit être naturelle; elle eſt vicieuſe, ſi elle eſt tirée de trop loin, ſi ſa ſignification propre ne ſe préſente d'abord à l'eſprit: elle doit auſſi avoir une certaine nobleſſe, & n'être jamais tirée d'aucun objet bas ou dégoûtant; il faut encore qu'elle ſoit ſoutenue, qu'elle rempliſſe une idée, qu'elle ne ſaute pas bruſquement d'une image à une autre, comme dans ce vers.

Prends la foudre, Louis, & va comme un Lion.

M. Rollin, dans ſon Traité des Etudes à l'article des figures, & le Pere Bouhours, dans le Livre de la maniere de bien penſer, ont dit tous deux de très-bonnes choſes ſur les Métaphores. On peut les conſulter.

Le Pere Bouhours montre, par un exemple ſenſible, en quoi conſiſte la Mé-

taphore, & en quoi elle differe de la comparaiſon.

» Quand Homere dit qu'Achille va » comme un lion, c'eſt une comparai- » ſon, mais quand il dit du même Hé- » ros, *ce lion s'élançoit*, c'eſt une Méta- » phore. Dans la comparaiſon le Héros » reſſemble au lion, dans la Métaphore » le Héros eſt un lion.

De l'Allégorie.

L'Allégorie n'eſt que la Métaphore ſoutenue & continuée. La métaphore ne porte que ſur un mot & ne préſente qu'une image; l'Allégorie étend, développe la métaphore & accumule les images relatives au même objet & dépendantes de la même métaphore. C'eſt proprement la métaphore oratoire & poëtique: car la métaphore ſimple appartient à la converſation la plus familiere; elle eſt partout dans la Langue, elle eſt à l'uſage de l'ignorant & de l'homme du peuple qui l'emploie ſans la connoître, comme du plus habile Rhéteur & de l'Orateur le plus éloquent, qui ont le plus réfléchi ſur ſa nature: mais l'allégorie demande de l'art, & un enchaînement heureux d'idées & d'images aſſorties.

EXEMPLES.

M. Maſcaron.

» C'eſt alors que les impies Salmonées » oſent imiter le tonnerre de Dieu, & » répondre par les foudres de la terre » aux foudres du ciel.

M. Fléchier

» Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſe- » rein aucun de ces nuages que forment » le dégoût & la défiance.

Dans un autre endroit.

» Ses vertus le firent connoître au Pu- » blic & produiſirent cette premiere fleur » de réputation qui répand une odeur » plus agréable que les parfums, ſur tout » le reſte d'une belle vie.

La Fontaine, dans ſon Elégie ſur la diſgrace de M. Fouquet, exprime par une allégorie bien noble la dangereuſe confiance que la faveur inſpire.

Lorſque ſur cette Mer on vogue à pleines voiles;
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoiles.
Il eſt bien mal aiſé de régler ſes deſirs;
Le plus ſage s'endort ſur la foi des zéphirs.

CESAR *à Brutus, en parlant de Rome.*

Ce Coloſſe effrayant dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'Univers eſt lui-même ébranlé,
Il panche vers ſa chûte, & contre la tempête,
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.

M. de Marmontel a peint, par une allégorie éloquente, les avantages que ſon génie a tirés du commerce utile de Meſſieurs de Voltaire & de Vauvenargue.

Tendre arbriſſeau planté ſur la rive féconde
Où ces fleuves mêloient les tréſors de leur onde,
Mon eſprit pénétré de leurs ſucs nourriſſans
Sentoit développer ſes rejettons naiſſans.

Dans la Tragédie de Brutus, Arons dit en parlant des nouveaux Républicains de Rome.

Ces Lions que leur Maître avoit rendu plus doux,
Vont réprendre leur rage & s'élancer ſur nous;
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du Monde.

Cette figure eſt fort agréable quand elle eſt bien placée, bien ſoutenue, & qu'elle n'eſt pas trop obſcure; car pourlors c'eſt plutôt un enigme qu'une figure.

De l'Hyperbole.

L'Hyperbole eſt une figure menteuſe qui abuſe de la crédulité des auditeurs en leur exagérant les choſes avec excès, ſoit en bien, ſoit en mal, ſoit en augmentant, ſoit en diminuant.

Comme cette figure eſt extrêmement hardie, elle a ſouvent beſoin de quelque lénitif qui modifie ce qu'elle a d'incroyable & d'exceſſif. Ces lénitifs ſont, par exemple; *Il ſemble que, pour ainſi dire, s'il eſt permis de parler ainſi, &c.*

Le ton enjoué de Voiture, & les ménagemens qu'il prend dans ſes hyperboles, les font recevoir avec plaiſir.

EXEMPLES.

Dans ſa Lettre à M. le Cardinal de la Valette.

» Au ſortir de table, le bruit des vio-
» lons fit monter tout le monde en haut,
» où l'on trouva une chambre ſi bien
» éclairée, qu'il ſembloit que le jour qui
» n'étoit plus ſur la terre, s'y fût retiré
» tout entier.

Plus bas.

» Le bal continuoit avec beaucoup de

» plaiſir, quand tout-à-coup un grand » bruit que l'on entendit dehors, obligea » toutes les Dames à mettre la tête à la » fenêtre ; & l'on vit ſortir d'un grand » bois qui étoit à trois cens pas de la mai- » ſon, un tel nombre de feux d'artifices, » qu'il ſembloit que toutes les feuilles & » tous les troncs d'arbres ſe convertiſ- » ſent en fuſées, que toutes les étoiles du » Ciel tombaſſent, & que la ſphère » du feu voulût prendre la place de la » moyenne région de l'air. Ce ſont, » Monſeigneur, trois hyperboles, leſ- » quelles appréciées & réduites à la juſte » valeur des choſes valent trois douzai- » nes de fuſées.

M. Boileau, Epître à M. de Lamoignon.

Dieu ſait comme les Vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et dans ce temps guerrier & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend les Villes.

Voici des exemples dans le genre burleſque, genre qu'il eſt bon de connoître afin de l'éviter.

1°. Sur le trophée que les ennemis éri-

gerent après la défaite des François à Hoſchſtedt en 1704.

Mogrebleu du fat qui t'a fait,
Vaine Pyramide d'Hoſchſtedt!
Ah! ſi pour pareille vétille,
Chaque Bataille, aſſaut, priſe de Ville,
Louis, ce Héros ſi parfait,
Avoit fait dreſſer une Pile,
Le Pays Ennemi ſeroit un jeu de Quille.

2°. Sur le prix de mille écus propoſé à celui qui célébreroit le mieux les victoires du grand Condé.

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits & tant de gloire;
Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'eſt pas un ſol par victoire.

Cette figure qui ne devroit jamais être employée ſans des précautions infinies, n'eſt que trop prodiguée ſoit dans l'éloge, ſoit dans la ſatyre. Au reſte il y a dans toutes les Langues de petites hyperboles d'uſage dont tout le monde connoît la juſte valeur, & qu'il ſeroit ridicule de vouloir ſupprimer.

De l'Ironie.

L'Ironie eſt une figure piquante, pleine

de ſel, ſouvent même de fiel, qui, ſous des paroles équivoques, cache un ſens oppoſé au ſens naturel que ces paroles expriment. Il y a deux eſpeces d'ironie. L'une badine & enjouée raille avec art, ſans aigreur, ſouvent même d'une maniere flatteuſe; l'autre mordante & envénimée aſſaiſonne ſes railleries du fiel le plus amer. Voici un exemple de la premiere.

Lettre de Voiture à M. le Comte d'Avaux, Plénipotentiaire du Roi de France à Munſter.

» A ce que je vois, vous autres Pléni-
» potentiaires, vous vous divertiſſez ad-
» mirablement à Munſter; il vous prend
» envie de rire une fois en ſix mois. Vous
» faites bien de prendre le tems, tandis
» que vous l'avez, & de jouir des dou-
» ceurs de la vie que la Fortune vous
» donne. Vous êtes là comme rats en
» paille, dans les papiers juſqu'aux oreil-
» les, toujours liſant, écrivant, corri-
» geant, propoſant, conférant, haran-
» guant, conſultant, dix ou douze heu-
» res par jour, dans de bonnes chaiſes à
» bras, bien à votre aiſe, tandis que nous
» autres pauvres diables ſommes ici
» marchant, jouant, cauſant, veillant,
» & tourmentant notre miſérable vie.

Les exemples qui vont ſuivre ſont dans le genre amer.

HERMIONE *à Pyrrhus.*

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez Juſtice,
Et que voulant bien rompre un nœud ſi ſolemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Eſt-il juſte après tout qu'un Conquérant s'abaiſſe
Sous la ſervile loi de garder ſa promeſſe ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi! ſans que ni ſerment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne,
Me quitter, me reprendre & retourner encor
De la fille d'Hélene à la veuve d'Hector !
Couronner tour à tour, l'Eſclave & la Princeſſe,
Immoler Troye aux Grecs, au fils d'Hector la Grece !
Tout cela part d'un cœur toujours maître de ſoi,
D'un Héros qui n'eſt point eſclave de ſa foi ;
Pour plaire à votre Epouſe, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure & de traître.
Vous veniez de mon front obſerver la páleur,
Pour aller dans ſes bras rire de ma douleur ;
Pleurante après ſon Char vous voulez qu'on me voye ;

Mais, Seigneur, en un jour ce seroit trop de joie ;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez,
Du vieux pere d'Hector la valeur abattue,
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé,
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé,
Dans les ruisseaux de sang Troye ardente plongée,
De votre propre main Polyxene égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous ;
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

On peut remarquer que le commencement de cette tirade ironique, est imité de ce reproche d'Aristie à Pompée dans Sertorius.

Sur-tout ce privilege acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de Maris ou de Femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'Univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

L'Ironie amere est d'un assez grand usage chez les Poëtes Tragiques. Créon s'en sert à l'égard de Médée dans la Tragédie de Corneille, qui porte ce nom :

AXIANE *dans Alexandre, dit à Taxile.*

Approche, puissant Roi,
Grand Monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

Les reproches d'Agrippine à Néron, contiennent une Ironie cruelle :

J'ignore de quel crime on a pu me noircir,
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Et ces crimes ſont tous les bienfaits dont elle a comblé ce Prince ingrat.

Bérénice accable Titus des traits de l'Ironie, quand elle lui dit :

Retournez, retournez vers ce Sénat auguſte....
Eh bien, avec plaiſir l'avez vous écouté?
Etes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?
Mais ce n'eſt pas aſſez expier vos amours,
Avez-vous bien promis de me haïr toujours.

Roxane employe l'Ironie avec Bajazet, lorſqu'indignée de ce refus, elle lui dit :

Je vois mon imprudence,
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance...
Mais avez-vous prévu, ſi vous ne m'épouſez,
Les périls plus certains où vous vous expoſez?

Et avec Atalide, dans ces Vers :

Ce jour me jette auſſi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin & mes ſoins,
Et je veux un moment y penſer ſans témoins.

Elle joint à l'Ironie une équivoque cruelle dans ces Vers à la même Atalide.

Je ne mérite par un ſi grand ſacrifice,
Je me connois, Madame, & je me fais juſtice.
Loin de vous ſéparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.

Pharnace employe l'Ironie na ccuſant Xiphares :

Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit...
Et ce fils ſi fidele a dû vous faire entendre,
Que des mêmes ardeurs, &c.

Eriphile ſe croyant aimée d'Achille repouſſe les reproches d'Iphigénie, avec une ironie dont celle-ci ſent vivement l'amertume.

Phédre exagere ironiquement ſon crime pour l'affoiblir en effet, dans ces vers :

La Veuve de Théſée oſe aimer Hippolyte !
Croi-moi, ce monſtre affreux ne doit point t'échapper.

Mathan embarraſſe Joſabet par une Ironie très-vive & très-preſſante, lorſqu'il dit :

Du ſort de cet Enfant on n'a donc nulle trace...

Parlez, je vous écoute, & suis près de vous croire.
Au Dieu que vous servez, Princesse, rendez gloire.

Mais l'Ironie la plus hardie qui soit dans Racine, est celle de Porus à Alexandre au sujet de la reconnoissance que celui-ci témoigne des services de Taxile.

Tu fais bien, & j'approuve tes soins,
Ce qu'il a fait pour toi ne méritoit pas moins;
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire,
Il t'a donné sa sœur, il t'a vendu sa gloire;
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille;
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

Le troisieme Chapitre de la Génèse nous offre l'exemple d'une Ironie terrible que Dieu lui-même emploie contre Adam après son péché.

SECTION III.

Des Figures des mots qui ne ſont point Tropes.

CES figures ſont proprement celles que l'on nomme *figures de mots*; elles conſiſtent dans des mots qui conſervent leur ſignification propre & naturelle. De ce nombre ſont l'Alluſion, la Conjonction & la Disjonction, la Périphraſe, la Répétition.

De l'Alluſion.

L'Alluſion n'eſt qu'un certain jeu de mots & de penſées qui flattent agréablement & l'oreille & l'eſprit.

EXEMPLES.

Dans une Chanſon de M. Rouſſeau.

Par un baiſſer ravi ſur les levres d'Iris,
De ma fidelle ardeur j'ai dérobé le prix;
Mais ce plaiſir charmant a paſſé comme un ſonge,
Ainſi je doute encor de ma félicité:
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un menſonge,
Mais il dura trop peu pour une vérité.

M. de Fontenelle qui avoit fait une ſcène entre Pſyché & l'Amour, fait parler ainſi Pſyché à ſa Maîtreſſe.

Ma chere ſœur, nous ne nous devons rien :
En même cas nous ſommes l'une & l'autre ;
Votre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

Dans le Sonnet ſur l'Avorton.

Toi que l'Amour fit par un crime ;
Et que l'Honneur détruit par un crime à ſon tour,
Funeſte ouvrage de l'Amour,
De l'Honneur funeſte victime.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Deux Tyrans oppoſés ont décidé ton ſort :
L'Amour, malgré l'Honneur, te fit donner la vie,
L'Honneur, malgré l'Amour, te fit donner la mort.

Dans une Epître de M. de Voltaire à M. le Préſident Hainault.

Il ne faut pas s'en faire accroire ;
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du Temple de Mémoire,
Aux ſots vous ſûtes vous cacher ;

Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Comme il entre preſque toujours quelque affectation dans cette figure, on ne doit s'en ſervir que dans de legers badinages, & dans de petits ouvrages de galanterie, où il eſt permis à l'imagination de jouer ſur les mots & ſur les idées.

De la Conjonction & de la Disjonction.

Voici deux figures, qui par des moyens contraires, produiſent le même effet, & donnent toutes deux une égale vivacité aux diſcours ; l'une en liant toutes les parties par la particule conjonctive & ; l'autre en les produiſant toutes détachées & ſéparées les unes des autres.

EXEMPLES DE CONJONCTION.

Dans la Tragédie d'Eſther.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfans, les vieillards;
Et la ſœur & le frere,
Et la fille & la mere;
Le fils dans les bras de ſon pere.

Dans le Poëme de la Henriade, Saint

Louis parle ainſi à Henri IV de feu M. le Duc de Bourgogne.

Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits ;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes,
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux, & la femme, & la mere & le fils !

Dans la Henriade, le fantôme qui apparoît au fanatique Clément ſous la figure du Duc de Guiſe, lui dit après lui avoir rapporté l'hiſtoire de Judith :

Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Volà l'offrande enfin que tu dois préſenter ;
Mais tu rougis déja de l'avoir différée. . . . .
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,
Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.

Dans le Lutrin.

Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet ;
Et Gerbais l'agréable, & Guérin l'inſipide.

EXEMPLES DE DISJONCTION.

M. Maſcaron, dans l'Oraiſon funebre du Vicomte de Turenne.

» Les dehors mêmes de la guerre, le
» ſon des inſtrumens, l'éclat des armes,
» l'ordre des troupes, le ſilence des ſol-
» dats, l'ardeur de la mêlée, le com-
» mencement, le progrès & la conſom-
» mation de la victoire; les cris différens
» des vaincus & des vainqueurs attaquent
» l'ame par tant d'endroits, qu'enlevée
» à tout ce qu'elle a de ſageſſe & de mo-
» dération, elle ne connoît plus ni Dieu
» ni elle-même.

Dans l'Ode de Rouſſeau à une Veuve.

Sous un plus heureux auſpice,
La Déeſſe des Amours
Veut qu'un nouveau ſacrifice
Lui conſacre vos beaux jours.
Déja le bucher s'allume :
L'Autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'Amour même la conſume;
Le myſtere s'accomplit.

Dans une Idylle du même Rouſſeau.

DAPHNIS.

Qui l'eût cru ! De nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux où ſe plaît la Nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos ruſtiques débats, nos tendres chalumeaux,
Nos troupeaux, nos forêts, nos prés, nos pâturages,
Sont pour eux déſormais de trop viles images :
Ils ſavent ſeulement chanter ſur leur hautbois,
Je ne ſai quel amour inconnu dans nos bois,
Tiſſu de mots brillants, où leur eſprit ſe joue,
Badinage affecté que le cœur déſavoue ;
Enfin, te le dirai-je ? ô mon cher Palémon.
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

Et plus bas.

Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades,
Les Silenes tardifs, les humides Nayades,
Et le Dieu Pan lui-même, au bruit de nos chanſons,
Danſer au milieu d'eux à l'ombre des buiſſons ?

Dans

Dans la Cantate d'Adonis.

La froide Nayade
Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer :
Faune d'un ſoûrire
Approuve leur choix ;
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan qui ſoupire,
Briſe ſon hautbois.

ORESTE *à Hermione.*

Si je vous aime ! O Dieux ! mes ſermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes reſpects, mes injures,
Mon déſeſpoir, mes yeux de pleurs toujours noyés,
Quels témoins croirez-vous, ſi vous ne les croyez ?

ALZIRE *à Guſman.*

Tu t'aſſures ma foi, mon reſpect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en eſt qui tiennent lieu d'amour.)

La Piété dans le Prologue d'Eſther.

Tu lui donnes un fils prompt à le ſeconder ;
Qui ſait combattre, plaire, obéir, commander.

Etrennes à Madame la Marquise du Châtelet.

Une Etrenne frivole, à la docte Uranie
Peut-on la préſenter ? Oh ! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à ſon vaſte génie,
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
L'algebre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'Opéra, les Procès, le Bal & la Phyſique.

On ſent que dans ces deux derniers exemples (& un peu encore dans celui d'Oreſte à Hermione,) la disjonction n'eſt, pour ainſi dire, que dans la forme extérieure du diſcours, mais qu'au fond c'eſt l'antithèſe qui domine.

De la Périphraſe.

La Périphraſe eſt une figure fort ordinaire ſur-tout aux Poëtes : ils s'en ſervent pour étendre & enrichir une idée qui eût pu être exprimée plus ſimplement, mais avec beaucoup moins de nobleſſe.

EXEMPLES.

Mais aujourd'hui qu'enfin la Vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue,

A jetté ſur ma tête, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets ſurchargés de trois ans.

Boileau.

Tout cela réduit à la propoſition ſimple, ſignifie qu'il a cinquante-huit ans accomplis.

Néreſtan, pour dire qu'il avoit porté les armes ſous Saint Louis contre les Anglois, ſe ſert d'un tour très noble & très harmonieux.

Je le ſuivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorſque des fiers Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-tems captivés,
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.

Saint Gregoire peint l'Amour d'une maniere extrêmement éloquente, à la faveur d'une belle périphraſe.

» Cette fievre cruelle qui a ſon froid » & ſes ardeurs, ſes langueurs & ſes ac- » cès, ſe foibleſſes & ſes redoublemens, » ſes rêveries, ſes tranſports, ſes fu- » reurs, cette fievre, dis-je, qu'on ap- » pelle Amour, &c.

Adoam racontant à Télémaque la mort d'Aſtarbé, lui dit :

» Ses Manes impies descendirent sans » doute dans ces tristes lieux où les cruel- » les Danaïdes puisent éternellement de » l'eau dans des vases percés, où Ixion » tourne à jamais sa roue, où Tantale brû- » lant de soif ne peut avaler l'eau qui » s'enfuit de ses lévres, où Sisiphe roule » inutilement un rocher qui retombe sans » cesse, & où Titie sentira éternellement » dans ses entrailles toujours renaissantes » un vautour qui les ronge.

Dans la Semiramis de M. de Voltaire, l'effet du contrepoison est exprimé par une Périphrase très éloquente & très Poétique.

Ces végétaux puissans qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ses champs de l'Astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate, avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés.

Madame Deshoulieres, dans une Piece de vers allégoriques, emploie deux belles Périphrases pour signifier l'Orient & l'Occident,

Du rivage heureux *,
Où vif & pompeux,

* Orient.

L'aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Commençant ſon cours,
Rend à la Nature
Toute ſa parure;
Juſqu'en ces climats *
Où ſans doute las
D'éclairer le Monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Ce n'eſt pas pour le ſeul ornement qu'on ſe ſert de cette figure. L'uſage en eſt ſouvent néceſſaire, tantôt pour exprimer noblement une choſe qui de ſa nature eſt baſſe, tantôt pour couvrir, ou du moins pour adoucir la dureté de certaines propoſitions qui choqueroient, ſi elles étoient préſentées nuement & ſimplement. M. Rollin, dans ſon Traité des Figures, a donné des exemples de chacun de ces différens cas.

De la Répétition.

La Répétition eſt une figure qui conſiſte

* Occident.

à répéter pluſieurs fois les mêmes termes avec grace & dignité.

EXEMPLES.

Dans le récit épiſodique que Philoctete fait de ſes avantures à Télémaque.

» Après avoir entendu ces paroles, je » m'écriai : O heureux jour ! douce lu- » miere ! tu te montres enfin après tant » d'années ! Je t'obéis, je pars, après » avoir ſalué ces lieux. Adieu cher Antre. » Adieu, Nymphe de ces Prés humides, » je n'entendrai plus le bruit ſourd des » vagues de cette Mer. Adieu rivage, où » tant de fois j'ai ſouffert les injures de » l'air. Adieu, Promontoires, où Echo » répéta tant de fois mes gémiſſemens. » Adieu, douces Fontaines qui me fûtes » ſi ameres. Adieu, ô Terre de Lemnos, » laiſſe-moi partir, puiſque je vais où » m'appelle la volonté des Dieux & de » mes amis.

S. *Paul*, 1. *Ep. aux Cor. chap.* 13.

» Quand j'étois enfant, je parlois en » enfant, je jugeois en enfant, je raiſon- » nois en enfant ; mais lorſque je ſuis

» devenu homme, je me ſuis défait de » tout ce qui tenoit de l'enfant.

Boſſuet, Oraiſon funebre du Grand Condé.

» Combien de fois pria-t-il le Sauveur » des ames, en baiſant la croix, que ſon » ſang répandu pour lui ne le fût pas » inutilement ? C'eſt ce qui juſtifie le pé- » cheur, c'eſt ce qui ſoutient le juſte ; » c'eſt ce qui raſſure le Chrétien.

Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

» Là, on expie ſes péchés, là on épure » ſes intentions, là on tranſporte ſes de- » ſirs de la terre au ciel ; là on perd tout » le goût du monde, & on ceſſe de s'ap- » puyer ſur ſoi-même & ſur ſa prudence.

Fléchier, Oraiſon funebre de Madame d'Aiguillon.

» Moment fatal pour tant de pauvres » dont elle étoit la protectrice & la mere ! » Moment heureux pour elle qui entroit » en poſſeſſion de l'éternité ! Moment » triſte, mais utile pour nous, ſi nous ap- » prenons à vivre & mourir comme elle !

Oraiſon funebre de M. Montauſier.

» Je vis ce viſage que la crainte de la » mort ne fit point pâlir, ces yeux qui » chercherent la Croix de Jeſus-Chriſt, » & ces lévres qui la baiſerent. Je vis un » cœur briſé de douleur dans le Tribu- » nal de la Pénitence, pénétré de re- » connoiſſance & d'amour à la vue du » ſaint Viatique, touché des ſaintes Onc- » tions & des Prieres de l'Egliſe. Je vis » un Iſaac levant avec peine ſes mains » paternelles, pour bénir une fille que » la nature & la piété ont attachée à tous » ſes devoirs; auſſi eſtimable par la ten- » dreſſe qu'elle eut pour lui, que par » l'attachement qu'il eut pour elle, & » des enfans qui firent ſa joie & qui » feront un jour ſa gloire. Je vis enfin » comme meurt un Chrétien qui a bien » vécu.

Le vieux Neſtor dans l'Odiſſée, pleure le trépas de ſon cher Antiloque.

Là gît le grand Ajax & l'invincible Achille;
Là de ſes ans Patrocle a vu borner le cours,
Là mon fils, mon cher fils a terminé ſes jours.

JOAD.

Jéhu qu'avoit choiſi ſa ſageſſe profonde,
Jéhu ſur qui je vois que votre eſpoir ſe fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ſes bienfaits;
Jéhu laiſſe d'Achab l'affreuſe fille en paix,
Suit des Rois d'Iſrael les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Egypte a conſervé les Temples;
Jéhu, ſur les hauts lieux enfin oſant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut ſouffrir,
N'a pour ſervir ſa cauſe & venger ſes injures,
Ni le cœur aſſez droit, ni les mains aſſez pures.

Erixene, dans la Tragédie d'Idoménée.

Lieux cruels, ſoutenez ma fureur chancelante,
Lieux encor teints du ſang qui me donna le jour
Du Tyran de la Crete infortuné ſéjour,
Eternels monumens d'une douleur amere,
Lieux terribles, témoins de la mort de mon pere!
Lieux où l'on m'oſe offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile ſecours,
Retracez-moi ſans ceſſe une triſte peinture
Contre un honteux amour défendez la nature.

Cette figure eſt propre à exprimer le caractere des paſſions violentes, dans leſquelles l'eſprit fortement occupé de ſon objet, s'y attache avec une eſpece d'opi-

niâtreté, ne le perd pas un moment de vue, & par cette raiſon, répete ſouvent les termes qui le repréſentent.

Voici quelques exemples d'une figure qui a rapport à celle-ci, & qui eſt pleine d'agrémens; on peut l'appeller *retour* ou *refrain*.

Madrigal de Mademoiſelle Deshoulieres.

Chere omb e de Tirſis, hélas où fuyez-vous?
Ecoutez mes ſoupirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le tems toujours jaloux.
Mais vous n'arrêtez point. Que d'affreuſes alarmes!
N'êtes-vous plus ſenſible à des tranſports ſi doux!
Ma voix pour mon amant n'a-t-elle plus de charmes!
Chere ombre de Tirſis, hélas! où fuyez vous?

AIR *par la même.*

Taiſez-vous, Roſſignols, votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.
Tirſis à ſon départ, ſous ce même feuillage,
Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs,
Mêloit en me parlant ſes ſoupirs à mes pleurs.
Hélas! d'un ſi touchant langage
Je ne goûterai plus les plaiſirs enchanteurs,

Tirſis de l'Acheron a vu l'affreux rivage.
Taiſez-vous, Roſſignols, votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.

Dans la Paſtorale d'Endimion, Iſmene qui déſeſpérée des mépris de ce Berger, s'étoit fait recevoir parmi les Nymphes de Diane, dans l'eſpérance de recouvrer la liberté & la paix du cœur que l'amour lui avoit ravies, s'entretient ainſi ſeule avec ſes ennuis.

Sombres Forêts qui charmez la Déeſſe !
Doux azile où coulent mes jours !
Plaiſirs nouveaux, qui vous offrez ſans ceſſe,
Pourquoi ne pouvez-vous ſurmonter ma triſteſſe ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puiſſant ſecours !
Qui peut me rendre encore incertaine, inquiéte ?
J'aimois un infidele, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté ;
Cependant ſans ſavoir ce que mon cœur ſouhaite,
Je le ſens toujours agité.
Sombres Forêts qui charmez la Déeſſe !
Doux azile où coulent mes jours !
Plaiſirs nouveaux qui vous offrez ſans ceſſe,
Pourquoi ne pouvez-vous ſurmonter ma triſteſſe ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puiſſant ſecours.

Voici les ſeuls vers tendres de Boileau ;

il s'agit d'une perſonne qu'on dit qu'il avoit aimée.

Voici les lieux charmans, où mon ame ravie
Paſſoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidelle;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'eſt ici que ſouvent errant dans les Prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faiſoit des préſens ſi tendrement reçus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous ſoupirez au nom de l'infidelle;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

Le refrain étoit autrefois d'uſage dans la Tragédie même. On en trouve beaucoup d'exemples dans Corneille; nous ne citerons que le ſuivant. Il eſt d'un goût ſingulier, qu'il ſeroit dangereux d'imiter, mais il eſt noble & impoſant.

Sortez de mon eſprit, reſſentimens jaloux,
Nous enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Triſtes reſſentimens, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en ſouvient plus.

Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius,
Je ſuis au grand Pompée ; & puiſqu'il m'aime encore,
Puiſqu'il me rend ſon cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais Seigneur, répondez ;
Faites parler ce cœur, qu'enfin vous me rendez,
Plus de Sertorius. Hélas ! quoi que je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, *plus d'Emilie.*
Rentrez dans mon eſprit, jaloux reſſentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'eſt vous que je veux croire, &c.

Il y a encore pluſieurs autres figures, tant de penſées que de mots ; mais ou elles ſont d'un moins fréquent uſage que celles qu'on vient de voir, ou elles ſe rapportent plus à la Grammaire qu'à la Rhétorique.

LIVRE QUATRIEME.

De la Prononciation, ou Eloquence du Geſte & de la Voix.

ON ne peut donner ſur cette partie de l'éloquence que des préceptes éloignés & généraux, dont l'application à chaque ſujet particulier, n'eſt pas facile. Comment régler le ton de la voix? Comment déterminer le degré de vivacité ou de modération que doit avoir le geſte dans telle & telle figure, dans telle & telle paſſion? Sur les autres parties de la Rhétorique, on a du moins la reſſource des exemples qui rendent les préceptes ſenſibles, qui en facilitent l'application, & qui fourniſſent à l'éloquence les ſecours d'une imitation ſoit directe, ſoit détournée; mais qui pourra nous dire de quel ton & de quel air Démoſthene prononçoit ſes Philippiques & Cicéron ſes Catilinaires? On ne peut tout au plus que recueillir à cet égard des traditions mortes en comparaiſon de la vivacité de l'exemple, par lequel on montre comment l'éloquence

de ces Orateurs animoit les ſujets qu'ils traitoient. Nous ſavons tous les ſoins que prit Démoſthene pour perfectionner ſa prononciation; nous ſavons que ces ſoins furent heureux : mais quelle forme donnerent-ils à ſon action? C'eſt ce que chacun eſt maître d'imaginer à ſon gré.

C'eſt par les parties de l'Eloquence qui appartiennent à l'eſprit, qu'on paſſe à la poſtérité, il ne reſte de l'autre qu'un ſouvenir que le tems affoiblit tous les jours & détruit bientôt entierement; c'eſt par l'invention & par l'élocution, que Démoſthene & Cicéron ſont immortels. L'action & la prononciation conſervent à la vérité & ſoutiennent le mérite du diſcours, quelquefois l'exagerent & en déguiſent les défauts par une illuſion heureuſe; elles ajoutent à l'éclat du ſuccès préſent, mais elles ne donnent par elles-mêmes aucun ſuccès ſolide ni durable; l'ouvrage dépoſe toujours contre le preſtige de l'action qui l'a trop embelli, & le chef-d'œuvre de ce preſtige qui eſt tout au plus de faire aimer à entendre un Orateur qu'on ne peut lire, eſt un triomphe trop paſſager, pour qu'on puiſſe fonder ſur ſa durée l'eſpérance d'une vraie

réputation, lorſque les autres parties manquent. Il eſt donc certain que l'action ajoute aux autres parties de l'éloquence, qu'elle les fait valoir, mais qu'elle ne peut les ſuppléer juſqu'à un certain point. Un Auditeur exercé eſt plutôt ébloui qu'aveuglé par le charme de la voix, par les graces de l'action qui ne portent pas ſur un fonds ſolide. D'ailleurs la preſſe, toujours prête à venger le véritable Orateur des torts d'un organe ingrat & infidéle, ne l'eſt pas moins à punir l'Orateur ſans génie, de l'illuſion qu'avoit faite une action ſéduiſante : elle le dépouille des vains honneurs qu'il avoit uſurpés, elle éleve une barriere inſurmontable entre lui & la poſtérité.

Lors donc que Demoſthene interrogé quelle étoit la premiere & la plus excellente partie de l'Orateur, répondoit que c'étoit l'action : quelle étoit la ſeconde, l'action encore ; la troiſieme, encore l'action : il eſt évident qu'il ne ſongeoit point à la poſtérité, & qu'il ne s'occupoit que du moyen de ſe procurer les ſuccès les plus flatteurs, c'eſt-à-dire, les plus ſenſibles, les plus ſous la main, & ceux par conſéquent dont on jouit le plus.

Mais puiſque ces ſuccès, s'ils ne ſont pas les plus ſolides, ſont les plus flatteurs, que ne doit-on pas faire pour ſe les procurer? ſur-tout pour triompher de ces défauts naturels qui peuvent abſolument être corrigés par une longue étude, par un travail pénible & opiniâtre. Quelles difficultés n'a pas ſurmontées ce célebre Démoſthene? Il graviſſoit contre des montagnes & des rochers eſcarpés, récitant d'une ſeule haleine les Périodes les plus longues; il faiſoit lutter ſa voix contre les flots de la Mer irritée, & s'efforçoit d'en ſurmonter le bruit, il s'enferma pendant des mois entiers dans un cabinet ſouterrain, paſſa des jours & même des nuits, à former & à perfectionner devant un miroir l'action de ſon viſage, de ſes yeux, de ſes mains, de tout ſon corps. Il ſeroit difficile de décider juſqu'à quel point tout cela doit être imité. En général, c'eſt la nature ſeule que l'on doit ſuivre dans la prononciation, dans les différens geſtes, dans les diverſes inflexions de la voix, plutôt que les préceptes, ſouvent vagues & ſtériles de la plûpart des Rhéteurs. Tout dépend donc de la maniere plus ou moins forte, plus ou moins délicate dont la nature ſe

fait entendre à tel ou tel Orateur. Il ſemble que toutes choſes d'ailleurs égales, l'Orateur le plus éloquent dans la compoſition devroit être auſſi le plus éloquent dans la prononciation, puiſque le même génie qui a ſu puiſer dans la Nature les traits & les mouvemens qui convenoient au ſujet, ſemble devoir y puiſer auſſi les tons vrais qui conviennent à ces mouvemens; cependant il y a des exemples du contraire, mais ces exemples pourroient bien n'être qu'une exception à la regle.

La belle prononciation fait ſentir toutes les beautés du diſcours, elle en releve l'éclat, & en cache les défauts aux yeux des ſpectateurs. L'action donne de la force aux raiſons, excite les mouvemens, touche les cœurs, & fait paſſer dans l'ame des auditeurs toutes les paſſions dont l'Orateur eſt agité. On ſent aſſez que pour produire ces effets, l'Orateur doit bien entrer lui-même dans les paſſions qu'il veut exciter, varier ſon geſte & le ton de ſa voix, ſelon la diverſité des mouvemens qu'il veut inſpirer, y conformer l'air de ſon viſage, montrer des yeux ardens & enflammés dans l'indignation & dans la colere, doux & pleins d'un tendre feu

dans l'amitié, rians dans la joie ; triſtes & abattus dans la douleur. Voulez-vous que je pleure ? dit un Auteur ancien, il faut que vous pleuriez vous-même le premier ; alors étant convaincu de votre infortune, j'en ſerai vivement touché. En un mot, tous les ſentimens, toutes les paſſions doivent ſe produire dans le geſte, dans la voix, dans l'air du viſage, & ſur-tout dans les yeux.

Que votre œil avec vous me convainque & me touche :
On doit parler de l'œil autant que de la bouche :
Que la crainte & l'eſpoir, que la haine & l'amour,
Comme ſur un Théâtre, y regnent tour-à-tour.

Les Rhéteurs diſtinguent trois ſortes de geſtes ; le geſte imitatif qui contrefait le geſte d'une perſonne ; le geſte indicatif, qui n'exprime que la penſée, & le geſte affectif qui eſt le tableau de l'ame, la vie du diſcours, & qui ſeul fait triompher l'éloquence & développe la Nature toute entiere. Il n'y a pas une paſſion, pas un mouvement de chaque paſſion, pas une ſeule partie de ce mouvement, qui n'ait ſon geſte & ſon ton particulier, ſa modulation, ſes dégrés de geſtes & de tons.

Une langue, quelque énergique, quelque riche qu'elle ſoit, reſte ſouvent au-deſſous de l'idée qu'elle veut exprimer. Souvent elle ne fait que deſſiner ce qui devroit être peint, ou même profondément gravé. Un ſeul cri nous émeut juſqu'au fond des entrailles; il en eſt de même des geſtes. Un coup-d'œil dit plus vîte & plus, que tous les diſcours. Une attitude, un maintien peut nous convaincre, & nous expliquer à la fois mille choſes que le diſcours ſeul ne débrouilleroit pas ſi facilement. Le langage de la déclamation eſt auſſi fécond & auſſi *riche* qu'il eſt énergique. Il a des expreſſions pour figurer avec les paroles & les tours de toute eſpece. Il n'y a pas une ſeule figure ſoit de penſées, ſoit de mots à laquelle il ne réponde auſſi une figure de geſtes & de tons; mais celles de penſées & de mots ſe préſentent nettement dans des exemples, au lieu que les figures de geſtes & de tons, comme nous l'avons déja remarqué, ne peuvent être ni tracées ſur le papier, ni montrées dans des exemples particuliers, ni même preſcrites par des préceptes certains; on ne peut ſur cet article que recommander une étude délicate & profonde de la Nature.

Les Juges de l'Aréopage ſe défioient, dit-on, du geſte, & pour en éviter la ſéduction, ils n'écoutoient les Orateurs que dans les ténebres; ainſi ils ne pouvoient être entraînés que par les charmes de la voix.

Le beau geſte charme les yeux, la belle voix enchante les oreilles, la peinture des mouvemens les excite. Heureux ceux qui ont reçu ces talens de la nature! Elle ſeule peut les donner. Mais l'art, le goût, l'étude peuvent corriger, diriger, perfectionner dans ce genre comme dans tous les autres.

RÉSUMONS en deux mots les préceptes épars dans ce Livre. Les ouvrages du reſſort de l'éloquence ſe réduiſent à deux eſpeces; les uns ſont des ouvrages de ſimple agrément où l'éloquence n'emploie que ce qu'elle a de plus doux, de plus fin, de plus leger, de plus aimable; les autres ſont des ouvrages ſérieux & nobles où l'éloquence déploie tantôt toute la tendreſſe du ſentiment, tantôt toutes les richeſſes de la ſublimité.

Pour les ouvrages de ſimple agrément, point de leçons; le goût eſt le ſeul pré-

cepteur ; l'art de dire des bons mots, de plaiſanter avec fineſſe, de diſſerter avec grace, eſt un art entierement naturel, qui peut ſeulement être cultivé par la lecture de Madame de Sevigné, de Madame de Lambert, de M. de Fontenelle, de S. Evremont, de M. de Voltaire. Propoſer ces modéles eſt tout ce que la Rhétorique peut faire.

A l'égard des ouvrages ſérieux, elle vous exhorte 1°. à puiſer dans les lieux oratoires ou plutôt dans la Nature les penſées, les raiſons, les ſentimens, les argumens qui conviennent au ſujet que vous traitez ; elle vous avertit 2°. de diſpoſer ces matériaux dans un ordre régulier qui les faſſe valoir, de prévenir favorablement vos Auditeurs, vos Lecteurs, vos Juges par un exorde modeſte & intéreſſant, de narrer avec préciſion & clarté un fait ordinaire ; avec force, avec ſublimité un fait héroïque ; de déployer toutes vos forces dans la Confirmation, de les reſſerrer avec vigueur dans la péroraiſon.

3°. Elle vous dit de donner à tous ces matériaux ainſi diſpoſés l'ame, l'expreſſion, le coloris de l'élocution, d'embellir

votre diſcours par le nombre & l'harmonie des périodes, de le varier par l'aſſortiment délicat des différens ſtyles, de l'animer par la vivacité des Figures.

4°. Enfin elle vous donne la Nature & la vérité pour regles de tous vos tons & de tous vos geſtes.

Si vous vous plaignez de la généralité vague de ces Préceptes, ſi vous demandez qui vous indiquera le choix de ces ſtyles, de ces figures, de ces tons & de ces geſtes, je vous répondrai, ce ſera le goût perfectionné par la lecture & l'imitation des Boſſuet, des Racine, des Voltaire, des Orateurs les plus éloquens & des plus excellens Acteurs.

Tels ſont les préceptes de Rhétorique les plus communs, & en même-tems les plus utiles; préceptes plus aiſés à donner qu'à mettre en pratique.

Fin du quatrieme & dernier Livre.

TABLE DES CHAPITRES ET DES MATIERES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. *Définition de la Rhétorique*, Page 1
CHAP. II. *Des parties de la Rhétorique*, 16
CHAP. III. *Des Lieux Oratoires intérieurs*, 17
Section premiere. *De la Définition*, 18
Section II. *De l'énumération des parties*, 27
Section III. *De la Similitude*, 36
Section IV. *De la Différence*, 40
Section V. *Des Circonſtances*, 51
CHAP. IV. *Des Lieux Oratoires extérieurs*, 59
De l'Imitation, ibid.

LIVRE

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *De la Diſpoſition*, 76
CHAP. II. *De l'Exorde*, 78
CHAP. III. *De la Narration*, 91
CHAP. IV. *De la Confirmation*, 108
CHAP. V. *De la Peroraiſon*, 122

LIVRE TROISIEME.

CHAP. I. *De l'Elocution, & de ſes parties*, 131
CHAP. II. *De la pureté du Langage*, 137
CHAP. III. *Des Périodes*, 139
Section I. *Des Parties de la Période*, 140
Section II. *Des diverſes eſpeces de Périodes*, 144
Section III. *Du Nombre*, 152
CHAP. IV. *Des Styles*, 155
Section I. *Du Style ſublime*, 157
Du ſublime des Images, 162
Du ſublime des Penſées, 168
Du ſublime des Sentimens, 172
Du ſublime des Paroles, 179
Section II. *Du Style ſimple*. 189
Section III. *Du Style tempéré*, 208
Section IV. *Du Style Laconique*, 235
Section V. *Des Défauts du Style*, 248
CHAP. V. *Des trois genres d'Eloquence*, 258

Section I. *Du Genre judiciaire*, 159
Section II. *Du Genre délibératif*, 282
Section III. *Du Genre démonſtratif*, 296
Chap. VI. *Des Figures*, 297
Section I. *Des Figures de Penſées*, 300
De l'Antithèſe, ibid.
De l'Apoſtrophe, 305
De la Communication, 314
De la Conceſſion, 319
De la Correction, 323
De la Deſcription, 327
De la Démonſtration, 331
De l'Etopée, 348
De la Proſographie, 351
De la Topographie, 360
De la Dubitation, 368
De l'Exclamation, 375
De la Gradation, 380
De l'Imprécation, 385
De l'Interrogation, 388
De l'Interruption, 393
De l'Obſécration, 398
De l'Optation, 406
De la Figure appellée Parallele, 408
De la Prétermiſſion, 413
De la Proſopopée, 416
De la Réticence, 422
De la Subjection, 425
De la Suſtentation, 432
Section II, *Des Figures de mots*, 440

De la Métaphore, 444
De l'Allégorie, 447
De l'Hyperbole, 450
De l'Ironie, 452
Section III. *Des Figures de mots qui ne ſont point Tropes*, 459
De l'Alluſion, ibid.
De la Conjonction & de la Disjonction, 461
De la Périphraſe, 466
De la Répétition, 469

LIVRE QUATRIEME.

De la Prononciation, ou Eloquence du Geſte & de la Voix, 478

Fin de la Table des Chapitres & des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'Imprimé qui a pour titre : *Rhétorique Françoiſe, à l'uſage des jeunes Demoiſelles*, avec les Corrections & Additions. Je crois que cette nouvelle Edition de l'Ouvrage ſera encore plus utile que les précédentes. A Paris, ce 28 Juillet 1751.

Signé, BELLEY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amés & Féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils Supérieurs, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur LE CLERC, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *une Rhétorique des Demoiſelles* : s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années con-

ſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur de Maupeou ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre

plaiſir, Donné à Paris le vingt-cinquieme jour du mois de Mai, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatorze, & de notre Regne le premier. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris; N°. 2928, *fol.* 260, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 17 *Juin* 1774.

Signé, C. A. JOMBERT pere, Syndic.

920775